

La Revue

MODERNE

Vol 23
no 5

Septembre

15¢

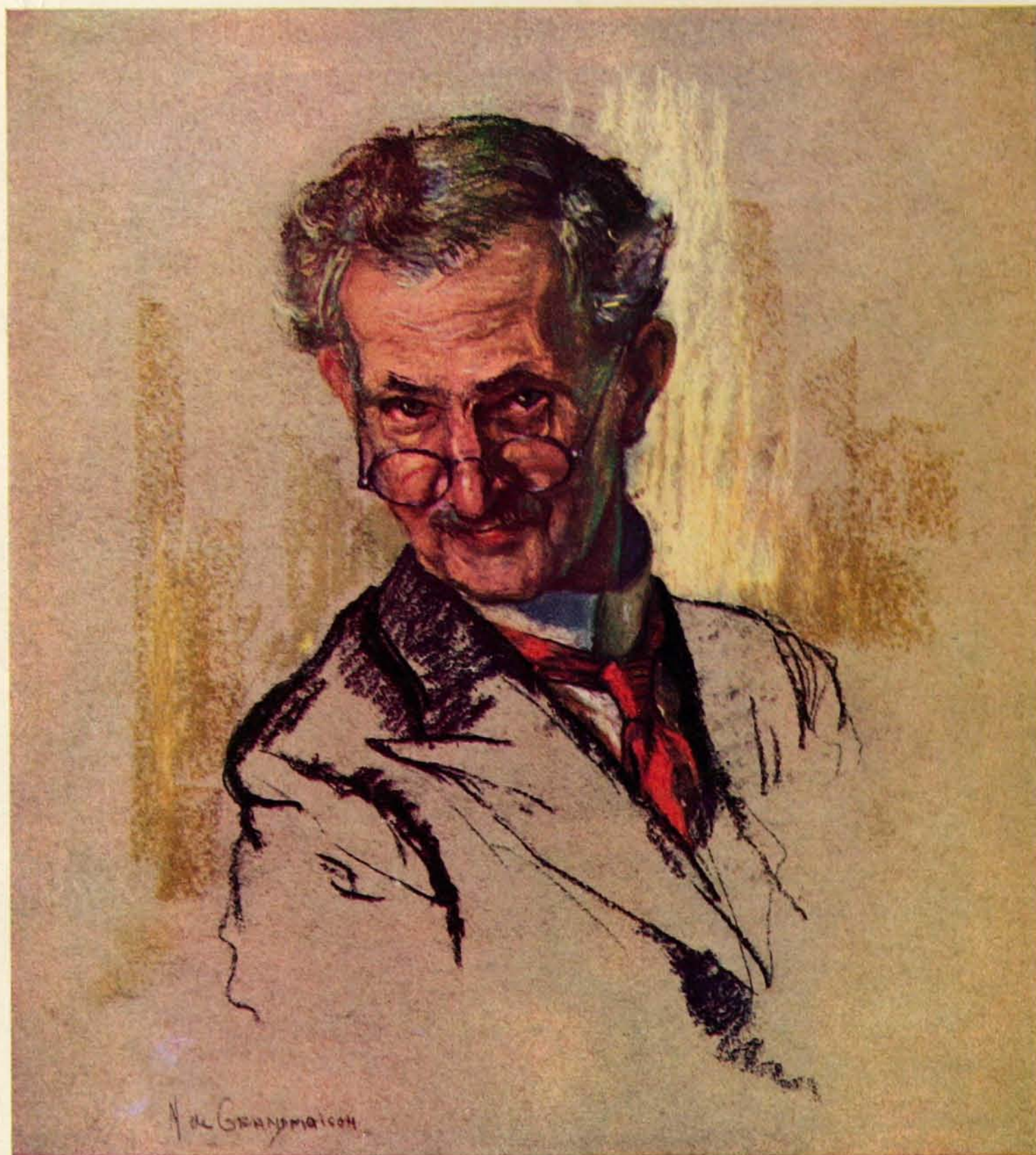
MONTREAL 14¢ PLUS TAXE



EN FRANCAIS

Gone with the Wind

(AUTANT EN)
(EMPORTE LE VENT)



“Dans le village, personne ne l’appelle par son nom; c’est “le docteur”. Il connaît tout le monde et tout le monde le connaît; depuis toujours. Il aide les jeunes à naître et à grandir sainement; il aide les vieux à mourir dans la paix. Jamais pressé, car il sait que dans le village la vie est lente et sans surprises, il est souriant car il sait que les souffrances ne sont pas éternelles. Il plaint ceux qui ne se plaignent pas et plaisante ceux qui se plaignent trop. Il ne demande rien à celui qui ne possède au monde qu’un maigre champ; mais à tous il donne plus qu’on ne lui demande. Et la sérénité lui vient de sa science, qui varie peu, ainsi que de la terre au contact de laquelle librement il a choisi de vivre.” (Publié en hommage aux médecins du Québec par la Brasserie Molson Ltée.)

LA REVUE MODERNE

M O N T R E A L

SEPTEMBRE

VOL. 23 - No 5



Président: Hector AUTHIER, M. P.

V.-Président et directeur: Roland BEAUDRY

Directeur littéraire: Henri GIRARD Directeur artistique: Roger FRIGON

SOMMAIRE

Le Roman du mois

Autant en emporte le vent Margaret Mitchell 34

Roman à suivre

Le Cygne noir Rafaël Sabatini 9

Nouvelles

La Princesse de Val-Joli Carole Richard 5

L'arbitrage Etienne Gril 12

Articles

La Vie du frère André Louis Francoeur 7

Je prouve Pierre LeBaron 16

Le Saint-Cyr de la France Libre E. de Miribel 13

Chroniques féminines

Le tricot 18

La mode Michèle LeMaitre 19

La cuisine Florence Raymond 22

La beauté Florence Raymond 23

Chroniques mensuelles

Le film du mois 14

Les mots croisés 32

La petite poste 52

La page des enfants

Histoire de Dodu civilisé Arthur 33

Editorial

Entre nous Henri Girard 4

Couverture

Le Major-Général L.-R. LaFlèche, D.S.O.

Les manuscrits fournis aux éditeurs reçoivent toute la considération possible, mais avec la restriction qu'ils le sont aux risques de l'auteur et sans que les éditeurs s'engagent à les accepter ou à les publier. La REVUE MODERNE laisse à ses collaborateurs l'entière responsabilité de leurs écrits.

ABONNEMENT: \$1.50 pour un an. États-Unis, \$2. par année. Faire toutes remises par mandat postal, bon de poste ou chèque accepté.

Enregistré comme matière postale de seconde classe au bureau de poste de Montréal.

LA REVUE MODERNE est publiée mensuellement par la Revue Moderne Limitée, à ses bureaux et ateliers, 320 est, rue Notre-Dame, à Montréal; MArquette 1221.

"J'aimerais mieux que Grand-père ne vive pas chez nous!"

Une jeune maman apprend comment résoudre un vieux problème



1. Je n'aime guère à corriger mon petit Jacquot mais, l'autre jour, il fut si impoli envers son grand-père que je dus

lui donner la fessée. Mon beau-père, un homme charmant, est d'ailleurs mal à l'aise d'être obligé de rester avec nous.



2. Le trouble commença lorsque je priai Grand-père de donner à Jacquot son laxatif. Celui-ci déteste prendre ce laxatif et Grand-père dut le lui faire avaler malgré lui. C'est alors que Jacquot fit la scène à son grand-père.



3. Je me vis donc forcée de punir l'enfant, et l'atmosphère était à l'orage lorsque ma cousine, une garde-malade diplômée, entra tout à coup. Mise au courant de la situation, elle me dit: "Pourquoi obliger un enfant à prendre un laxatif qui lui déplaît?"



4. "Vous risquez ainsi de blesser son système nerveux si délicat", continua-t-elle. "Il faut donner aux enfants un laxatif qui a bon goût, qui est fait spécialement pour eux, et non pas pour les adultes. Pourquoi ne pas essayer le Castoria? Il est sûr, efficace et a bon goût".



5. "Et l'on peut se fier au Castoria car, bien qu'il soit bénin, il ne manque jamais son effet. Cependant, il ne contient pas de drogues drastiques. Essaye-le", conclut ma cousine, "et tu verras!" Je courus en acheter une bouteille sans délai, à la plus proche pharmacie.



6. Et la prochaine fois que Jacquot eut besoin d'un laxatif, je laissai Grand-père le lui donner. Le petit en aima si bien le goût, qu'il lécha la cuiller et remercia son grand-père. Les deux sont maintenant de grands amis et, grâce au Castoria, le problème du laxatif n'en est plus un!

RENSEIGNEMENTS D'ORDRE MÉDICAL

Les traités de médecine disent:

(1) dans la plupart des cas, le séné ne dérange pas l'appétit ni la digestion et ne cause pas de nausées; (2) le séné produit surtout son effet dans le gros intestin; (3) dosé convenablement il facilite l'élimination et n'a guère tendance à occasionner de l'irritation ou de la constipation après qu'on en a fait usage.

Le séné est soumis à un procédé spécial dans le Castoria de manière à éviter la colique et à produire un effet laxatif bénin.

CASTORIA

Le laxatif SÛR pour les enfants

L'opinion du lecteur

Sous cette rubrique nous publions les opinions et les critiques de nos lecteurs choisies parmi les lettres les plus intéressantes que nous avons reçues pendant le mois. Toute lettre publiée vaut à son signataire un dollar. A l'auteur de la lettre jugée la meilleure publiée pendant l'année va un prix de \$25.

L'on est prié de s'en tenir à des opinions et des critiques sur la Revue Moderne ou les écrits de ses collaborateurs. L'on adresse ses lettres à "Opinions", 320, Notre-Dame est, Montréal.

* * *

OUI, FRANCOEUR FERA
ENCORE DU BIEN

Montréal, le 21 juillet 1941.

Monsieur le directeur,

Je ne puis résister aujourd'hui, en feuilletant de nouveau la Revue Moderne, de venir vous en causer un brin.

Elle me plaît beaucoup comme à plusieurs je n'en doute pas. Les nouvelles et articles sont fort intéressants et instructifs. Les gravures captent l'oeil et le roman, eh! bien, il sait nous faire... rêver.

Et ce qui est très beau, c'est l'hommage rendu à ce grand Canadien disparu. Je vous félicite de votre idée de nous le faire revivre par ses écrits, que votre revue publiera tous les mois. Sa plume, si facile, saura encore faire du bien et apprendre un peu ce que M. Francoeur vivant aurait voulu graver dans les coeurs canadiens.

Je suis persuadée du succès de la Revue Moderne et ses collaborateurs méritent des félicitations sincères.

Bien à vous,

Simone C.-BOUCHER,

3608 ouest, Notre-Dame,

Montréal.

* * *

BIEN MALIN, EN EFFET!

Thetford-Mines,

14 juillet 1941.

Messieurs,

Bien malin serait celui qui n'aimerait pas cette revue bien française qui nous aide à enrichir notre domaine intellectuel et qui devrait être lue par tous, les jeunes comme les vieux. Etant une mère de famille j'apprécie hautement les pages féminines de travaux de fantaisie, de mode ou même de beauté.

En vous offrant mes félicitations, je demeure,

Sincèrement vôtre,

Mme Noël POTVIN,

Thetford-Mines, P. Q.

Entre nous

Septembre. A l'école, les enfants! A l'école, l'avenir du Canada français!

L'école? Sauf les instituteurs, quelques députés à l'Assemblée législative, un très petit nombre de parents et, bien entendu, plusieurs membres du Conseil de l'Instruction publique, qui s'occupe d'elle? Qui se préoccupe de ce qu'elle est, de ce qu'elle doit être, de ce qu'elle sera? Damnable indifférence! Comme il n'y a pas moyen de transformer brusquement un peuple entier, il faut bien que le progrès et les progrès se réalisent par l'école. Dans une très large mesure, nous sommes ce qu'elle nous fait. Il faut donc qu'elle devienne la préoccupation constante de ceux qui ont assez de coeur et d'intelligence pour ne pas se laisser croupir dans la satisfaction du vivre quotidien. Je ne veux pas croire qu'ils soient aussi rares qu'on l'a dit.

Mais le grand péché, c'est que les parents sont tous portés, par un sentiment de vanité bien compréhensible, à penser que leurs enfants s'avèrent bien plus francs, bien mieux doués, bien plus intelligents que leurs instituteurs et institutrices. Le péché, j'allais dire le malheur, c'est que la plupart des parents prennent parti pour l'enfant contre l'instituteur, voire contre l'école. Loin de collaborer avec celui qui demeure, en fin de compte, leur meilleur allié dans l'accomplissement quotidien de l'oeuvre d'éducation, ils écoutent plus volontiers le charmant chouchou ("Il a un si beau caractère, ma chère. Je pense qu'il va faire un prêtre.") que l'homme ou la femme de dévouement qui s'applique à raboter et polir ces spécimens de nature en révolte que sont presque tous les enfants.

Collaboration, collaboration urgente et de nécessité immédiate! Il ne faut plus que nos enfants nous paraissent trop fins pour s'instruire, trop aimables et dociles pour subir les punitions qu'ils méritent et que nous devons juger comme méritées puisque l'école les leur inflige.

Considérez que les instituteurs ont si grand besoin de cette collaboration que l'Alliance catholique des Professeurs de Montréal a approuvé, dernièrement, à la grande majorité de tous ses membres, l'idée de réunir "les parents à l'école pour les instruire du travail scolaire et pour obtenir leur collaboration". "Les parents, dit le rapport de l'enquête, sont de droit les premiers éducateurs de leurs enfants. L'école ne peut que dans une faible mesure modifier l'influence de la famille et du milieu... Pour assurer le succès à l'école, il importe que la famille fasse sa part. La nécessité d'éclairer les parents sur le travail scolaire et de susciter ainsi leur coopération à l'oeuvre commune de l'éducation de leurs enfants s'impose de toute évidence."

Aurons-nous le bon sens de comprendre l'utilité, la bienfaisance de ces réunions? Irons-nous à l'école pour rencontrer les instituteurs dans un véritable esprit de coopération, sans préjugés, sans acrimonie? Voilà une résolution à prendre tout de suite.

Henri Girard

Le mois prochain

L'autre jour, lorsque le facteur est passé à nos bureaux, il ne se doutait pas de l'importance du courrier qu'il nous apportait. En quatre enveloppes, nous trouvions une nouvelle de Robert de Roquebrune, un article d'Otto Strasser, une nouvelle de Carole Richard et une autre de Gabrielle Roy. C'est ce que nous appelons abondance de biens.

C'est une abondance de biens qui augure favorablement pour nos numéros d'automne. Si l'on ajoute à cela les nouvelles que nous annoncent Ringuet, Valdombre et Donat Coste, nous avons raison de croire que nous finirons l'année en beauté.

* * *

L'auteur de "30 arpents" n'a pas voulu nous confier le sujet de son prochain ouvrage, mais nos lecteurs savent que Ringuet ne leur sert jamais autre chose que des oeuvres de choix.

* * *

Claude-Henri Grignon, ne doit pas toujours savoir où donner la tête. Tantôt c'est Valdombre, le pamphlétaire, qui l'accapare; tantôt c'est l'auteur des "Belles Histoires des Pays d'en Haut" qui prend le dessus. Ajoutez à cela les séances du conseil municipal de Sainte-Adèle qu'il préside, et vous avez un auteur bien occupé. Malgré cela, nous avons confiance de pouvoir prochainement publier un conte qu'il nous a promis depuis quelque temps. Ce sera rafraîchissant comme les brises des Pays d'en Haut.

* * *

Otto Strasser, l'un des premiers chefs du parti national socialiste en Allemagne aux environs de 1920, n'a jamais pardonné à Hitler d'avoir détourné son parti de ses fins premières et surtout d'avoir fait assassiner son frère Gregor Strasser en 1934. Depuis plusieurs années, Strasser cherche à renverser Hitler et personne mieux que lui ne connaît les moyens à prendre et les points faibles du dictateur allemand. Tous ceux qui s'intéressent à la politique internationale et à la façon dont l'Allemagne croule lentement voudront lire "Hitler et ses complices" que le Dr Strasser a écrit spécialement pour notre numéro d'octobre. A remarquer que la Revue Moderne est le seul magazine français d'Amérique auquel l'illustre écrivain ait voulu collaborer.

* * *

Louis Francoeur reste justement l'un des plus grands écrivains du Canada français. Dans le numéro d'octobre, nous publions l'un des nombreux articles canadiens qu'il a laissés à la Revue Moderne. Ces articles se trouveront tous les mois et ont d'autant plus d'intérêt qu'ils font voir les côtés inconnus jusqu'ici de notre grand disparu.

Par Carole RICHARD



La princesse de VAL-JOLI

UN soleil de fin d'été avait chauffé à blanc la couverture de tôle galvanisée. L'atmosphère du grenier massait avec des doigts de plomb les tempes de la Princesse. Mais comme toujours, la Princesse demeurait imperturbable. A peine si de temps en temps, sa lèvre inférieure faisait la moue, lui permettant de souffler, de bas en haut, la mèche rebelle qui persistait à s'échapper des boucles cendrées, épinglées sur le front. Dans le cou, le chignon était impeccable. Les ongles roses des doigts de pieds et de mains étaient impeccables. Le pyjama de soie pongée était impeccable. Comme toujours, la Princesse était impeccable.

A ceux qui, depuis deux jours, la tarabustaient pour qu'elle descendit enfin du grenier :

— Je range mes malles, répondait-elle.

Et ni Françoise, la vieille bonne, ni Georges Dumontel l'époux de la Princesse, ni Robert, Yvon, Pierre et Sylvain, ses quatre grands gars n'insistaient. On savait que lorsque la Princesse avait décidé de ranger ses malles, rien ne pouvait la faire changer d'idée.

On l'avait déjà surprise à essayer une robe bleue drapée de frange de soie argentée, une robe dont le modèle avait bien fait rire ses gars, une robe vieille de plus de vingt-cinq ans. On l'avait surprise à lire des lettres, des lettres qui fleuraient la lavande et la poussière.

Chaque fois que la princesse avait une "crise de grenier", c'était une affectueuse rigolade pour les quatre gars qui ne cessaient de taquiner le père que sur ce mot de la fin :

— Sacré paternel, allez! Ce que tu as dû en briser des cœurs dans ta jeunesse.

Georges Dumontel souriait à ses fils, fixait d'une joue à l'autre un sourire avantageux, tout en portant à sa poitrine, d'un geste coutumier, trois doigts qu'il glissait entre deux boutons de sa chemise. Un éternel malaise d'estomac lui avait donné le tic du grand Napoléon. Mais à la boutade de ses fils, ce n'était pas à cause de ses malaises que Georges portait la main à sa poitrine. C'était pour que ses gars ne vissent pas battre un vieux cœur fatigué d'avoir trop

battu. Il craignait toujours que son hoquet ne le trahit à travers la toile de sa chemise. Il tenait son cœur, en comprimait les cahots : Georges Dumontel n'avait jamais été un Don Juan; il n'avait jamais écrit de lettres d'amour; et jamais, pour lui, sa Princesse n'avait mis de robe bleue frangée d'argent...

* * *

Blanche Dumontel ne sentait pas la chaleur torride du grenier. Souple et légère, d'un corps resté jeune à quarante-trois ans, Blanche, d'un bond se redressa. La dernière malle était bouclée. Un sourire de

La volonté de réparer l'erreur de sa jeunesse accorde à un homme craintif la faveur de retrouver l'amour perdu.

félicité enfin acquise effleura ses yeux pers, sans que la commissure de sa bouche ne se plissât. Elle avait cette façon de sourire. Si le Sphinx un jour souriait, c'est ainsi qu'il sourirait. Dans une vieille psyché reléguée près de la lucarne, elle se vit belle et fut satisfaite. Elle tourna le commutateur de l'unique ampoule qui clignotait sous son assiette de porcelaine et descendit l'escalier sans rampe qui la ramenait de sous le toit.

Dans le couloir, elle hésita, oh! à peine, devant deux portes closes. Ici dormaient Robert et Yvon, là se trouvaient Pierre et Sylvain. Puis elle entra dans la vaste chambre qu'elle partageait avec Georges.

— Je t'en prie, ouvre la porte du balcon!

— La fenêtre... ça va faire un courant d'air.

— Mais non, voyons! La fenêtre et la porte sont sur le même plan. Ouvre la porte, je te dis.

— Bon... bon, je vais ouvrir.

L'homme obéit, tandis que la femme, dénouant ses cheveux dorés, les attaqua à coups de brosse.

Dans le grand miroir qui lui faisait face, elle voyait passer et repasser l'autre. Elle ferma les yeux. Oh! ne plus voir, être délivrée à jamais de ce spectacle quotidien : la promenade, à travers la chambre, de ce torse nu, verdâtre, aux côtes si visibles qu'à l'oeil on les pouvait compter; ces épaules de rachitique; ce cou trop large pour cette tête étroite qu'entourait une mince couronne grisailleuse!... Trois robes de chambre étaient aux clous, dans la penderie. Jamais Blanche Dumontel n'avait pu l'ha-



bituer à s'en servir. Il se promenait ainsi, vêtu de son seul pantalon, les pieds nus. Ces pieds nus, il y a longtemps qu'elle ne les regardait plus!

— J'ai assez mal à l'estomac, à soir!

— Ah! oui?

Vingt-cinq ans de ce refrain... Pendant des années, docile, elle descendait alors et remontait de la cuisine avec un soda. Puis elle en était venue à ne plus pouvoir entendre, dans un verre, le gli-gli de l'eau gazeuse. Jamais il n'avait voulu consulter le médecin, jamais elle n'avait pu lui faire entendre raison. Quoi! même des ulcères d'estomac, ça se guérit de nos jours!

— J'ai assez mal à l'estomac, à soir!

— Ah! oui?

Il y a longtemps qu'elle ne descendait plus à la cuisine. Quelques fois, il y allait lui-même. La plupart du temps, il y renonçait, préférant se promener et se promener, se frottant la poitrine et gémissant, jusqu'à ce qu'abruti, il s'écrasât sur l'édredon. Souvent sans même retirer son pantalon.

Comme elle détestait cet homme avec qui elle était forcée de vivre depuis un quart de siècle! Un quart de siècle!

Un jour qu'il avait eu une vraie crise, elle se prit à dire des Ave pour qu'il mourût. Non pas pour que le pauvre homme soit débarassé à tout jamais de la vie, mais pour qu'elle soit débarrassée, elle.

Et pourtant, Blanche Dumontel n'est pas une méchante femme. Au village, on ne peut s'empêcher de l'admirer, bien qu'on la trouve excentrique, la femme de monsieur le maire, et bien que personne ne l'appelle autrement que "la Princesse"... (Si c'a du bon sens, pour une femme de son âge, qu'est la mère de quatre grands garçons, voire si c'a du bon sens de s'habiller comme une jeune fille, de monter à cheval comme un homme, de faire du ski avec la jeunesse, de se mettre du vernis sur les ongles... et de se teindre les cheveux!

Oui, ma chère, parce que tu diras comme moi, que c'est pas possible qu'une femme de plus de quarante ans ait encore des cheveux de même, doux Jésus!)

Mais comme elle était présidente du cercle des fermières, directrice du chœur de chant, comme il y avait peu de gens, à Val-Joli, qui n'avaient reçu d'elle petits ou gros services, comme surtout, monsieur le curé, qui lui donnait la communion tous les dimanches, ne perdait jamais une occasion de la citer en modèle, on pardonnait à la Princesse ses excentricités comme on lui aurait pardonné une maladie incurable.

Blanche Dumontel, femme admirable, bonne épouse et bonne mère, mérite pourtant la damnation éternelle: "Tu ne tueras point!"

Blanche Dumontel, dans son cœur, a tué vingt fois son mari.

Sa haine prit franchement corps le jour où elle apprit que Georges ne l'avait épousée que pour échapper à la conscription de 1917.

Femme saine et forte et belle et courageuse, elle n'a jamais pu admettre la lâcheté chez le mâle.

Et celui qu'elle aimait, son petit conscrit, allait se faire tuer par les boches, tandis qu'on la forçait d'épouser l'autre, celui-là, ce fils de vieux foinard qui avait vu, à temps, venir la conscription. Elle avait, si c'est possible, encore plus détesté son beau-père qu'elle n'avait détesté son mari. Heureusement, il est mort, de sa belle mort, cinq ans après le mariage de son fils unique. Il est mort d'un surcroît de graisse, dans son lit de cuivre, la dernière folie de ce vieux profiteuse de guerre. Il est mort en la narguant, en l'appelant "Princesse" au sens le plus ironique du mot, ne lui pardonnant pas d'avoir fait admettre dans la maison des principes d'hygiène; d'avoir exigé l'installation de l'eau courante et d'une salle de bain avant l'achat de ces engins à quatre roues qui vous promènent sans chevaux; d'avoir réclamé l'assistance du médecin pour la naissance des enfants; ne lui pardonnant surtout

pas d'être belle et saine et forte, à côté de son malingre de fils. Jamais il n'a même voulu lui donner le crédit des quatre beaux petits gars, que coup sur coup, elle lui mit dans les bras.

— L'hérédité, ça saute une génération, qu'il répétait. C'est de moi qu'ils tiennent, ces quatre bandits! Allez, on va en faire des hommes, de ces petits gars à pépère!

Il est mort assez tôt pour qu'elle leur apprit à dire "grand-papa" en montrant du doigt la figure rubiconde qui éclaboussait le mur de la salle à manger, dans son grand cadre doré.

* * *

Blanche Dumontel avait dix-sept ans lorsqu'elle épousa Georges. La guerre, l'autre, ruina ceux-ci et enrichit ceux-là. Le père de Blanche était de ceux qui ne savent pas profiter d'un marasme universel. Elle avait quatre petits frères et trois petites soeurs qui avaient droit, à leur tour, d'aller dans les collèges et les couvents de la grande ville, comme elle, l'aînée en avait eu la chance.

Le mariage fut combiné entre les deux pères. Les petits frères et les petites soeurs purent aller aux collèges et couvents.

Et puis, elle croyait que Georges l'aimait. Et elle en avait pitié. Pitié comme en avaient pitié tous les gens du village qui trouvaient "ben de valeur qu'un gars comme le fils au père Dumontel, ait si peu de santé pour jouir de la vie et de tout c't'argent".

La pitié d'une femme solide pour un homme malingre, ça se mue souvent en tendresse, parfois même en amour.

Il y avait eu des éclairs heureux dans les débuts de leur vie conjugale. Puis il y avait eu ses quatre petits, beaux comme des chérubins. Mais il y avait eu aussi un beau-père qui, tel un monstrueux Jupiter, s'amusait à souffler sur les éclairs.

La première fois qu'elle eut l'idée de s'enfuir, c'était dans la seconde année de son mariage. Le grand-père, sous prétexte de le

dresser, d'en faire un homme, avait pris en croupe son Robert, son tout petit qui n'avait pas un an. Le cheval prit peur, l'enfant aussi, va sans dire. Pas d'accident, une bagatelle, quoi! "Tous les enfants tombent de convulsions".

Ce jour-là, elle rêva d'une vie, seule avec son fils. A Montréal par exemple... Elle était capable de travailler. Oui, plus tard. Mais pas à ce moment. Il fallait attendre que l'autre naquît. Robert est né, puis Yvon, puis Sylvain.

D'ailleurs, elle savait bien que tant que le vieux serait là, elle ne pourrait échapper à son oeil scrutateur. Il lisait en elle comme dans un livre ouvert. Il la guettait. Il la ramènerait.

Le vieux est mort. Mais Georges était si désemparé, si impuissant dans son chagrin, si incapable de prendre les rênes de la vaste ferme et du magasin général... Elle prit la direction du magasin général, il se tira d'affaire tant bien que mal avec la ferme. Seul le magasin prospéra. Il y a longtemps qu'ils n'ont plus de ferme. Ils durent la vendre.

Et il y avait les petits gars... Elle attendrait qu'ils soient au collège. Ils n'auraient plus besoin d'elle, alors...

Et les quatre gars, à tour de rôle, prirent le chemin de Montréal. Aujourd'hui, Robert est médecin, Yvon sera reçu avocat l'an prochain, Pierre a la soutane et Sylvain, son tout petit, le dernier qu'elle a porté sur son cœur, sort de l'Ecole d'Agriculture. On a racheté pour lui la ferme vendue jadis par le père. Ils n'ont plus besoin d'elle... Grand Dieu, moins que jamais, ils ont besoin d'elle!... Ils ne seront, de longtemps, ni dans un bureau d'avocat ou de médecin, ni dans un presbytère, ni sur la ferme... Ils sont dans un camp d'entraînement, ses petits! Quatre uniformes sont là, sur les chaises, à côté des quatre lits simples où ils dorment en ce moment.

Parce que jadis, à dix-sept ans, elle n'avait pas compris qu'on se cachât dans les bois, ou qu'on achetât un certificat médical qui permet d'être réformé; parce que sa haine et son dégoût pour Georges naquirent le jour où son beau-père lui ieta à la face qu'elle n'avait pu mettre le grappin sur son Georges que parce que la conscription venait à grands pas; parce que jadis, elle avait des aspirations à la Jeanne d'Arc, Blanche Dumontel se devait de ne pas broncher lorsque dans ses petits, devenus des hommes, elle reconnut sa force et son courage à elle. Blanche Dumontel pleura comme toutes les mères pleurent actuellement dans le monde entier, mais c'est avec orgueil, c'est avec un amour féroce qu'elle serra sur son cœur ses quatre petits tout fiers de leur costume kaki.

Ils étaient arrivés bruyants et tapageurs, chantant à tue-tête: "There'll always be an England!" Et tandis que trois d'entre eux dévastaient le garde-manger, le plus doux, le plus tendre, celui qui avait un collet romain sous la rude étoffe, son Pierre se glissait à genoux devant elle, et prenant ses deux mains, levait sur sa mère des yeux bleus de porcelaine où se miraient encore des reflets d'enfant:

— Tu es belle et si grande, ma Princesse!

"Princesse"! Comme elle l'avait détesté ce sobriquet dont l'avait étiquetée son beau-père. Et comme il s'était incrusté dans sa vie! Georges avait été gagné par la contagion. Elle ne se souvenait

LA VIE DU FRÈRE ANDRÉ

RESUME DE L'ARTICLE PRECEDENT

Les troubles de 1837-38 agitaient encore les esprits, lorsque naquit, à Saint-Grégoire d'Iberville, celui qui devait être l'admirable serviteur de Saint-Joseph. De santé fragile, Alfred Bessette ne put fréquenter l'école bien assidûment, mais sa grande piété attira sur lui l'attention d'un prêtre qui le dirigea vers la vie religieuse. Il fut admis au noviciat des Clercs de Sainte-Croix et reçut en religion le nom de Frère André. Après sa profession religieuse, en 1871, il devint portier du collège Notre-Dame de la Côte-des-Neiges.

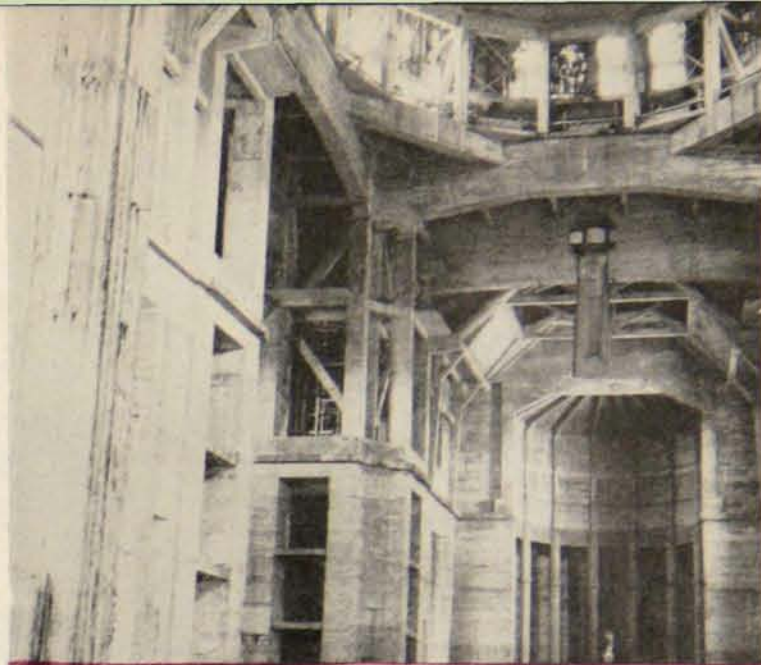
C'est dans cet humble emploi qu'il commença l'oeuvre de dévotion à Saint-Joseph qui a rendu son nom célèbre dans toute l'Amérique du Nord. On fut surpris d'abord de voir grandir le nombre des personnes qui obtenaient des grâces particulières par ses conseils

et prières. La surprise fit place à une certaine inquiétude chez certains supérieurs de la communauté et auprès de l'ordinaire. Mais la foi et l'humilité du frère André eurent raison de toutes les difficultés.

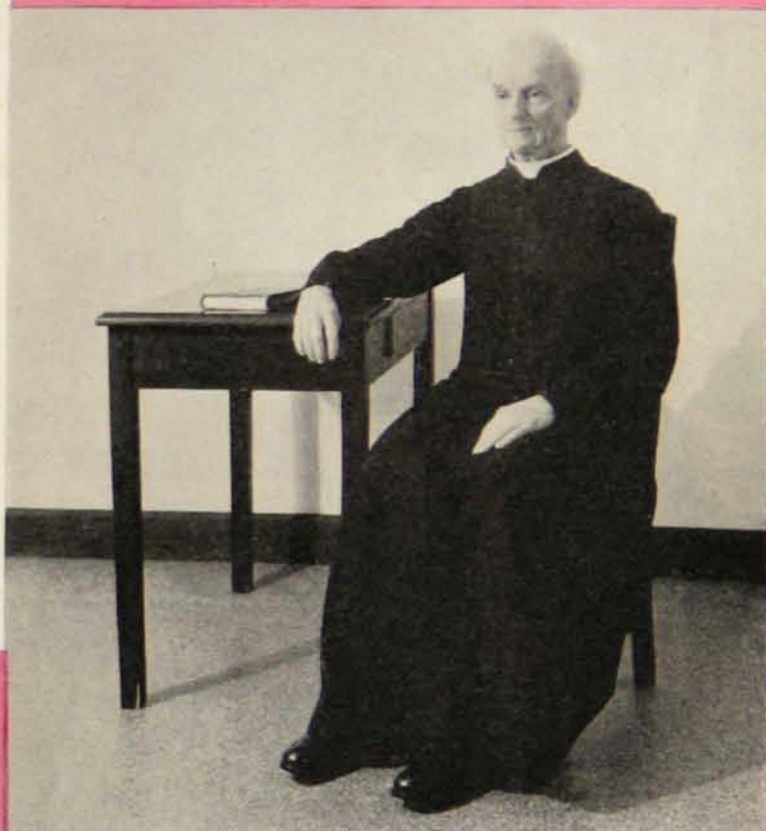
C'est alors que les RR. PP. de Sainte-Croix songèrent à acquérir la propriété où se bâtit maintenant la basilique et qui appartenait à un Ecosais.

Puis un beau jour, la propriété change de mains; un Canadien français achète de l'Ecosais. A Notre-Dame on s'en réjouit. Hélas! le compatriote est aussi âpre au gain que son prédécesseur. Rien à faire, dans l'état des ressources du collège. On se désole et l'on prie. Le frère André prie plus que tout le monde. Il demande à saint Joseph de conjurer le malheur qui menace et d'inspirer à qui que ce soit n'importe quoi, afin que le terrain ne passe pas en des mains inquiétantes.

Saint Joseph, qui a ses vues, suggère à l'un des frères de Notre-



Vue de l'intérieur de la basilique future, dans son état actuel.



Le frère André à sa table de travail, dans sa cellule du collège Notre-Dame.

(Photo du Musée historique canadien)

PAR LOUIS FRANCOEUR

Quelques mois avant sa mort, le frère André pose pour le sculpteur Albert Chartier.

(Photo du Musée historique canadien)



Dame l'idée d'enfouir quelque part, dans le terrain, une médaille à son effigie. Un dimanche après midi, le frère Aldéric qui a, comme le frère André et tous les religieux de Sainte-Croix, une dévotion intense au Patriarche, creuse de sa canne le terrain et y enterre une petite médaille de saint Joseph. Le supérieur, le bon père Geoffrion, met la communauté au courant de la pieuse initiative. On se reprend à espérer. Enfin, le 22 juillet 1896, la communauté de Notre-Dame devient légitime propriétaire du domaine, depuis la route jusqu'au sommet. Saint Joseph a exaucé la prière des siens. Le frère André, qui n'a jamais douté, sourit et murmure : "Je vous l'avais bien dit..."

C'est qu'il avait déjà mûri son projet depuis longtemps. Il caressait le désir d'édifier à saint Joseph un oratoire au flanc du côté. Il avait la certitude que la



Le tombeau du frère André dans la crypte de l'oratoire Saint-Joseph.

transaction se concluerait et que le terrain acquis après tant de prières deviendrait le fief du Charpentier.

Au début, Notre-Dame continua les cultures commencées par l'Ecosais. De la partie boisée on fit un parc, presque naturel, à l'usage des religieux, et, aux grands jours, des élèves. De sommaires défrichements permirent d'aménager un sentier principal que l'on désigna spontanément, en conformité des habitudes de Sainte-Croix, sous le vocable de boulevard Saint-Joseph. Coïncidence, dira-t-on, peut-être pressentiment. Le frère André ne le crut jamais. Il ne croyait ni au hasard, ni aux coïncidences, voyant en toutes choses le surnaturel, le plan divin. Certains de ses frères en religion affirment que ce fut lui qui suggéra de placer le

Au "Libéra" chanté dans la crypte de l'oratoire.

parc sous le patronage de saint Joseph, pour rendre hommage au Patriarche d'avoir mené à bon terme les négociations.

Mais il ne devait pas réussir sur-le-champ dans l'exécution de ce qui était son projet : la construction, à mi-côte de la montagne, d'un oratoire à saint Joseph. Ses ennemis ne le voulaient pas; ses amis timorés avaient peur de la critique; ses conseillers prudents conseillaient d'attendre. Il atten-



Les funérailles du frère André. L'arrivée de l'imposant cortège à la basilique de Montréal.



dit, mais en ramenant constamment le projet devant ses supérieurs. Tant et si bien qu'à la suite de longues conversations avec le père Lecavalier, alors supérieur à Notre-Dame, il obtint l'autorisation d'ériger un édifice sous lequel il abrita une statue de saint Joseph dont on venait de lui faire le cadeau.

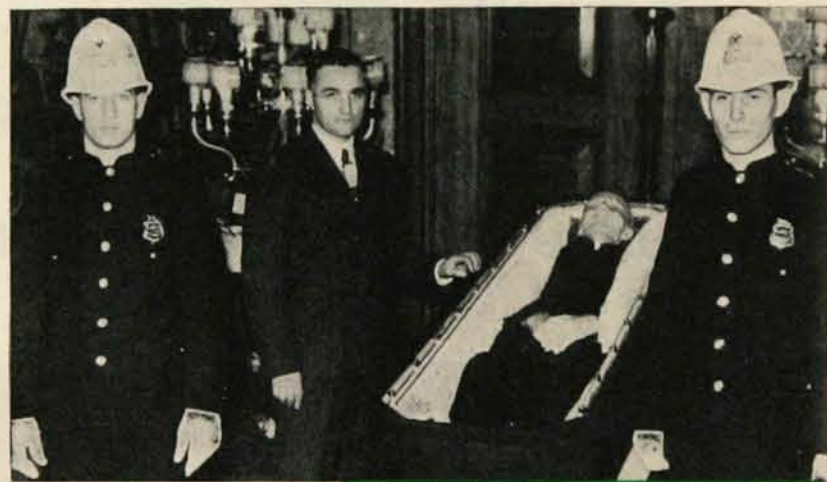
Enfin, l'Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal était né! Avec \$200 et le concours de quelques amis, on construisit un kiosque dès l'été de 1904. Le frère André et ceux qu'on appelait déjà "les pèlerins", étaient au comble de l'allégresse. La prière persévérante avait vaincu les contradictions et l'oeuvre prenait enfin corps.

Béni le 19 novembre 1904 par Mgr Zotique Racicot, vicaire général, l'Oratoire du frère André n'avait rien d'imposant. C'était un kiosque tout simple. Mais c'était la réalisation d'un rêve, la concrétisation d'un idéal, l'exaucement d'une prière. L'autorité, tant de Sainte-Croix que du diocèse de Montréal, n'entendait aucunement, en bénissant la petite chapelle, porter jugement sur les vertus du frère André ou sur le caractère des grâces dont la piété populaire voyait en lui la cause instrumentale. Il est d'usage de bé-

du terrain avaient forcé les bâtisseurs à fermer complètement la face donnant sur le collège et le bas de la côte. Il fallait monter presque plus haut que l'édicule pour se trouver devant deux battants ouverts sur l'autel et une trace de sanctuaire. C'est de là qu'on assistait aux offices : un simple terre-plein sur lequel on avait disposé des banquettes.

Jusqu'à ce que le froid eût rendu l'accès de l'oratoire impossible, et le séjour sur le terre-plein intenable, les foules continuèrent de s'y rendre, particulièrement le dimanche et le mercredi, jour qu'une coutume déjà assez ancienne a voué à Saint-Joseph. Il fallut fermer pour l'hiver. Au printemps, à la première belle journée, le kiosque rouvrit ses battants. Tout le monde en fut heureux : le frère André d'abord, les amis du saint Patriarche avec lui, les religieux et les parents des collégiens ensuite. Car l'encombrement des couloirs et de la chapelle du collège avait recommencé de plus belle au cours de l'hiver. Le nombre de ceux qui voulaient prier avec le frère André était allé croissant depuis l'ouverture du petit sanctuaire de la Montagne.

Ce fut au printemps de 1905 que commencèrent les pèlerinages or-



Le corps du frère André exposé dans la crypte de l'oratoire Saint-Joseph.

ganisés. Certes, ils n'étaient organisés ni par le frère André ni par les religieux de Sainte-Croix. Mais il était inévitable que la dévotion de tant de particuliers engendrât une manifestation de piété collective. Le pèlerinage est l'une des plus anciennes traditions religieuses; il existe depuis la plus haute antiquité, depuis l'époque juive et au-delà; on le trouve dans les religions mythiques de l'Asie comme on le trouvait dans les religions païennes. Le christianisme l'a adopté spontanément, par la seule force de la piété populaire, et il en a fait l'une de ses plus imposantes manifestations de foi.

En peu d'années, le pèlerinage à l'oratoire devait prendre de formidables proportions. Dès l'été de 1905, les journaux qui avaient à peine jusque-là fait allusion à ce qui se passait à la Montagne, se mirent à parler du frère André et de son oeuvre, excitant de la sorte la curiosité du peuple fidèle. Beaucoup, qui se rendirent une première fois au mont Royal "pour aller voir," devinrent vite des (S.V.P., lisez la suite en page 27)

nir tout ce qui sert au culte, fût-ce un livre, une médaille, une image. A plus forte raison, un oratoire. Ce fut dans cet esprit que l'on procéda à la cérémonie de novembre, devant une foule composée de religieux, d'élèves du collège et d'amis de l'oeuvre.

Dans le kiosque d'une quinzaine de pieds éclairé par le toit, on avait érigé un modeste autel surmonté de la statue. Les accidents

Le CYGNE NOIR

(suite et fin)

Bundry siffla de surprise, mais il eut tout de suite une moue d'incrédulité. Les hommes, au contraire, semblaient apprécier le stratagème et le bon tour joué à l'amiral qui ne saurait jamais que Leach était mort avant qu'on le décapitât.

Ellis fit un pas en avant :

— Très bien, dit-il, mais qui consentira à se rendre à bord pour faire cette offre? Lequel d'entre nous serait assez sot pour se croire en sûreté aux mains de Morgan? Celui-là ne reviendrait jamais. L'amiral le ferait pendre à une vergue et réclamerait ensuite la tête de Tom.

— Il ne consentira jamais à traiter, dit Bundry. Pourquoi? Il nous tient à sa merci et exigera une reddition sans condition. Tu le connais, Charley. Bien sot qui croirait à tes paroles.

Le Français sursauta.

— Sot? Peut-être. Crois-tu qu'il est sûr de nous tenir? Si nous fuyons dans les bois, osera-t-il débarquer des hommes pour nous traquer? Ne craindra-t-il pas une embuscade? Il faudrait beaucoup de temps pour nous réduire par la faim. Ce que je propose peut être rejeté par Morgan, mais il faut jouer cette carte. Souviens-toi qu'il convoite la tête de Leach. Il a peur de la disgrâce royale dont on l'a menacé s'il ne capturait pas le dernier chef des flibustiers.

Les hommes insistèrent, approuvant Bernis, et Bundry haussa les épaules.

— Très bien, dit-il, mais, comme l'a dit Ellis, qui se rendra à bord? Pourquoi n'enverrions-nous pas Wogan qui, après Tom, est responsable de la catastrophe?

— Moi? cria l'Irlandais. Tu es aussi coupable que moi, Bundry.

— Je suis chargé de veiller à la marche du navire! répliqua le maître d'équipage.

Bernis s'interposa.

— Attendez, dit-il.

Il se retourna et regarda Priscilla, que le major tenait par la taille, comme pour la protéger.

— Voici ma femme, dit le Français. Morgan ne fait pas la guerre aux femmes. Il ne peut la traiter en boucanier. Elle ne courra aucun danger. Son frère et mon valet peuvent manoeuvrer la chaloupe jusqu'à la *Royal-Mary*. Elle portera nos propositions à l'amiral:

nos vies, notre liberté, contre la tête de Tom Leach.

— Comment peux-tu espérer qu'il accepte? dit Bundry d'un air méfiant?

— Pourquoi pas? répondit Bernis, confiant. Il considère que Leach est l'âme et le cerveau de la bande. Il est convaincu que, lui mort, les boucaniers se débanderont. De plus, je répète que Morgan est à la veille de la disgrâce

s'il ne capture pas rapidement Tom Leach.

Il y eut des murmures, des discussions à voix basse. Ellis s'emporta contre Bundry, mais, tout bien considéré, le sort de Mme de Bernis livrée à Morgan ne parut pas les préoccuper gravement.

Ce fut donc avec une gratitude mêlée d'admiration qu'ils s'accordèrent pour demander à Bernis l'exécution de son plan.

XX

Miss Priscilla marchait vers le rivage, entre Bernis et le major, flanqués eux-mêmes par Ellis et Bundry. Pierre venait derrière, puis quelques-uns des boucaniers. Aussitôt que la chose avait été décidée, le Français s'était tourné vers Priscilla.

— Vous savez ce que nous attendons de vous, Priscilla, avait-il dit avec un sourire d'encouragement.

Elle fit oui de la tête et le regarda, très pâle, les yeux pleins d'inquiétude.



PAR RAFAEL SABATINI

— Vous n'avez rien à craindre, dit-il.

— Je sais que vous m'envoyez à bord, convaincu que je ne cours aucun danger, répondit-elle, mais... vous?

— Moi? fit-il, souriant et haussant les épaules, je suis aux mains du destin. Tout dépend désormais de vous.

— De moi?

— Oui, de la façon dont vous vous acquitterez de votre mission.

— S'il s'agit de votre vie et de votre liberté, je ferai tout ce qu'il sera possible de faire pour vous sauver.

Il remercia d'un signe de tête.

— Venez, dit-il. Je vais vous réciter le message en chemin.

Le major, silencieux, s'efforçait de dissimuler la satisfaction qu'il éprouvait à l'idée que leur délivrance était proche.

Bernis lui demanda d'écouter les propositions des pirates. La tête de Leach en échange de leurs vies, et de la liberté de quitter Maldita sur leurs navires, désarmés, dont les canons seraient coulés au large. Si Morgan refusait ces conditions, il devait être informé que les flibustiers avaient des réserves de vivres et de munitions qu'ils se réfugieraient dans les bois et se défendraient jusqu'à la mort.

Priscilla répéta les termes du message, puis le major l'imita. Ellis et Bundry l'approuvèrent.

Ils étaient maintenant au bord de la mer où une demi-douzaine de pirates, dans l'eau jusqu'à mi-jambe, tenaient la chaloupe à flot.

Halliwell offrit de transporter la jeune femme dans ses bras jusqu'à l'embarcation; le major et Pierre entrèrent dans l'eau.

Priscilla, pâle et tremblante, prit Bernis par les bras.

— Charles! dit-elle d'une voix qui se brisait, Charles!

Il se découvrit et se pencha au-dessus d'elle, tendre et souriant.

— Enfant! murmura-t-il. Vous n'avez rien à craindre.

Une flamme de colère brûla dans les yeux de la jeune fille.

— N'avez-vous pas compris que ce n'est pas pour moi que j'ai peur?

Il cessa de sourire et la regarda tristement.

— Brave petit cœur...

Il s'interrompit et se tourna vers Ellis et Bundry.

— Voulez-vous nous laisser un moment? dit-il.

Ellis allait s'écartier, mais, les lèvres serrées, Bundry secoua la tête:

— A quoi bon, Charley? Nous connaissons le message qu'elle porte à l'amiral. Nous ignorons celui qu'elle pourrait lui porter si nous vous laissons seuls.

Bernis soupira et sourit de nouveau.

— Je n'ai rien à ajouter, Priscilla, dit-il. Cela vaut peut-être mieux ainsi.

Il se pencha pour baiser sa joue, mais elle tourna la tête et leurs lèvres se joignirent.

M. de Bernis, atrocement pâle, fit un pas en arrière et leva la main. Halliwell prit la jeune fille dans ses bras et la déposa à l'arrière de la chaloupe. Le major et Pierre suivaient. Les flibustiers lancèrent l'embarcation qui portait un pavillon blanc planté à l'avant.

Priscilla ne se retourna pas. Alors, Bernis, tête basse, regagna le haut de la grève, suivi par Ellis et Bundry, silencieux.

Dans la chaloupe, Priscilla s'était mise à pleurer doucement. Pierre

lui parla, par-dessus l'épaule du major.

— Mademoiselle, dit-il, en français, ne craignez rien. M. de Bernis sait ce qu'il fait.

— Cela n'a plus aucune importance, observa le major qui avait compris.

Il ne pouvait dissimuler son amertume à considérer les pleurs que la jeune fille versait. Il était grand temps, pensait-il, de retourner à une vie normale où Priscilla oublierait cette incroyable aventure. Le baiser que les deux jeunes gens avaient échangé torturait Sands, qui n'avait pas hésité à exprimer nettement sa pensée.

Les mots qu'il avait prononcés séchèrent brusquement les larmes de Priscilla. Le chagrin fit place à l'indignation. Pâle, les yeux encore humides, elle affronta le major.

— Comment osez-vous parler de la sorte? dit-elle, frémissant de colère. Est-ce ainsi que vous traitez l'homme qui a risqué sa vie pour nous permettre de fuir?

Le major, exaspéré, refusait de comprendre.

— Je ne vois pas comment il nous a sauvés, grommela-t-il.

— Non? Alors, vous êtes encore plus bête que je ne l'avais pensé!

— Priscilla!

Il demeura stupide et cessa de ramer. L'aviron de Pierre le frappa dans le dos. Il recouvra machinalement l'équilibre et, les yeux saillants, les mâchoires serrées, il se remit à ramer, regardant avec stupéfaction cette enfant qui venait de l'insulter. C'était donc la fin du monde! Sans doute avait-elle momentanément perdu l'esprit. Il sourit d'un air patient, avec l'indulgence qui pardonne.

— Comme vous êtes intolérante! dit-il. La jeunesse et l'inexpérience!

— Je les préfère à l'intolérance calculée de l'âge, celle dont vous paraissiez affligé, monsieur.

Le major désormais prêt à tout dédaigna cette cruelle réponse.

— Ce pirate se sert tout simplement de nous, dit-il. Il faudrait être aveugle pour ne pas voir que les termes du message...

— Il n'y a rien à voir que sa noblesse et son dévouement.

Sands éclata d'un rire sardonique et, soudain, Priscilla le détestait.

— Noble! fit le major. Cette noblese repose sur le désir qu'il a de sauver sa vie. Il est pris et espère traiter. Il est heureux de nous avoir sous la main pour porter ses propositions de paix.

La voix calme de Pierre s'éleva derrière lui. Le métis parlait en anglais, lentement.

— Si M. de Bernis sort vivant de cette affaire, dit-il, il saura la bonne opinion que vous avez de lui.

— Je ne me gênerai pas pour le lui dire moi-même, ricana Sands.

Il se courba sur son aviron et ne parla plus.

Ils accostèrent bientôt la *Royal-Mary*. Pierre, debout à l'avant, saisit le bas de l'échelle de coupée. Miss Priscilla, refusant l'aide du major, monta la première au flanc rouge de la frégate.

Elle fut reçue sur le pont par un homme d'un certain âge, obèse, au visage jaunâtre, vêtu avec une élégance exagérée. Il portait de longues moustaches tombantes. Il avait l'air rude et revêché.

Il s'avança pour aider la jeune femme à descendre sur le tillac, puis il fit un pas en arrière et la considéra en silence. Derrière lui, une vingtaine de mousquetaires, alignés, attendaient les ordres du jeune officier qui les commandait. Tous regardaient avec étonnement la nouvelle venue.

— Au nom de Dieu, dit le gros homme, qui êtes-vous, madame?

— Priscilla Harradine, fille de sir John Harradine, dernier capitaine-général des Iles du Vent, dit-elle. Vous êtes sans doute sir Henry Morgan?

Il ôta le chapeau à plumes qui était posé sur sa lourde perruque et fit la révérence. Son attitude révélait à la fois l'ironie et une politesse maniérée, comme si le cupulent marin gardait encore dans son cœur les cendres chaudes d'une ardeur galante évanouie.

— Pour vous servir, madame. Je m'étonne de trouver miss Priscilla Harradine en compagnie de Tom Leach et de sa bande.

— Je viens en parlementaire, sir Henry!

— De la part de ces bandits? Comment êtes-vous avec eux?

Le major, qui venait de sauter sur le tillac, fit un pas en avant, fièrement. Enfin, il se trouvait parmi ceux qui pouvaient reconnaître son rang et son importance.

— Je suis le major Sands, annonça-t-il, lieutenant, à Antigua, de sir John Harradine.

Les yeux noirs de Morgan se posèrent sur lui et le major n'en éprouva aucune satisfaction, car ce regard révélait une ironie malveillante. Le visage de l'amiral se plissa, ses sourcils se froncèrent sans que sir Henry parût manifester la moindre considération pour l'officier.

— Que diable faites-vous, si loin de votre commandement?

Vexé, le major expliqua, avec hauteur:

— Nous partions pour l'Angleterre sur un voilier—le *Centaure*—(il le montra du geste). Avec nous, avait pris passage un ruffian, nommé de Bernis, qui fut naguère je crois, votre lieutenant.

— Ah!

Le visage de l'amiral s'éclaira brusquement puis l'expression d'ironie malveillante s'amplifia.

— Ce ruffian de Bernis, ricana-t-il. Continuez.

Miss Priscilla tenta en vain d'interrompre le major qui insista pour raconter la prise du *Centaure* et la façon dont le Français s'était associé avec les pirates. Il n'épargnait



pas de Bernis au passage, le gratifiant à chaque allusion de quelque insulte nouvelle, lorsque sir Henry, les jambes écartées et les mains sur les hanches, l'interrompit rudement.

— Si vous dites vrai, ce Bernis me paraît avoir sauvé vos vies; d'avantage, peut-être!

— Si je dis vrai, protesta le major. Si je dis vrai, Sir Henry? Je crois que vous me soupçonnez de mensonge?

— Allez au diable! reprit Morgan. Ou vous mentez ou vous êtes le pire coquin que j'aie jamais vu.

Le major rougit, pâlit, et se redressa fièrement.

— Je suis officier du roi, sir Henry, et...

— Moi aussi, moi aussi! grogna l'amiral. Il y a plus d'un coquin qui peut s'en targuer!

Il eut un geste pour l'interrompre.

— C'est perdre du temps, dit-il. Ce qui importe, c'est pourquoi vous êtes venus.

Il tourna le dos à l'officier et fit face à Priscilla.

— Peut-être aurez-vous la bonté de m'en informer, madame?

— Nous vous apportons un message de M. Bernis.

— Ah! fit l'amiral, soudain attentif.

— Des propositions de paix.

— Des propositions?

Il enfla ses joues flasques, éclata de rire et se retourna vers l'officier qui l'accompagnait :

— Des propositions! Ils sont fous. Je les tiens à la bouche de mes canons! Et quelles sont ces propositions?

Elle expliqua que les flibustiers n'étaient pas absolument à la merci de Morgan, qu'ils pouvaient se réfugier dans les bois.

— Les conditions? coupa-t-il rudement.

Elle les énuméra, plaidant la cause des pirates et celle de Bernis avec une profonde conviction.

Les yeux noirs de l'amiral la considéraient curieusement. Il regarda le major, livide, appuyé contre le bastingage, et, sous ses moustaches tombantes, sir Henry eut un sourire moqueur.

— Et ils demandent les honneurs de la guerre? répéta-t-il d'un ton amusé quand Priscilla se tut. Madame, je vous félicite d'avoir échappé à un si grave danger. Vous aussi, major. Je ne m'étonne pas, madame, que vous plaidiez avec tant d'éloquence. Je comprends toute la gratitude que vous ressentez pour lui.

— Alors, vous acceptez ses propositions? fit-elle, s'approchant de lui.

Il sourit et regarda le major.

— Quant à vous, monsieur, dit-il, vous ne paraissez pas être aussi profondément préoccupé du sort de Bernis.

— Au risque de n'être pas compris, répondit Sands, je dois avouer que son sort m'est indifférent. Je n'éprouve envers lui aucune gratitude. Il a usé de nous. C'est tout. Aucun homme n'osait se risquer à venir à bord apporter son message.

L'amiral s'écria, secoué d'un gros rire :

— Cela, je le crois par Dieu! Ils éprouvent pour mes vergues un respect considérable.

Il se tourna vers le jeune officier qui commandait les mousquetaires.

— Prenez douze hommes, Sharples, et descendez à terre avec un drapeau blanc. Dites à ces faillies chiens qu'avant de rien discuter, je veux qu'ils me livrent Tom Leach et ce coquin de Bernis.

Quand ces deux ruffians seront à mon bord, je verrai. Pas avant. Dites-leur que mes canons sont pointés sur la grève, mèches allumées; au premier signe d'un mouvement vers les bois, je les envoie en enfer à coups de boîtes à mitraille. Compris? Allez!

Le jeune homme, roidi, salua et, suivi de ses mousquetaires, se dirigea vers la coupée.

Le major souriait. Certes, sir Henry était grossier et brutal: un pirate qui avait tourné casaque; mais il avait toutes les qualités d'un chef.

Miss Priscilla, livide, fit un pas hésitant vers l'amiral et posa une main sur son énorme bras.

— Sir Henry, bégaya-t-elle d'un ton suppliant.

— Votre serviteur, madame.

— Ce que le major vous a dit est exagéré. M. de Bernis nous a confié le message pour nous sauver. Je lui dois tout. Il a été si brave, si...

L'amiral l'interrompit par un gros rire qui la fit frissonner. Puis il fronça les sourcils.

— Certainement, dit-il. Certainement. Ces Français sont braves et galants. Bernis plus que tous!

Il cligna de l'oeil en regardant Sands qui le trouva vulgaire et s'étonna qu'un tel homme eût été fait chevalier et gouverneur.

— Vous vous méprenez, monsieur, s'écria Priscilla, désespérée.

— Non, madame. Je sais que Bernis saisit l'occasion aux cheveux. J'ai été ainsi, jadis, et je comprends, madame. Je suis gros et alourdi par l'âge, mais un coeur encore jeune bat sous mon pourpoint.

Elle frissonna sous ces sarcasmes, mais se raidit :

— Entendez-moi, sir Henry, insista-t-elle; je lui dois la vie, plus que la vie.

— Je l'ai bien compris, répéta l'amiral, clignant de l'oeil.

— Mon père était un fidèle serviteur du roi, reprit-elle. Les services que M. de Bernis a rendus à sa fille devraient peser dans la balance en sa faveur...

Il la considéra avec une gravité mêlée de pitié, puis, soudain, éclata de rire.

— Quelle idée! s'écria-t-il. J'ai, dans ma jeunesse, rendu des services aux filles de nombreux pères et l'on ne m'en a jamais su gré. Certes, madame, je n'avais pas d'avocat si éloquent que vous.

Il tourna sur ses talons.

— Mais, sir Henry...

— Non, madame.

Sans cérémonie, il s'éloigna, roulant sur ses jambes massives, appelant à grands cris le maître d'équipage et l'officier canonnier pour leur donner des ordres.

XXI

Désespérée, miss Priscilla regardait les mousquetaires descendre dans la chaloupe qui devait les mener à terre, et où Pierre était demeuré.

Un officier s'approcha d'elle et lui demanda si elle désirait, accompagnée du major, faire à l'amiral l'honneur de se rendre dans la grande cabine.

Sands accepta l'invitation. Disposé au pardon à l'égard de la jeune fille qui avait tant souffert, il s'approcha de Priscilla pour lui demander d'un ton plein de sollicitude de l'accompagner.

— Vous serez mieux dans la cabine, dit-il.

— Je vous remercie, répondit-elle froidement. Je suis bien ici.

Elle demeura appuyée contre le

bastingage, suivant du regard la chaloupe qui glissait sur les eaux vert jade de la baie, vers la plage où attendaient les pirates. Elle pouvait distinguer, au bord de l'eau, la haute silhouette de Bernis. Ellis, Bundry et Halliwell étaient rassemblés autour de lui.

Le major renouvela sa démarche.

— Ma chère Priscilla, c'est la fin de cette désagréable aventure, dit-il. Remercions le ciel.

— Remercions aussi, ajouta-t-elle, Charles de Bernis.

Ce n'était pas la réponse qu'il attendait. Il comprit qu'il était inutile de discuter plus avant en présence d'une telle obstination.

Il pouvait se permettre d'être généreux et magnanime. Le cauchemar qui durait depuis le jour où Bernis, dans la baie de Fort-Royal, avait mis le pied sur le pont du **Centaure**, un mois auparavant, allait prendre fin; il ne serait plus qu'un souvenir désagréable que le major oublierait en présence d'une vie nouvelle, raisonnable, normale.

Cependant la chaloupe s'était lentement échouée sur le sable fin de la grève. Le lieutenant Sharples avait débarqué, laissant ses hommes le mousquet braqué, prêts à tirer.

Priscilla voyait l'officier, en habit rouge, debout devant M. de Bernis et ses trois compagnons. Derrière, la foule des boucaniers était rassemblée, attentive à ce qui se passait entre ses chefs et le représentant de Morgan.

Le message de l'amiral semblait avoir créé une certaine émotion chez les chefs des pirates qui parlaient et gesticulaient tandis que M. de Bernis, à l'écart, attendait que l'on décidât de son sort.

Il avait voulu protester, aux premiers mots de Sharples, mais Halliwell l'avait vite interrompu.

— A quoi bon? avait-il dit. Morgan peut couler le **Centaure** et détruire ce qui reste du **Cygne-Noir**, nous laissant mourir de faim sur la grève.

— Doucement, dit Bundry. Nous avons du bois à portée de la main et nous sommes capables de construire un voilier.

— N'oubliez pas que sir Henry est un homme décidé, leur rappela le lieutenant Sharples. Si vous le bravez, il laissera une frégate pour vous harceler et vous interdire de quitter l'île.

— Rendez-vous! Livrez-moi Leach et Bernis et peut-être aura-t-il pitié de vous.

Une violente discussion s'engagea. Wogan gémissait que l'on cédât.

— Que pouvons-nous faire? disait-il. Certes, il est dur de leur livrer Charley. Mais si nous refusons, il verra la fin de nous tous.

Halliwell et Ellis approuvaient, mais Bundry, entêté, résistait. S'il pouvait garder Bernis et les deux navires, même sans les canons, il espérait pouvoir tenter un coup de main contre le galion espagnol. Les boucaniers avaient réussi des expéditions plus dangereuses, jadis. Il injuria ses camarades, les accusa de lâcheté et gagna Ellis à sa cause. Mais Sharples demeurait implacable. Il refusait de modifier les conditions posées par l'amiral. Il n'en avait pas le droit. En vain, Ellis et Bundry insistaient-ils pour qu'il acceptât de porter à Morgan leurs contre-propositions. Il refusa et leur enjoignit de se décider, menaçant de regagner la **Royal-Mary**.

Bundry, à bout d'arguments, tourna vers le Français son visage pâle. Il haussa les épaules.

— J'ai fait ce que j'ai pu, Charley, dit-il. Tu as entendu?

— J'ai entendu. Je comprends, dit Bernis; c'est la fortune de la guerre.

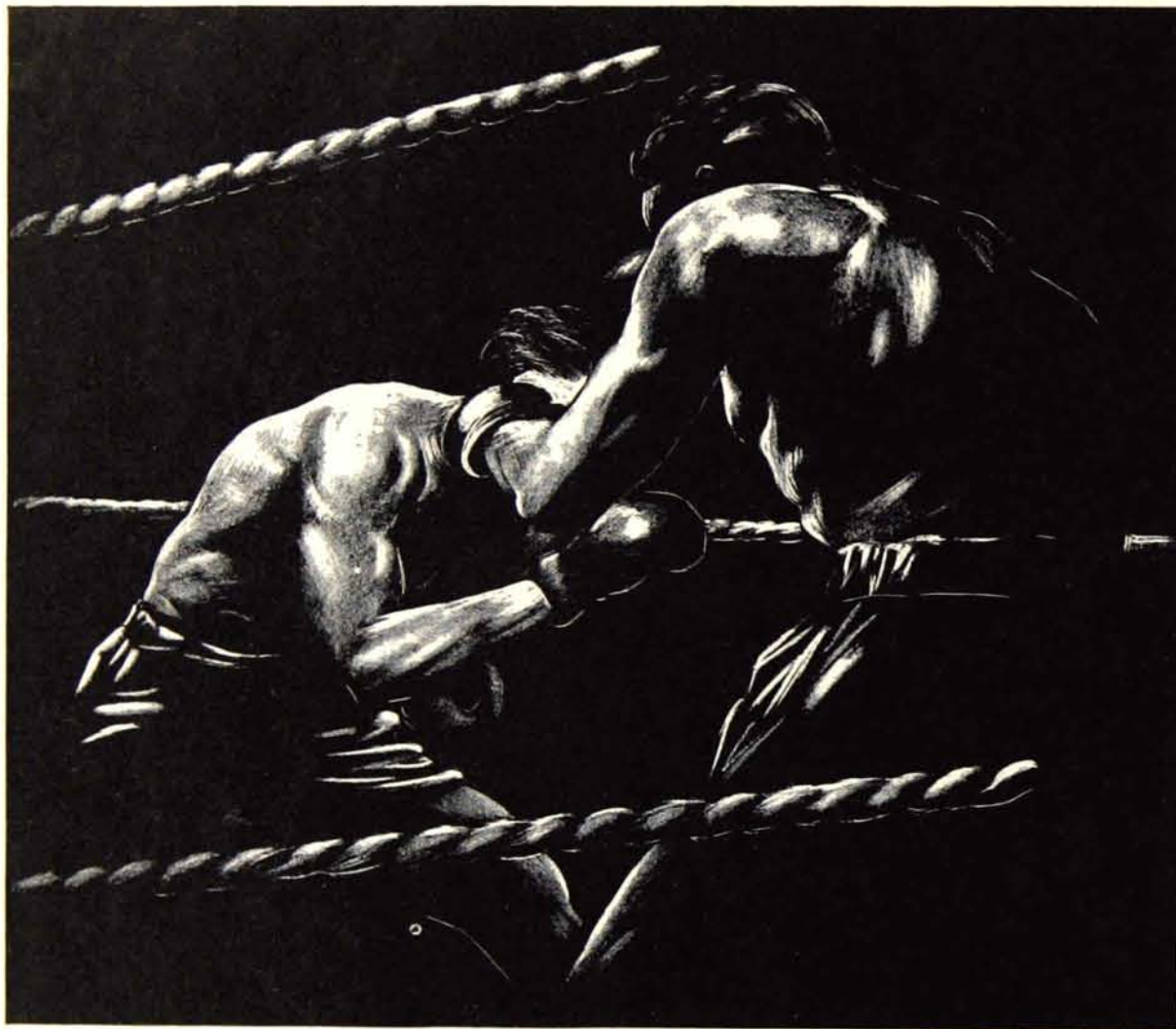
Il tira son épée et la tendit à Sharples, qui s'inclina pour la recevoir.

— Tom Leach, maintenant? demanda l'officier.

(S.V.P., lisez la suite en page 33)



L'Arbitrage



EN lisant les comptes rendus, je n'avais pu discerner qui, de Lambertino ou de Machbeth, avait raison, ni le rôle qu'avait joué H.-J. Barchum dans leur match qui faisait beaucoup de bruit. Aussi fus-je heureux, deux jours après le combat, de rencontrer mon ami, mais un pitoyable H.-J. Barchum, qui avait du papier collant sur la figure et le bras en écharpe, comme s'il avait boxé et non arbitré.

— L'affaire est simple, me dit-il. Pour leur match, ils n'avaient pu trouver d'arbitre; ce qui est déjà une preuve de leur mauvais caractère. Je me suis offert. On me connaît dans les milieux sportifs. Ils

m'ont accepté et nous avons convenu du prix, qui était une misère pour eux et un appoint important pour moi. J'ai bu trois verres à leur santé, un pour moi et deux pour eux, car les boxeurs ne boivent pas, mais ils trinquent. Et j'ai attendu le grand jour avec calme.

L'avant-veille du match, Lambertino vient me trouver et me met son poing sous le nez. Vous ne vous êtes jamais trouvé sur le rail, devant une locomotive qui fonce sur vous à cent à l'heure? Exactement cela, le poing de Lambertino. Et Lambertino me demande, en glissant un paquet dans ma poche:

— Tu sais compter jusqu'à dix?

— Même jusqu'à cent, répondis-je vexé.

— Eh bien! après-demain, si je tombe et si tu prononces dix, je te mets ce poing-là sur la figure, ou dessous, à ton choix.

Ce jour-là, je repassai mes chiffres et je remarquai que je comptais admirablement jusqu'à neuf, et même à partir de onze jusqu'au milliard. Mais j'éprouvais une grande difficulté à me rappeler ce satané chiffre dix.

— Que contenait le paquet, H.-J. Barchum?

— Quel paquet?

— Celui que Lambertino avait glissé dans votre poche?

— Ah! oui, répondit H.-J. Bar-

chum d'un air détaché. C'était un portefeuille, avec 5,000 dollars à l'intérieur. Le plus drôle, c'est que le lendemain, qui était la veille du match, Machbeth arrive à son tour, me glisse un paquet dans la poche...

— Un portefeuille?

— Oui.

— Avec 5,000 dollars?

— Non, 10,000. Il me met son poing sous le nez et le poing de Machbeth vaut deux locomotives. Et c'est le même conseil d'avoir à oublier, le lendemain, jusqu'au nom de baptême de ce sacré dix, qui chiffonnait déjà Lambertino.

Vous ne trouvez pas curieuse cette haine que certains hommes peuvent nourrir contre certains chiffres? Pour moi, je ne sais par quel phénomène, à partir de cet instant, je n'arrivais absolument plus à me rappeler que le dix existait dans l'ordre naturel de l'énumération, même en comptant à l'envers. Dans les journaux, les médecins ont expliqué cela par l'amnésie. Ils auraient pu me le dire avant le match; peut-être aurais-je pu calmer la foule, et Machbeth par-dessus le marché.

Enfin, voilà le match: le ring, les cordes, les tabourets, les cuvettes pour cracher les dents et les champions, qui commencent à se donner des coups de poing; je vous prie de croire que ce n'était pas pour rigoler; il est vrai qu'ils étaient largement payés pour bien faire les choses.

Cela marche pendant quatre rounds. On m'a même applaudi; on m'a aussi sifflé, mais c'étaient des amateurs qui sifflaient; les professionnels m'admiraient. J'étais encore entier, bien qu'ayant séparé neuf fois les combattants.

Le cinquième round s'engage. Il s'annonce comme les autres. Tout d'un coup, Machbeth lance un direct comme je ne vous souhaite pas d'en recevoir pour vos étrennes; voilà Lambertino, qui dégringole et qui s'allonge sur le parquet, les bras en croix.

Je commence à compter: un... deux... trois... jusqu'à neuf. Cela va très bien. Je répète: neuf... Cela va moins bien. Les professionnels eux-mêmes, qui m'admiraient jusque là, se mettent à siffler. Je comprends qu'il ne faut pas répéter. Alors je dis: onze... douze... Je voulais leur en donner pour leur argent et aller jusqu'à cent. Si vous croyez qu'ils m'en ont laissé le temps!

Les voilà qui sautent sur le ring, bien que ce soit strictement défendu par les règlements, et ils se mettent à me cogner comme s'ils espéraient toucher la prime de Lambertino. Pour combler la mesure, Machbeth m'envoie un swing ou un direct, je ne sais pas exactement; j'ai sauté les cordes et je me suis réveillé entre deux médecins, qui essayaient de me recoller le bras.

Vous connaissez ma fierté. Aussi n'ai-je même pas tenté de m'expliquer. Je pardonne à la foule, qui ne comprend pas les finesses de l'esprit. Mais, entre nous, croyez-vous que Machbeth se soit conduit proprement, lui qui avait été d'accord avec Lambertino pour me contraindre à oublier le dix?

★ ★ ★ ★

P A R E T I E N N E G R I L

Le Saint Cyr de la FRANCE LIBRE

*La France Libre prévoit.
Elle ne manquera pas
d'officiers compétents. Il
lui fallait une Ecole de
Saint-Cyr. C'est fait. Et
voici, en Afrique, l'Ecole
d'Ornano.*

PAR ELISABETH DE MIRIBEL

L'ARDENT et énergique colonel d'Ornano qui, rassemblant en secret ses formations méharistes aux frontières, avançant la nuit et se dissimulant le jour, parvenait à enlever Mourzouk, ville capitale des oasis Tripolitaines du Fezzan à 400 km. de ses bases dans un raid audacieux où ses hommes le suivaient, galvanisés, le colonel d'Ornano a eu l'orgueil de tomber glorieusement à l'heure du succès à la tête de ses troupes au mois de janvier 1941.

Le dimanche 23 février, le camp Colona d'Ornano, destiné à être le Saint-Cyr de l'Afrique Française Libre, était inauguré à Brassaville sous la présidence du général de Larminat, commandant en chef de l'A.F.L., en présence du colonel Williams, chef de la Mission britannique.

Ce camp veut faire revivre dans l'Empire français l'esprit immortel de la grande Ecole militaire française qui forma tant de vaillants officiers d'élite pleins de cran et de courage.

L'inauguration de cette Ecole militaire, où 125 élèves officiers suivent actuellement des cours, officiers dont un grand nombre s'enfuirent de France pour rejoindre le général de Gaulle, apparaît comme un événement vraiment capital, car ces jeunes seront avec leurs aînés ceux qui commanderont les troupes qui libéreront leur patrie. La devise de l'Ecole: "Action, Sacrifice, Espérance", est empruntée au discours du général de Gaulle du 14 juillet 1940. L'esprit de sacrifice héroïque qui anime tous les élèves traduit les sentiments qui permirent l'édification d'un Empire à force de ténacité et de courage. Cette journée de fête commença par une messe célébrée par un prêtre officier, le commandant d'Argenlieu, à la mémoire des morts de l'Afrique Française Libre et à la mémoire du colonel d'Ornano dont la vie et

la mort demeurent un double symbole pour les futurs officiers.

Puis eut lieu un défilé impeccable. Ensuite invités et élèves se groupèrent dans la salle de récréation où le commandant du camp, le capitaine Geghin, puis un élève, s'adressant au général de Larminat, lui dirent simplement, en hommes et en soldats, leur volonté ardente de servir jusqu'au sacrifice total et d'être de ceux qui, par leur action et leur vaillance, justifieront les espérances que nous avons tous dans la résurrection de la France.

Puis des chants jaillirent, gais et graves en même temps: chants de Saint-Cyr, de Polytechnique, et aussi les chants anglais jaillis spontanément des lèvres de ceux qui connurent la gentillesse et la délicatesse des alliés britanniques au lendemain des journées tragiques de juin 1940.

"Troupe qui chante est troupe qui marche", et le Camp d'Ornano, discipliné, enthousiaste et jeune est à l'image de ce que sera la France de demain. A l'ombre du drapeau à la croix de Lorraine se forme une promotion qui s'est donnée, corps et âme, à son pays et que la capitale de l'Afrique Française Libre sera fière un jour d'avoir abritée.

Ces jeunes hommes, formés au plus beau des métiers, dans les conditions mêmes des combats africains, seront particulièrement préparés à leur tâche. Ils suivent un entraînement intensif théorique et pratique, se familiarisent avec les méthodes de combat moderne et apprennent à commander les troupes indigènes.

C'est un spectacle réconfortant que de se mêler quelques instants à leurs groupes et de constater la foi et le pur patriotisme qui les animent.

Ces hommes sont le gage certain de la victoire de la France et de sa renaissance.



Le clairon sonne l'appel de la France Libre.



Le général de Larminat qui inaugure, le 23 février, le Saint-Cyr de la France Libre.



Quelques élèves du camp d'Ornano, en Afrique Equatoriale Française.

My life with Caroline



VOICI les Mason. Elle s'appelle Caroline. Lui, Anthony. C'est un riche éditeur. Des chanceux, pensez-vous? Anna Lee, dans le rôle de Caroline, et Ronald Colman, dans celui d'Anthony, vont nous dévoiler les secrets de leur existence. Ce sera plein d'intérêt, mais pas toujours drôle pour eux, même quand nous rirons de leurs malheurs. Le film s'intitule **My Life with Caroline**. C'est la version américaine de la comédie française: **Le Train de Venise**.

La pellicule débute d'une façon inattendue. La première photo montre le millionnaire argentin Paco au moment où il demande à M. Bliss la main de Mlle Caroline Bliss. Mais Mlle Bliss est mariée: elle est déjà la femme d'Anthony Mason. Celui-ci arrive en avion le même jour apportant à sa femme un buste assez étrange obtenu par hasard (2). Il surprend une conversation de Caroline avec Paco. Il comprend qu'elle doit bientôt prendre le prochain avion pour New-York afin de lui demander de divorcer. Anthony se rend à l'aérodrome au moment où l'avion va partir. Caroline est embarrassée de retrouver son mari (3). Ils retournent tous à New-York ensemble. A la porte de son foyer, Mason dit poliment bonjour à l'Argentin et dit en portant sa femme dans ses bras comme s'il venait de l'épouser (4).

Les Mason décident alors de voyager. Au cours de la croisière, elle manque de se noyer. Anthony lui ayant sauvé la vie, elle commence à l'aimer véritablement (5). Mais les jours passent et ramènent les sentiments d'autrefois. Elle pense encore au sculpteur Paul Martingale.

Anthony a la chance d'apprendre à temps que Caroline, revenue avec lui à New-York, songe de nouveau à le quitter pour un autre. Il se rend en fureur chez Paul, et, là, malgré l'inquiétude du domestique (6), il le fait parler habilement et apprend qu'il est l'auteur du buste grotesque. Entre-temps Caroline décide de voir Paul. Elle le croit inquiet, mais elle le trouve joyeusement installé à table (7). Anthony guette l'entrée de la jeune femme en compagnie de son beau-père. Il survient chez l'adversaire au moment voulu pour prouver à Caroline qu'elle n'aime que son mari (8). Le film se termine dans l'hilarité générale, lorsque Anthony décide de faire du buste fatal une sorte de gardien du foyer et le symbole de la paix conjugale (9).



Comédie tirée de la pièce française fort amusante: "Le train de Venise".
Production et direction de Lewis Milestone, aux studios RKO Pictures.

DISTRIBUTION

Caroline Bliss.....	Anna Lee
Anthony Mason.....	Ronald Colman
Le père de Caroline.....	Charles Winninger
Paul Martingale.....	Réginald Gardiner
Paco.....	Gilbert Roland
Le maître d'hôtel.....	Hugh O'Connell

J'accuse je prouve

LE voleur hait les empreintes digitales plus que le diable hait l'eau bénite. On croit facilement que ce qui peut arriver de pire à un voleur, c'est une condamnation à la prison ou au pénitencier. Il n'aime pas cela. Mais, après avoir purgé sa sentence, il peut dire adieu à la prison. Si ses empreintes digitales sont classées dans un seul service de police, il ne leur échappera jamais; il est un homme marqué pour la vie et dans le monde entier.

Il y a voleurs et voleurs. Le malheureux petit criminel qui va chiper deux cartons de cigarettes n'est pas assez intelligent pour saisir ce que signifie l'identification judiciaire. Nous voulons parler des types d'envergure qui travaillent exclusivement avec leur tête: indicateurs appelés "confidence men", professionnels de la fraude, spécialistes du commerce clandestin... la crème de la crème de la pègre.

Des photographies? Les "types" ricanent. On peut se laisser pousser la barbe, se faire remonter la figure, devenir chauve, porter des verres fumés, rembourrer ses épaules, ajouter un pouce ou deux à sa hauteur. Mais... mais on ne trompe pas ses empreintes digitales!

Quelle est au juste l'exactitude de la science des empreintes digitales?

Cela dépend de deux choses. Les empreintes disent-elles toujours la vérité? Ayant pris des empreintes digitales, la police peut-elle toujours être sûre de s'en servir pour atteindre le bon individu, ne pas le manquer et sans risque de prendre quelqu'un d'autre?

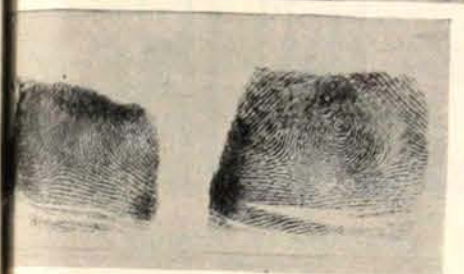
Pour trouver la réponse à ces deux questions, je me suis rendu, un soir, au service d'identification de la Police provinciale du Québec, dans l'ancien Palais de justice, à Montréal. Là je trouvai le chef du service de l'identification, le sergent Edouard Lorrain (il fait la chasse aux empreintes digitales (S.V.P., lisez la suite en page 25)



CI-DESSUS.—M. Louis Jargaille, assistant directeur de la Police provinciale du Québec et chef du Bureau des Enquêtes criminelles, connaît parfaitement le sens et l'importance des empreintes digitales. Il a préparé nombre de cas pour la Couronne en les utilisant comme preuves.

CI-CONTRE.—Le Bureau d'Identification de la Police provinciale. De gauche à droite: le sergent Lorrain, M. Maurice Rivard, M. Roméo Forget, M. Charles Simard, M. John E. Beauchamp, M. Hector Noël, M. Marcel Poirier, M. Louis Huet, M. Delvida Poirier et le sergent Raoul Nolet. Un autre membre du personnel, M. René Dorais, n'apparaît pas sur cette photo.

Une révélation! Que sont les empreintes digitales? Comment les prend-on? A quoi servent-elles exactement? De qu'elle façon les experts de la police peuvent-ils les utiliser pour le bien du public? Devez-vous faire enregistrer vos empreintes?

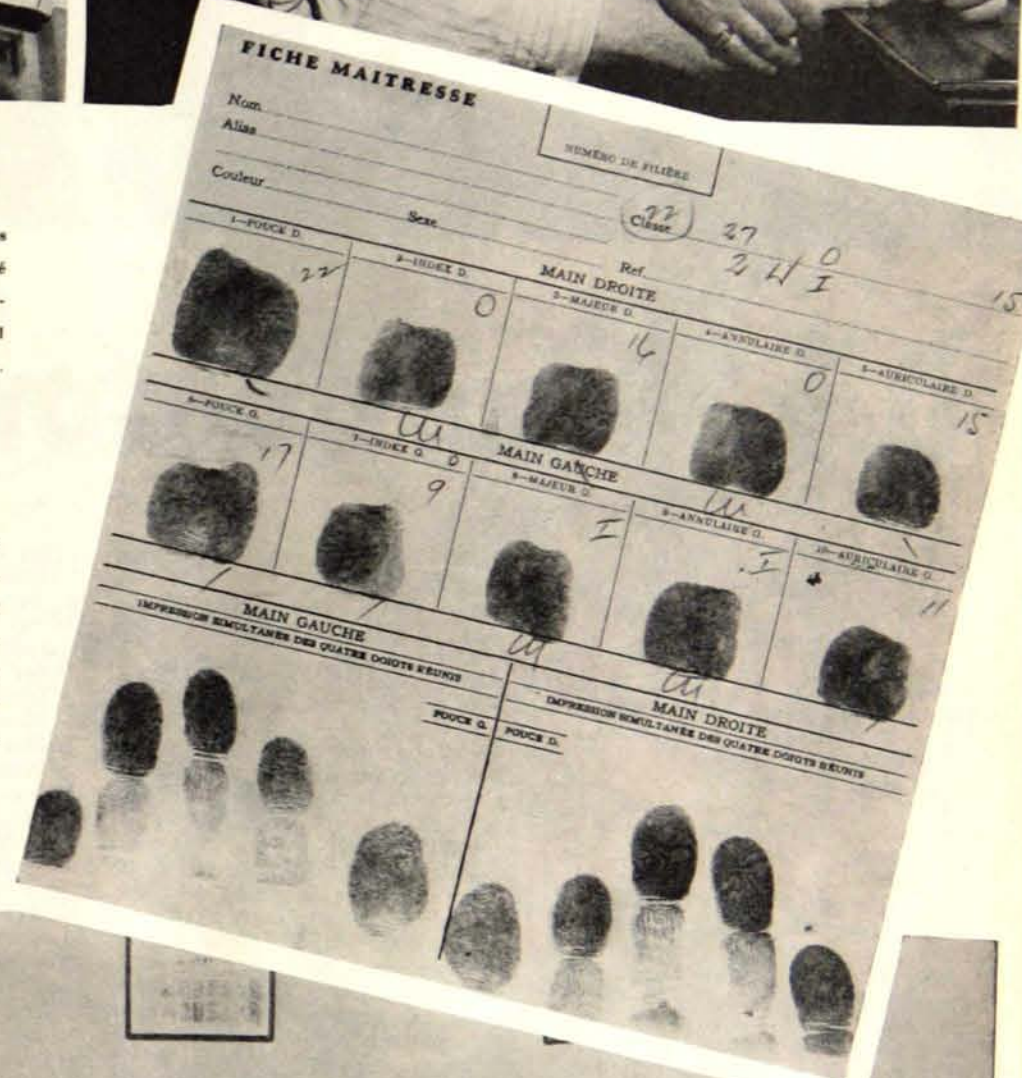


CI-DESSUS.—Le sergent Edouard Lorrain démontre l'extrême utilité des empreintes digitales. Les cinq marques noires, à droite, sont les empreintes des doigts d'un homme qui fut assassiné et dont le corps fut carbonisé. En dessous, à gauche, les empreintes d'un criminel prises sur un pare-brise d'auto et celles d'un doigt du cadavre carbonisé. Le sergent Lorrain est directeur du Bureau d'Identification et président de l'International Association of Identification, organisation mondiale de police. C'est le premier Canadien français qui ait eu cet honneur. Percevez-vous des différences entre ces empreintes? Rien de plus facile, si vous examinez chacune d'elles avec soin. A droite, la peau forme des boucles; les autres empreintes sont formées en cercles et en spirales.



A DROITE.—On tourne ses doigts sur le tampon imprégné d'encre, et voilà les empreintes. Le sergent Lorrain prend celles de son assistant, M. Roméo Forget.

Les empreintes de notre collaborateur Pierre LeBaron, auteur de l'article. Elles furent prises au Bureau d'Identification, puis classées parmi 90,000 autres, mais le sergent Lorrain les retrouva en quelques secondes.



PAR PIERRE LEBARON



No 1621

No 1615

À la laine d'automne

PULLOVER No 1621 Taille: 34

Laine Bouclé de Luxe

Mayfair Blue No 78: 10 écheveaux; 1 jeu d'aig. Regent No 12; 1 jeu d'aig. Regent No 11.

Tension: 9 m.=1 pce; 12 rangs=1 pce.

Dos: Monter 128 m. sur les aig. No 12. Tri. comme suit:

1er rang: * 3 env., 1 end., reprendre de *.

2ème rang: 2 env., * 1 end., 3 env., reprendre de *, terminer 1 env.

Répéter ces 2 rangs pendant 5 pces. Utiliser les aig. No 11 et tri. au point jersey en augmentant 1 m. chaque côté à tous les 8 rangs, 8 fois (144 m.). Tri. droit jusqu'à ce que le dos mesure 13½ pces de hauteur totale.

Emmanchures: Rabattre 9 m. au commencement des 2 rangs suivants, tri. 2 ens. à chaque extrémité de l'aig. à tous les 2 rangs, 8 fois (110 m.). Tri. droit jusqu'à ce que l'emmanchure mesure 3½ pces de hauteur totale. **Au rang suivant,** tri. 55 m., les laisser en attente sur une aig. auxiliaire. Tri. droit sur les 55m. restant sur l'aig., jusqu'à ce que l'emmanchure mesure 7 pces de hauteur totale. Biaisier l'épaule en rabattant 9 m., 4 fois. Relever les m. laissées en attente et tri. l'autre côté de la même manière.

Devant: Monter 132 m. sur les aig. No 12. Tri. 5 pces au point de côtes comme le dos. Utiliser les aig. No 11, tri. un rang à l'env. en augmentant à travers le rang, jusqu'à 135 m. sur l'aig. Puis tri. comme suit:

1er rang: Tri. end., 30 m., 2 ens., 1 jeté, 71, 1 jeté, 2 ens., 30 m.

2ème rang et tous les rangs pairs: Tri. à l'env.

3ème rang: Tri. end., 32 m., 2 ens., 1 jeté, 67, 1 jeté, 2 ens., 32 m.

5ème rang: Tri. end., 34 m., 2 ens., 1 jeté, 63, 1 jeté, 2 ens., 34 m.

Continuer de tri. de cette manière, en ayant 4 m. de moins entre les deux jetés à tous les 2 rangs. Augmenter 1 m. chaque côté à tous les 8 rangs, 9 fois (153 m.). Lorsque le devant mesure 1½ pce depuis la bande au point de côtes, au commencement et à la fin du rang suivant exécuter un patron à jour comme suit: Tri. à l'end., 2 ens., 1 jeté, tri. jusqu'aux 2 dernières m. (exécuter le patron à jour au centre), 1 jeté, 2 ens. Exécuter ce 2ème patron de la même manière que le premier. Puis commencer un nouveau patron à tous les 3 pces. Tri. jusqu'à ce que le devant mesure 13½ pces de hauteur totale.

Emmanchures: Rabattre 9 m. au commencement des 2 rangs suivants, tri. 2 ens. à chaque extrémité de l'aig. à tous les 2 rangs, 10 fois (115 m.). Tri. droit jusqu'à ce que l'emmanchure mesure 5 pces de hauteur totale (continuer d'exécuter les patrons à jour). **Au rang suivant,** tri. 48 m., les laisser en attente sur une aig. auxiliaire, rabattre 19 m. Tri. les 48 m. restant sur l'aig. et du côté de l'encolure tri. 2 ens. au commencement de tous les 2 rangs, jusqu'à 36 m. sur l'aig. Lorsque l'emmanchure mesure 7 pces de hauteur totale, biaisier l'épaule en rabattant 9 m., 4 fois. Relever les m. laissées en attente et tri. l'autre côté de la même manière.

Manches: Monter 56 m. sur les aig. No 12. Tri. 4 pces au point de

côtes comme le bas du pullover. Utiliser les aig. No 11 et tri. 1 rang à l'env. en augmentant jusqu'à 59 m. sur l'aig. Puis exécuter le patron à jour comme suit:

1er rang: Tri. end., 8 m. 2 ens., 1 jeté, 39, 1 jeté, 2 ens., 8 m.

2ème rang et tous les rangs pairs: Tri. à l'env.

3ème rang: Tri. end., 10 m., 2 ens., 1 jeté, 35, 1 jeté, 2 ens., 10 m.

Continuer l'exécution du patron et augmenter 1 m. chaque côté à tous les 6 rangs, jusqu'à 108 m. sur l'aig. Exécuter un nouveau patron au commencement et à la fin du rang comme le pullover, à tous les 2½ pces. Lorsque la manche mesure 18 pces de hauteur totale, rabattre 9 m. au commencement des 2 rangs suivants, tri. 2 ens. à chaque extrémité de l'aig. à tous les 2 rangs, jusqu'à 30 m. sur l'aig. Rabattre.

En commençant au décolleté du dos, crocheter * 1 b. s. dans la m. suivante, 1 b. d. dans la m. suivante, 3 b. tr. dans les 3 m. suivantes, 1 b. d. dans la m. suivante, 1 b. s. dans la m. suivante, reprendre de * tout autour de l'encolure. Crocheter 1 rang b. s. chaque côté de l'ouverture du dos et du côté droit crocheter 4 boutonnières pour de petits boutons.

PULLOVER No 1615 Taille: 34

Laine Sea Beach

Bleu Bagdad No 80: 6 pelotes; 1 jeu d'aig. Regent No 12.

Tension: 10 m.=1 pce; 12 rangs=1 pce.

Exécution du point du patron: Nombre de m. divisible par 14 plus 10.

Tri. 4 rangs au point jersey.
5ème rang: Tri. à l'end., * 11 m., 2 ens., 1 jeté, 1 m., reprendre de *, terminer 11m.

6ème rang: Tri. à l'env.

7ème rang: Tri. à l'end., * 10 m., 2 ens., 1 jeté, 2 ens., 1 jeté reprendre de *, terminer 10 m.

8ème rang: Tri. à l'env.

9ème rang: Comme le 5ème rang.

Tri. 5 rangs au point jersey.

15ème rang: Tri. à l'end., * 5 m., 1 jeté, 1 m. glissée, 1 m., p. m. g. p., 7 m., reprendre de *, terminer 3 m.

16ème rang: Tri. à l'env.

17ème rang: Tri. à l'end., * 4 m., 1 jeté, 1 m. glissée, 1 m., p. m. g. p., 1 jeté, 1 m. glissée, 1 m., p. m. g. p., 6 m., reprendre de *, terminer 2 m.

18ème rang: Tri. à l'env.

19ème rang: Comme le 15ème rang.

Tri. 5 rangs au point jersey.

Puis reprendre du 5ème rang.

Dos: Monter 136 m. sur les aig. No 12. Tri. 5 pces au point de côtes 1 end., 1 env. Puis tri. au point du patron et augmenter 1 m. chaque côté à tous les 6 rangs, 14 fois (164 m.). Tri. droit jusqu'à ce que le dos mesure 13½ pces de hauteur totale.

Emmanchures: Rabattre 10 m. au commencement des 2 rangs suivants, tri. 2 ens. à chaque extrémité de l'aig. à tous les 2 rangs, 9 fois (126 m.). Tri. droit jusqu'à ce que l'emmanchure mesure 7 pces de hauteur totale. Biaisier les épaules en rabattant 8 m. au commencement des 10 rangs suivants. Rabattre les 46 m. restant sur l'aig. pour le décolleté du dos.

Devant: Monter 150 m. Tri. 5 pces au point de côtes. Puis tri. au point du patron et augmenter 1 m. chaque côté à tous les 6 rangs, 12 fois (174 m.). Tri. droit jusqu'à ce que le devant mesure 13½ pces de hauteur totale.

Emmanchures: Rabattre 10 m. au commencement des 2 rangs suivants, tri. 2 ens. à chaque extrémité de l'aig., 12 fois (130 m.). Puis au rang suivant, tri. 24 m., les laisser en attente sur une aig. auxiliaire, rabattre 82 m. Tri. sur les 24 m. restant sur l'aig. et du côté de l'encolure augmenter 1 m. au commencement de tous les 4 rangs, jusqu'à 40 m. sur l'aig. Lorsque l'emmanchure mesure 7 pces de hauteur totale, biaisier l'épaule en rabattant 8 m., 5 fois. Relever les m. laissées en attente et tri. l'autre côté de la même manière.

Manches: Monter 66 m. Tri. 4 pces au point de côtes. Puis tri. au point du patron et augmenter 1 m. chaque côté à tous les 6 rangs, jusqu'à 110 m. sur l'aig. Tri. droit jusqu'à ce que la manche mesure 18 pces de hauteur totale. Rabattre 10 m. au commencement des 2 rangs suivants, tri. 2 ens. à chaque extrémité de l'aig. à tous les 2 rangs, jusqu'à 34 m. sur l'aig. Rabattre.

Empiècement: Monter 47 m. Tri. au point de riz et d'un côté tri. 2 ens. au commencement de tous les 4 rangs, jusqu'à 29 m. sur l'aig. Rabattre. Tri. un autre côté de la même manière.

Crocheter 1 rang b. s. autour de l'ouverture du devant. Puis coudre l'empiècement à l'ouverture en ayant les deux côtés sans diminution au centre. Du côté droit crocheter 5 boutonnières pour de petits boutons.

Rajeunissez

VOI

ROBES

ON commence déjà à reviser sa garde-robe en vue de l'automne. L'imagination se met en branle pour les petites retouches à faire subir aux robes de l'an passé.

De tous les tissus en vogue, l'un des plus flatteurs est certainement le velours. Il a la qualité de s'adapter facilement à un autre tissu: crêpe, lainage, satin. En fait, pour modifier une robe, ou lui donner une retouche élégante, la réputation du velours n'est plus à faire; et non seulement le velours-chiffon, mais encore, et surtout, le velours de coton, ou velveteen, et aussi, le velours côtelé ou corduroy. L'automne est le triomphe du velours.

Ainsi, voici une idée, pour transformer cette petite robe de crêpe dont vous étiez lasse: faites un gilet de velours très ajusté à la taille. Un gros noeud de velours, derrière, donnera la silhouette nouvelle.

Un autre moyen simple et rapide de rajeunir un deux-pièces: il suffit de garnir les poches et l'encolure de noeuds de fourrure plate (vous avez peut-être une grosse boîte dans laquelle sont amassés des coupons de lainages, des retailles de fourrure, etc...) sinon, vous pourrez employer un ruban de velours de couleur vive.

Avec une couple de verges de corduroy, vous obtiendrez la plus jolie jaquette de sport, vert bouteille, par exemple, que vous porterez avec la jupe en même tissu, ou bien avec un lainage s'harmonisant bien avec cette couleur: brun, feuille morte, rouille, gris...

Enfin il faut penser aux jours de pluie, bien de mise en septembre. Nous avons reçu récemment de New-York un modèle qui vous fera quasi oublier le ciel gris. En fait, on souhaite presque qu'il pleuve, afin de pouvoir endosser un de ces imperméables légers comme la plume, et doux comme la soie.

Le capuchon est détachable, et facile à glisser dans le sac à main. Le parapluie, de même tissu, complète très joliment l'ensemble. Avec un si ravissant costume, on n'a plus l'excuse de s'être fait "prendre par l'orage"!



PAR MICHÈLE LEMAÎTRE

A la veille de l'automne



1646

1646 BUTTERICK.—Petit manteau ample avec larges poches, bordées de grosses piqûres. Le bonnet Jeannot Lapin s'harmonise avec la couleur du manteau. Grandeur: 8; $1\frac{1}{8}$ verge de 54 pouces, pour le manteau; $\frac{3}{8}$ verge pour le chapeau. Tailles: 8 à 15; 26 à 33. Prix: 25c.



1641

1641 BUTTERICK.—Voici la tenue classique pour l'école: la jaquette de tissu uni, et la jupe de plaid. Grandeur: 12; $1\frac{3}{8}$ verge de 54 pouces pour la jupe; $1\frac{3}{8}$ verge de 54 pouces pour le gilet. Tailles: 2 à 16; 21 à 34. Prix: 25c.



1637

1637 BUTTERICK.—Voici quelque chose de très coquet pour votre fillette. Grandeur: 7; $2\frac{3}{4}$ verges de 39 pouces; $\frac{1}{4}$ verge de piqué blanc. Tailles: 6 à 10; 24 à 28. Prix: 25c.

Si ces patrons Butterick ne sont pas en vente dans votre localité, vous pouvez les obtenir en écrivant à The Butterick Co., Inc., 468 rue Wellington W., Toronto, Ont. Tous les patrons Butterick en vente dans la province de Québec sont expliqués en français et en anglais.

1648 BUTTERICK.—D'allure bien masculine, ce gilet long et à larges poches. Grandeur: 16; $3\frac{1}{2}$ vges de 54 pouces. Tailles: 12 à 20; 30 à 38. Prix: 50c.

1648 BUTTERICK.—Que vous choisissiez un tissu uni, ou un plaid écossais, votre costume sera complété avec avantage par une blouse habillée, comme celle-ci. Grandeur: 16; $3\frac{1}{2}$ verges de 54 pouces; pour la blouse: $2\frac{1}{4}$ verges de 39 pouces. Tailles: 12 à 20; 30 à 38. Prix: 50c.

1623 BUTTERICK.—Pour votre prochain rendez-vous, pourquoi pas ce pimpant modèle, à la jupe évasée, où passent alternativement des bandes d'un autre tissu? Notez la ligne allongée de la taille. Grandeur: 16; $1\frac{1}{8}$ verge de 54 pouces; $1\frac{3}{4}$ verge de tissu contrastant. Tailles: 12 à 20; 30 à 38. Prix: 50c.



1648

1648



1623

1615 BUTTERICK. — L'empiècement rond aux épaules permet de donner une gracieuse ampleur au corsage. La même ligne à la taille retient la jupe à quatre panneaux. Grandeur: 18; 2¾ verges de 50 pouces. Tailles: 12 à 20; 30 à 44. Prix: 25c.

1638 BUTTERICK.—Très sportive, cette robe qui ouvre sur toute la longueur. Des piqûres en garnissent le col, les manches et les poches diagonales. Grandeur: 18 ans; 4 verges de 35 pouces; Tailles: 12 à 20; 30 à 48. Prix: 45c.

1619 BUTTERICK.—Pour Madame, voici un très chic ensemble. On a garni les revers de la jaquette d'un tissu contrastant. Grandeur: 40; 4¾ verges de 54 pouces. Tailles: 34 à 52. Prix: 50c.

1612 BUTTERICK.—Le chic de cette robe de diner consiste dans la broderie des revers du corsage et des poignets. Les indications pour la broderie sont incluses dans le patron. Grandeur: 40; 5½ verges de 39 pouces. Tailles: 34 à 52. Prix: 50c.



1615

1638



1619

1612



1633

1629

1633 BUTTERICK. — Si vous avez le souci de votre confort, vous choisirez cet ensemble, comprenant la chemise, le pantalon et la robe d'intérieur. Les étudiantes seront à leur aise dans ce costume, pour leur étude du soir. Grandeur: 18; 5¾ verges de 39 pouces pour la robe; 4½ verges de 39 pouces pour la chemise et le pantalon. Tailles: 12 à 20; 30 à 44. Prix: 45c.

1629 BUTTERICK.—Tout à fait la robe chaude et pratique qu'il faut à votre jeune fille, qui reprendra ses études bientôt. La ceinture est insérée à la taille. Grandeur: 16; 3¾ verges de 39 pouces. Tailles: 12 à 20; 30 à 38. Prix: 25c.

1633

Prix: 25c.



Pommes au fromage, cuites au four.

PRÊTES aux premiers coups

Surprises aux tomates et au fromage.
(Photos Kraft Cheese)

ALLEZ, messieurs, dans la forêt. Tirez, tirez encore, tirez davantage. Mais n'ayez pas le malheur de revenir au camp, près de nous, sans les pièces de gibier que nous attendons! Chevreuil, lièvre, canard sauvage, perdrix? A votre choix, ou mieux à votre chance. Nous, vos épouses, nous nous sommes préparées. Nous avons le lard, le vin blanc, le vinaigre, la muscade, le thym, les feuilles de laurier, les olives, les oranges, les choux. Hâtez-vous, faites mieux que l'an dernier. Et surtout ne revenez pas bredouilles!

Entre nous, nous ne sommes pas tellement prêtes que ça. Mais il faut toujours impressionner les hommes et les flatter pour obtenir davantage. Voici quelques recettes qui nous permettront d'appuyer nos prétentions sur des faits indiscutables.

COTELETTES DE CHEVREUIL

Séparez-les une à une, piquez-les de lard. Mettez mariner pendant cinq à six heures avec vin blanc, muscade, sel, poivre et citron coupé en rondelles.

Faites fondre du beurre dans une casserole; mettez les côtelettes. Dressez-les sur un plat, ajoutez quelques triangles de mie de pain rôtis dans du beurre. Versez la sauce dessus et servez chaud.

* * *

CANARD SAUVAGE

Le canard sauvage est très apprécié des gourmets, surtout ceux nichant près des eaux vives; ils sont d'un goût plus délicat que ceux des marécages.

Le canard sauvage a les formes plus sveltes et les pattes plus luisantes et plus fines que le canard domestique.

Plumez, flambez, videz le canard et lavez l'intérieur à l'eau fraîche. Coupez les ailerons et les pattes.

Préparez une farce en hachant le foie, avec lard, persil, oignons, mie de pain. Liez d'un jaune d'oeuf. Emplissez le canard, coupez l'ouverture, bridez-le et faites rôtir une demi-heure. Il doit rester très rosé.

Accompagnez le rôt de la sauce dégraissée, dans laquelle on presse le jus d'une orange.

Ou jetez des olives dénoyautées dans l'eau bouillante, achevez la cuisson dans le jus, liez d'une petite cuillerée de fécule, salez, poivrez et versez sous le canard.

Le canard sauvage est considéré comme gibier maigre.

* * *

PERDRIX AUX CHOUX

Plumez, videz, flambez deux perdrix et mettez dans la casserole avec beurre ou lard fondu pour faire prendre couleur. Si vous voulez rendre le plat plus copieux faites revenir saucisses et cervelas. Retirez le tout et garnissez la

casserole de deux belles pommes de choux tendres partagées en quatre et déjà cuite dans l'eau bouillante et salée. Dans le milieu déposez les perdrix. Salez et poivrez, mouillez de bouillon ou de jus et laissez mijoter pendant deux heures.

Retirez l'une des perdrix, hachez et pilez les chairs; passez au tamis en mouillant de jus et arrosez les choux de cette purée.

Servez la perdrix au milieu du plat, les choux autour en couronne, les saucisses en travers, les rondelles de cervelas en entredeux.

* * *

SURPRISES AUX TOMATES ET FROMAGE

De petites tomates
Du fromage râpé
Une fine chapelure
Des oeufs
Du gras animal ou végétal

Pelez les tomates. Pratiquez en chacune d'elles une ouverture d'environ trois quarts de pouce, du côté de la tige. Remplissez

l'espace creux de fromage râpé. Roulez chaque tomate dans la chapelure et trempez-les dans des oeufs battus auxquels vous aurez ajouté une cuillerée à soupe d'eau. Roulez de nouveau dans la chapelure et faites frire dans trois pouces de graisse fondue (à 370 degrés) jusqu'à ce que les tomates soient d'un brun doré. Servez chaud.

* * *

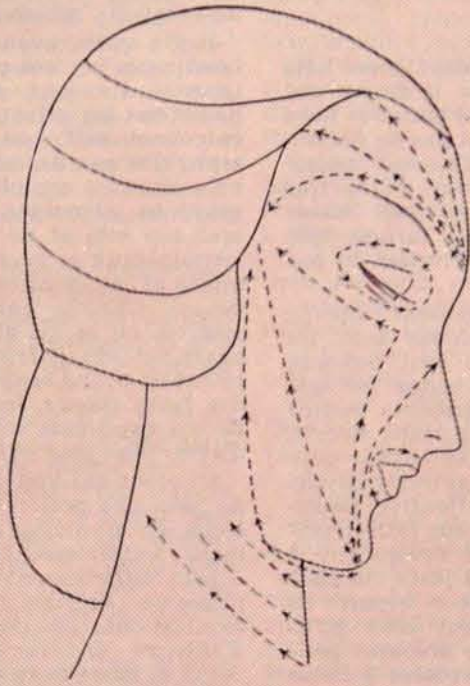
POMMES CUITES, AU FROMAGE

6 grosses pommes à cuire
1 tasse de "mincemeat"
1 cuillerée à soupe de Jus d'orange
1 petit carton de fromage à la crème
Un peu de lait

Enlevez le coeur des pommes et remplissez-les de "mincemeat" mêlé au jus d'orange. Faites cuire au four modéré (375 degrés) jusqu'à ce qu'elles soient tendres.

Amolissez le fromage à la crème avec un peu de lait en battant le mélange jusqu'à ce qu'il soit léger et mousseux. Versez généreusement cette crème sur chacune des pommes cuites.

L'art d'appliquer crèmes et lotions



Avec la "crème" choisie frictionner dans le sens des flèches. Rien de mieux pour maintenir la jeunesse des traits.

la de la même façon et dans le même mouvement.

N'oubliez pas que, de toutes les beautés du visage, indépendamment des traits, du charme du regard, de la grâce du sourire, la première reste la fraîcheur du teint, l'uni de la peau, ce reflet de santé et de jeunesse qui plaît du premier coup d'oeil.

Chaque femme peut avoir un joli teint, quelle que soit la race à laquelle elle appartient et la carnation qu'elle possède.

Brune ambrée comme le fruit doré du soleil, châtaine rosée comme une fleur d'été, blonde délicate comme l'églantine ont chacune leur fascination particulière.

Le teint qui est la plus facile des beautés est aussi la plus fragile. C'est une erreur de croire que la nature seule est responsable de sa qualité ou de son défaut et que les soins sont inutiles pour conserver ou acquérir le teint idéal.

La peau a besoin d'hygiène pour être belle et l'hygiène apporte à la femme qui la pratique des récompenses bienheureuses et agréables.

Ne craignez donc point, mesdames et chères lectrices, de vous livrer à des soins minutieux et

attentifs, à une étude assidue de vous-même si votre désir est de plaire en conservant la fraîcheur de la jeunesse à votre visage.

Parmi nombre de recettes pratiques que nous pourrions vous indiquer cette fois, notons simplement la principale qui permet à toute femme de conserver la jeunesse du teint.

Ce n'est pas tout qu'avoir le bonheur d'être avantagé d'un teint parfait, il faut en prendre soin, l'entourer de précautions attentives afin de ne le point abîmer.

Les lavages à l'eau chaude font circuler le sang du visage et en empêchent la congestion, ils permettent à la peau de garder la fraîcheur et l'élasticité de la jeunesse.

La recette suivante est paraît-il celle employée par une des plus célèbres vedettes du théâtre.

Eau de Cologne	3 onces
Eau de Chypre	3 onces
Eau de lavande	3 onces
Eau de tilleul	3 onces

Ne nettoyez jamais le visage qu'avec ce mélange à l'exclusion du savon.

N'employez qu'un cold-cream de très bonne qualité et une poudre de qualité excellente.

QUELLE vie, mes chères amies! Nous déboursions tant d'argent parfois sans obtenir cette beauté du visage que nous recherchons tellement et par tant de moyens divers.

Y a-t-il vraiment des trucs éprouvés qui permettent de maintenir ou d'acquérir l'éclat et le teint parfait qui donnent à une femme une apparence radieuse?

Personne n'en peut douter, aujourd'hui. Mais il faut d'abord adopter un genre de cosmétique et savoir le faire évoluer selon les nécessités des fantaisies de la peau, selon l'âge et les occupations quotidiennes.

La femme moderne a sa crème spéciale pour se nettoyer les pores de la peau; elle ne manque pas d'utiliser ensuite l'astringent assez doux pour ne pas irriter le tissu facial. Appliqués comme il faut, cette crème et cet astringent donnent vraiment au visage le rayonnement de beauté recherché. Mais le problème est justement de savoir comment les appliquer.

On doit appliquer les crèmes et les lotions avec le bout des doigts dans un mouvement qui va de bas en haut et dans le sens de l'extrémité supérieure des muscles. Voyez notre illustration. Le mouvement commence à la gorge et se continue vers le cou. Toutes les flèches indiquent le sens de la friction selon l'ordre des muscles. Car il est inutile de vouloir changer la nature et d'agir contre les structures qu'elle a organisées.

Après avoir bien étendu la crème très légèrement sur toute la figure, faites trois fois chacun des mouvements indiqués sur le dessin. Passez vos doigts sur la peau dans un délicat mouvement de vibration. Ayez soin de ne pas tirer ou tendre la peau.

Lorsque vous employez la lotion pour enlever la crème appliquez-



★ La première lecture des notes

PAR HUGUETTE OLIGNY

LORSQUE septembre, premier mois de l'année scolaire, se termine, les enfants tout fiers rapportent leur bulletin. Il va y en avoir de superbes, de moins bons et de lamentables. Je vous souhaite d'être l'heureuse maman d'un enfant qui rapporte un beau bulletin, tout rempli "d'excellence", un bulletin que vous serez fière de montrer, non seulement à votre mari quand il rentrera, le soir, mais à vos parentes et à vos amies.

Mais si votre enfant ne vous rapporte la preuve que de classes médiocres, qu'allez-vous faire? Le gronder? Lui promettre une volée si celui d'octobre n'est pas meilleur ou une récompense si la place est un peu plus haute? A votre gré mais si vous voulez une réelle amélioration, ce n'est pas la bonne route à prendre.

Il y a bien des sortes d'écoliers. Il y a les distraits, les paresseux, ceux qui n'attachent aucune importance aux études et aussi les handicapés par une petite infirmité dont personne, pas même leur mère, ne s'est rendu compte.

Voyons-les, chacun dans sa sphère. Le distrait rêve continuellement. Il n'écoute pas les leçons du maître, il est dans la lune et pense à autre chose... A quoi? A ce qui l'intéresse. Enfant distrait ne veut pas dire enfant incapable. Il s'agit de capter son attention et de savoir la maintenir pour que, selon la formule, les leçons ne "lui entrent pas par une oreille et ne lui sortent par l'autre".

L'enfant distrait aime sûrement quelque chose, une science, une étude, sans cela, il ne serait apte à rien et cela changerait du tout au tout. Il faut s'arranger de façon — et pour les parents c'est relativement facile — à ce que les études générales aient un peu le visage de ce qu'il aime. Est-il sportif? Représentez-lui ses études

comme un match, qu'il va s'agir de gagner. Vous le verrez alors se mettre à étudier et à tenter de vaincre, pour le plaisir de remporter la victoire. Est-il poète? C'est souvent le cas des enfants distraits précisément parce qu'ils écoutent chanter en eux-même des voix qu'ils ne sont pas encore assez développés intellectuellement pour réaliser. Montrez-lui alors toute la beauté de l'étude qui donne à l'homme la faculté d'extérioriser ses pensées les plus belles. Est-il ambitieux? Faites-lui comprendre — et ce sera facile car l'ambitieux est souvent très intelligent — que rien ne s'acquiert sans l'instruction, qui, seule, donne accès aux belles carrières. Il vous faudra, sans doute, étudier votre enfant, mais ce sera autrement intéressant que de le gronder ou le leurrer de promesses.

Le paresseux est une autre sorte d'enfant qu'il faut savoir prendre. Avec lui, souvent, il faut user de rigueur. Il faut qu'il sente une volonté plus forte que la sienne qui l'oblige à travailler et à bien travailler, car il ne faut pas croire, lorsqu'on est certaine qu'on a bien affaire à un enfant paresseux, qu'il est aussi fatigué qu'il le dit et que son mal de tête est aussi violent qu'il l'affirme. Il y a une épreuve bien facile à faire. L'enfant est paresseux pour le travail, mais beaucoup moins pour le jeu. Vous affirme-t-il, à l'heure des devoirs, qu'il est mort de fatigue ou que la tête lui fend? Très bien. Fermez vous-même les livres et serrez les cahiers. Mais ouvrez toute grande la porte de la chambre et envoyez se coucher le pauvre petit tellement souffrant... N'ayez crainte. Quand il aura été privé de son quart d'heure ou de sa demi-heure de jeu, notre paresseux y regardera à deux fois. Il se forcera à travailler et comme vous ne passerez rien, exigeant

que les devoirs soient bien faits et les leçons sues, il finira par secouer sa paresse et par vous faire honneur, car il n'est pas de défaut, même capital, qu'on ne puisse juguler. C'est à vous d'être très ferme et de ne pas vous laisser attendrir, ni par les larmes, que tous les enfants ont faciles, ni par les jérémiades.

Ceux qui n'attachent aucune importance aux études sont les enfants légers, qui sont heureux et qui croient de bonne foi que toute leur vie se déroulera comme leur enfance, calme, sans heurts, avec la sécurité qu'apporte le père de famille et les gâteries prodiguées par la mère attentive. Ceux-là doivent le plus vous faire trembler, car, s'ils ne reviennent à une conception plus juste des choses, ils perdront leur avenir. Ils le perdront d'autant plus qu'ils auront refusé de le préparer pendant les années préposées à l'étude, celles où l'enfant doit, non seulement travailler pour ne pas gâter le fruit de coûteuses études, mais penser à son avenir, à la carrière qu'il veut embrasser, au métier qu'il veut apprendre.

Or, nul être ne réussit s'il n'a pas, très jeune, tracé le plan de sa vie et su ce qu'il voulait. C'est peut-être un peu la faute des parents insouciantes qui se disent: "Les enfants? Quand ils seront grands, ils feront comme nous, ils se débrouilleront!" Formule fautive entre toutes. Pour bien réussir sa vie, il faut la préparer. Evidemment, tous les enfants ne se destinent pas aux carrières libérales. Mais l'ouvrier qui a déjà un bon fond d'instruction, fit-il un métier manuel, fût-il maçon ou plombier, ne sera un excellent maçon et un excellent plombier que s'il est capable, grâce à ses études préliminaires, de s'améliorer sans cesse dans son métier, de continuer à se

perfectionner. C'est ce qu'il faut faire comprendre à l'enfant insouciant. Il faut réagir pour lui, c'est le devoir des parents. Si l'enfant s'y refuse, ils doivent, eux de leur propre autorité, donner le coup de barre qui sauve. Comme le paresseux, l'insouciant doit être tenu sévèrement et on doit exiger de lui un travail constant et soigné.

Il y a aussi, avons-nous dit, les handicapés par une petite infirmité ignorée. Ils sont, en effet, très nombreux les enfants qui voient et entendent mal, qui sont à demi asphyxiés par des amygdales trop volumineuses compliquées de végétations adénoïdes, qui grandissent top vite et ne reçoivent pas les minéraux et la chaux, les vitamines et les calcaires dont ils ont besoin. Chaque année, avant la rentrée, on le dit et redit: Faites examiner vos enfants, afin qu'ils soient en bonne santé pour reprendre leurs classes, mais le résultat de ces excellents conseils est loin d'avoir cent pour cent de quotient.

L'enfant qui voit ou entend mal ne peut pas prêter attention à la leçon et, à moins qu'il n'ait un maître extrêmement compréhensif, il peut difficilement redemander à plusieurs reprises de nouvelles explications. La classe en serait d'ailleurs entièrement troublée. Alors, il laisse faire et... le résultat se voit sur le bulletin.

Les mauvaises amygdales sont les plus terribles ennemies des enfants. Dire que c'est une telle bagatelle de les faire enlever et qu'on trouve encore des parents qui s'y refusent sous les plus fallacieux prétextes. On en guérit en huit jours et l'enfant qui est débarrassé de ces nids à poisons, ainsi que des végétations qui lui obstruaient le nez se remet à fleurir, comme une plante qu'on aurait tenue dans la cave et qu'on mettrait au soleil. Les petits asphyxiés par les amygdales défectueuses ont un faciès caractéristique. Ils ont l'air tendu, hagard, et ils se tiennent continuellement le bec ouvert, ce qui ne leur donne pas toujours l'air intelligent. Faites-les examiner, faites qu'ils en soient débarrassés et faites aussi vérifier leurs dents. Cela vaudra mieux que de leur acheter des remèdes...

LA PRINCESSE DE VAL-JOLI ★ (Suite de la page 6)

plus du jour où il l'avait appelée Blanche... Il y eut des moments où il lui prit l'envie de se mettre à genoux, de joindre les mains pour le supplier de l'appeler une fois, une seule fois par son nom. On ne se met pas à genoux devant un être qu'on exècre, qu'on méprise. Et toute sa vie, enfin depuis vingt-cinq longues années, elle avait subit "la Princesse". Elle savait que dans le village, c'était ainsi qu'on la désignait. Et elle devinait l'ironie condescendante qui accompagnait ce surnom. Elle en avait souffert horriblement sans que jamais l'on ne s'en doutât. Elle en avait souffert jusqu'au jour où, entrant dans la grande salle de jeux organisée au dessus de la cuisine d'été, elle avait surpris ses bambins en grande discussion. Et c'est Pierre, son doux, son tendre Pierre qui avait trouvé la solution: — Je sais moi, pourquoi on l'appelle Princesse, ma maman.

C'est parce qu'elle est belle, plus belle que toutes, belle comme les princesses de mes livres d'images; parce qu'elle a une voix douce comme celle des petits oiseaux qui chantent, tu sais? sous le toit; et parce qu'elle donne des gâteaux; et parce qu'elle raconte des histoires, le soir, pour qu'on s'endorme. C'est pour tout ça qu'elle est une princesse, notre maman.

Et depuis ce temps, dans la bouche de ses petits, le mot "Princesse" devint une chanson qui berçait dans l'oubli le sens péjoratif que lui donnaient les autres... ceux-là qui se riaient d'elle, ceux-là qu'elle exéçrait.

Georges pouvait toujours l'appeler Princesse, maintenant! Comme elle n'en avait cure! Quoique dans sa bouche molle et flasque, "Princesse" sonnât faux... si faux qu'elle aurait donné beaucoup pour qu'il y renonçât. Mais est-ce qu'un être aussi veule renonce à

une habitude acquise pendant vingt ans?...

— Tu es belle et si grande, ma Princesse!...

La mère avait plongé son âme dans le regard bleu, avait caressé de ses doigts aux ongles vernis les boucles blondes, blondes comme les siennes. Et les trois autres, jaloux, étaient venus faire cercle autour de sa robe. Ainsi avait fini le dernier jour de leur dernier congé. Demain matin, ils rejoignaient leur régiment. On partait... pour la défense des côtes. disaient-ils... Pour l'Angleterre, qui sait?...

Et pour la dernière fois (qui sait?) ses petits étaient allés dormir dans leur lit d'enfant.

Blanche alors était montée mettre la dernière main à ses malles commencées la veille, dans le secret du grenier que chauffait à blanc un soleil de plomb.

* * *

Dans la chambre, l'homme conti-

nue d'aller et venir et la femme en vain essaie de fermer l'oeil. Impossible. Le clique-et-claque de ces pieds nus sur le linoléum martelle son impatience. Il faut qu'elle se contienne. Il ne faut pas qu'elle échappe ces mots dictés par les nerfs en boule. Pas ce soir... ce dernier soir.

Elle se lève, passe une robe de chambre sur son pyjama.

— Où que tu vas?

— Au jardin. La chaleur est suffocante.

Elle glisse des mules.

— J'ai assez mal à l'estomac, à soir!

— Ça fait vingt fois que tu le répètes.

Sur la pointe des pieds, elle descend l'escalier: il ne faut pas réveiller les petits.

La nuit est lourde. D'épais nuages gris énervent la lune qui finit par renoncer à jeter un oeil curieux sur la terre. Pour ce qu'il

y a d'intéressant sur la terre!... Du sang, du carnage, des morts! Une croix païenne, une croix grotesque qu'une main infernale essaie de planter aux quatre coins du globe! Aussi bien ne rien voir quand on a la chance de planer si haut au-dessus des bêtises humaines...

Blanche Dumontel tente de résoudre un problème qui la harcèle depuis des semaines. Comment Georges a-t-il pu avec autant de facilité donner son consentement lorsque ses fils ont voulu s'enrôler? Lui le faible, lui le lâche, qui a laissé les autres partir, jadis.

La question pour elle reste sans réponse.

Des gouttes roulent maintenant sur sa joue, se succèdent rapides et salées, s'accrochent un moment à ses lèvres pour glisser sur la soie de son pyjama ouvert sur sa gorge.

Pourquoi pleure-t-elle, la Princesse? Pleure-t-elle sur ses gars, pleure-t-elle leur départ vers cet enfer qui les attend? Pleure-t-elle son départ vers cet inconnu dans lequel elle plonge tête baissée? Pleure-t-elle sur la vie?... Elle pleure sur tout ça sans avoir même le courage de maudire la fatalité. Elle n'a plus de ressort.

Mais il lui faut rentrer. Elle se dirige vers la maison. Tiens! on vient d'allumer au deuxième, une chambre inoccupée, la chambre "de la visite". Qui est-ce qui peut bien... Elle presse le pas. La porte de la chambre en question est entre-baillée. Blanche demeure clouée sur place. Là, dans cette chambre, devant le miroir, et se faisant le salut militaire, la plus absurde figure qu'on puisse imaginer se dresse: un être pieds nus, en pantalon de ville, en vareuse kaki trop large pour ses épaules de rachitique, essaie d'avoir l'air d'un homme. La femme ne bouge. Une minute, deux minutes... puis la main portée au crâne dénudé

qu'entoure une couronne grisailleuse, la main verdâtre aux ongles trop blancs retombe, lourde, emportant dans sa chute le corps qui s'écrase sur la chaise, la tête qui s'écrase sur le coude. Des sanglots d'homme trouent le silence.

La Princesse, toute petite maintenant devant l'immense injustice du sort qu'elle vient de découvrir, sans bruit, respectant cette douleur, se retire dans sa chambre.

De son lit elle prête l'oreille attendant avec anxiété le cliquettement des pieds nus sur le linoléum.

Le voilà qui vient, vêtu seulement de son pantalon. Il se dirige, ivre, titubant, vers le lit sur lequel il s'écrase.

La Princesse contemple l'époux avec des yeux nouveaux.

— Georges... Georges, as-tu encore mal à l'estomac?

— Ça me fait mal, ça me fait mal partout.

Elle se lève, et sans robe de chambre, sans mules, les pieds nus sur le linoléum, elle descend à la cuisine.

Lorsqu'elle remonte, le verre tremble dans sa main. La cuiller y fait une musique fêlée.

Devant la porte des petits, elle s'arrête... Mais non, ceux-là s'en vont vers la vie (ou la mort) qu'ils ont gaiement, volontairement choisie... Tandis que l'autre, le pauvre homme depuis toujours à la merci d'un sort cruel... C'est là qu'il faut aller, c'est lui qu'il faut rejoindre... C'est avec lui qu'elle attendra ses gars, avec lui qui revit, en eux, des rêves de bravoure jadis éteints par une santé chancelante et la poigne d'un père à la face rubiconde.

— Georges... je t'apporte un soda, Georges.

Il se redresse. Ses pauvres yeux de chien battu, rougis par les larmes ajoutent à sa laideur. La femme lui sourit. Il sourit à sa beauté.

— Merci... merci Blanche... T'es ben fine... Blanche.



QUELLE EST LA MALADIE LA PLUS DANGEREUSE PENDANT LES **Années Scolaires?**

LA FIÈVRE RHUMATISMALE cause plus de cas d'incapacité grave, que n'importe quelle autre maladie, parmi les enfants allant à l'école!

En fait, c'est à elle qu'il faut attribuer la plupart des maladies du cœur chez les personnes au-dessous de 40 ans — maladies qui, dans beaucoup de cas, sont le résultat de crises de fièvre rhumatismale datant de la période scolaire.

► En général, la fièvre rhumatismale se déclare après un coup de froid, ou après exposition aux intempéries. Elle s'accompagne ou se complique fréquemment de mal de gorge, d'amygdalite, ou d'un rhume. Les symptômes, souvent si mal définis ou si légers, que dans bien des cas ils passent inaperçus, peuvent se traduire par des battements de cœur, par une fièvre qui peut être légère, par de la pâleur de la face, un manque d'appétit, une perte de poids et de vigueur, et par des douleurs musculaires fugaces. Mais les symptômes peuvent être beaucoup plus prononcés, et affecter la forme de saignements de nez répétés, d'extrême nervosité, de raideur et de gonflement des articulations et des muscles, de douleurs voyageant d'une jointure à l'autre.

Il est de la plus haute importance que les parents se rendent compte que, si leur enfant présente l'un quelconque de ces symptômes, il a peut-être la fièvre rhumatismale, et qu'il lui faut des soins médicaux immédiats.

Si votre médecin constate qu'il s'agit réellement de la fièvre rhumatismale, il attirera probablement votre attention sur les trois points importants suivants :

► La fièvre rhumatismale est une maladie grave, et qui est susceptible de devenir chronique. La répétition des accès est chose commune, et le cœur est presque invariablement atteint. La gravité des lésions cardiaques dépend, dans une large mesure, de la violence et de la fréquence des accès. Aussi, des soins médicaux constants, durant la maladie et la convalescence, et après cela, des examens médicaux périodiques, seront-ils indispensables.

L'accès peut durer pendant des mois, et même lorsque la fièvre et les douleurs ont disparu, le malade est souvent obligé de garder le lit pendant de longues semaines, avant que le médecin ne l'autorise à se lever. Etant donné que la maladie a tendance à être héréditaire, il sera bon de veiller à ce que le médecin examine périodiquement les autres enfants dans la famille.

► La cause de la maladie nous est inconnue, et le remède reste encore à découvrir. Mais, en dépistant, dès le début, le mal et ses récidives, et en donnant sans tarder les soins nécessaires, on pourra souvent en diminuer la sévérité, et aider les petits malades à mener une existence utile et heureuse. Des milliers de personnes qui ont été atteintes de la maladie pendant leur jeune âge, sont en bonne santé, à l'heure actuelle, et mènent une vie active.

Pour aider les parents à préserver leurs enfants des dangereux effets de la fièvre rhumatismale et de ses récidives, la Metropolitan offre deux brochures gratuites, intitulées : "Protégez votre Cœur" et "Le Rhumatisme".

Metropolitan Life Insurance Company

(COMPAGNIE A FORME
MUTUELLE)
NEW-YORK

Frederick H. Ecker
PRESIDENT DU CONSEIL :
Leroy A. Lincoln
PRESIDENT :

DIRECTION GENERALE AU
CANADA : OTTAWA

Metropolitan Life Insurance Company,
Direction Générale au Canada, Ottawa.
Veuillez m'envoyer un exemplaire de
votre brochure J-11-41, "Protégez votre
Cœur", ou 9-RA-41, "Le Rhumatisme".

Nom _____
Adresse _____
Ville ou localité _____ Prov. _____

J'ACCUSE, JE PROUVE ★ (Suite de la page 16)

comme vous et moi faisons la chasse à l'or), et je lui ai demandé si, même en admettant que les empreintes digitales ne mentent jamais, l'élément humain dans un système de classification ne pouvait faire défaut et comment un service de police peut assurer qu'il ne ratera pas son homme dans un million.

— Faisons une petite expérience, dit le sergent.

Et il quitta la pièce. M. Roméo Forget, son assistant qui se trouvait en service ce soir-là, me conduisit dans une autre pièce. Il y avait là un tampon à impression, des cartes, etc. Tout ce qu'il fit fut de me tenir solidement, d'appuyer le bout de chacun de mes doigts sur le tampon puis sur une carte spéciale. Vous voyez plus haut cette série d'impressions. Puis nous refimes la même chose sur une autre carte.

M. Forget prit ensuite une loupe spéciale, sur la lentille de laquelle se trouve une ligne qui aide à compter les sillons et autres marques caractéristiques. Il établit l'état de chaque empreinte selon le système de la police et inscrivit d'après ce travail les numéros que vous voyez dans le coin droit, au

haut de la carte: la clé du système de classification.

Nous nous rendimes ensemble devant une impressionnante rangée de classeurs d'acier. M. Forget ouvrit une case et y laissa tomber l'une des deux cartes sur lesquelles se trouvaient les empreintes de mes doigts. Puis il invita le sergent Lorrain à "venir voir" et lui remit l'autre carte. Toutes les cases étaient fermées. Chaque casier ressemblait à un autre.

— Essayez de me trouver, dis-je.

Il se mit alors à examiner la carte qu'il avait entre les mains comme M. Forget avait étudié la première.

— Vous trouver? dit-il en s'approchant des classeurs. Comptez le temps que je prends.

Il ouvrit une case; la bonne. Il fit glisser les cartes sous son pouce et tira la mienne. D'entre 90,000! Temps: 50 secondes.

Comme système de classification!

Nous reprîmes toute l'affaire depuis le début.

En premier lieu, les empreintes.

— Mais, dis-je, vous avez pris mes empreintes l'une après l'autre; pourquoi le groupe, en bas, les quatre doigts en même temps?

— C'est au cas où vous nous auriez trompés... si vous nous aviez glissé le mauvais doigt, répondit M. Forget.

Glisser le mauvais doigt! Dites, quand les types de l'identification, aux quartiers généraux de la police provinciale, vous mettent la main dessus, vous ne vous sentez plus les doigts!

Puis on m'expliqua les dessins formés par les empreintes digitales. Les lignes surélevées qui séparent les sillons sur le bout des doigts forment des dessins bien déterminés. Ce peut être des boucles, des spirales, des arches. Un triangle est une marque importante d'une empreinte. Les caractéristiques particulières d'identification de toutes sortes abondent; par exemple, une crête brève ou une "île".

J'ai été frappé par la facilité avec laquelle un simple profane peut établir l'identité entre deux empreintes du même doigt. Mais l'identification est parfois difficile. Les experts sont prêts à faire face à la difficulté. On m'a dit qu'entre un doigt et un autre il peut y avoir jusqu'à 100 caractéristiques différentes dans les lignes surélevées et les sillons. Et quand on examine minutieusement les pores, il peut y avoir jusqu'à 1,000 détails différents par doigt. C'est là qu'intervient l'expert avec sa loupe.

Nous n'entrerons pas dans les détails de la comparaison des dessins, de l'étude des empreintes, etc. Cela prend des volumes. Mais si vous regardez les deux empreintes du même doigt dans la photographie qui illustre l'article, vous verrez combien elles se ressemblent.

Ce qui intrigue, c'est la classification et le système des fiches. De quel usage, en effet, peuvent être les empreintes digitales si l'on ne peut les retrouver dans les filières? Je vous ai raconté la petite expérience des 50 secondes. Voici comment l'expert de la police peut si facilement aller chercher n'importe quelle carte d'entre les dizaines de milliers d'empreintes dans une série de filières.

Considérons, par exemple, le dessin en forme d'arche sur le bout d'un doigt. Cette arche ne se trouve que dans environ 5 pour cent de toutes les empreintes prises. Dans la classe générale marquée "Aa", l'expert peut cependant trouver des empreintes de 25,600 sous-classes. Quand un système de classification a atteint un tel degré de finesse, la possibilité d'erreur est assez mince pour qu'une science soit appelée exacte.

En face de tout cela, toutefois, il me plaisait encore d'être sceptique.

— Très bien, dis-je, vous prenez mes empreintes, mais supposez que j'aie limé la peau au bout de mes doigts.

— Vous n'auriez pas le courage de supporter la douleur, me répondit-on. En tout cas, les empreintes traversent la couche de peau extérieure pour saisir en-dessous le dessin.

— Mais si j'ai eu la main brûlée ou s'il m'est arrivé autre chose de la sorte, vous n'auriez jamais mes empreintes, insistai-je.

— Non?

J'ai vu la photographie de ce qui restait d'un homme brûlé à mort. Sa main était noire et cassante comme un biscuit. On avait imbibé la peau calcinée d'un liquide spécial au bout des doigts et pris les empreintes sur une carte. Ces empreintes sont lisibles!

J'ai vu les empreintes digitales

d'un noyé, qui avait séjourné des mois sous l'eau. Elles sont aussi claires que le cristal.

J'a vu deux ou trois empreintes prises sur la main d'un cadavre exhumé après avoir été sous terre pendant cinq mois. Elles sont bonnes.

Je dus reconnaître qu'il fallait beaucoup de temps à un mort pour échapper à ses empreintes digitales — sans parler des vivants.

Il me vint alors une idée.

— Mais comment savez-vous, dis-je, si tous les experts de police jugent les empreintes de la même façon? Comment pouvez-vous dire qu'il ne se glissera pas d'erreur dans ces chiffres que vous inscrivez d'après la clé de la classification?

On me répondit là-dessus qu'un léger écart est permis dans la façon d'établir l'état des empreintes et que le système de classification est assez souple, bien qu'exact, pour assurer à la police qu'elle trouvera toujours la bonne fiche d'identification.

Très bien.

— Encore ceci, dis-je. Vous avez ici 90,000 cartes. Si je suis arrêté et amené ici, vous me retrouverez facilement dans l'un de vos classeurs; mais supposons que j'aie été arrêté ailleurs, comment la police de cet endroit saura-t-elle que je suis un récidiviste?

J'appris alors qu'en temps de paix les experts en identification judiciaire constituent la plus grande coopérative du monde. Chaque fois que des empreintes sont prises dans une ville du Canada, une copie en est envoyée à la Gendarmerie Royale à Ottawa. Chaque empreinte prise aux Etats-Unis va à Washington. En Angleterre, à Scotland Yard. Et tel est le système dans le monde entier. Ces centrales d'information travaillent en collaboration. Un expert de la police, avec des empreintes prises à Montréal, peut obtenir des renseignements sur son homme d'un bout à l'autre d'un ou deux continents en un rien de temps.

Pour donner des faits, Ottawa possède au-delà de 1,000,000 d'empreintes digitales. Washington en a plus de 13,000,000. La Police provinciale du Québec peut prendre vos empreintes digitales, en expédier des copies à Ottawa et Washington et, **en quatre jours et demi**, on saura si vos empreintes ont déjà été prises ou non ailleurs en Amérique du Nord. Et l'on saura pourquoi aussi, si elles l'ont été.

En temps normal, Montréal et Moscou, New-York et Calcutta, Washington et Buenos-Aires peuvent discuter ensemble au sujet d'empreintes digitales aussi facilement que si le monde n'était pas plus grand qu'un fromage à la crème.

Ces empreintes forgent une chaîne énorme autour de la pègre. Et ce qu'elles peuvent dire est presque inconcevable. Supposons qu'il y a des taches de sang sur une bouteille. La poudre qu'on emploie pour prendre les empreintes sur le verre donne de tels résultats qu'un expert peut dire si quelqu'un a pris cette bouteille avant ou après qu'elle fût tachée de sang. C'est quasiment fantastique. C'est tout à fait décourageant pour un profane qui s' imagine qu'il est fou de travailler et qu'il pourrait vivre grassement en se moquant de la loi. D'autant plus décourageant quand on sait par les dossiers comment les jurés des cours criminelles acceptent le

témoignage des empreintes digitales et rendent, en se basant sur lui, des verdicts de culpabilité.

Les empreintes, bien entendu, ne sont qu'un des éléments de l'identification judiciaire. Les policiers vous mesurent encore de face et de côté. Ils prennent encore note des marques distinctives. Ils inscrivent toujours toutes sortes de détails sur vous. Et, aux quartiers généraux, le système est si parfait pour passer d'un élément d'identification à l'autre que c'est tout simplement désespéré pour le criminel dès qu'on l'a identifié avec sa photographie, avec ses empreintes ou seulement avec un numéro écrit sur une fiche.

Le sergent Lorrain me conduisit devant une autre rangée de gros classeurs. Il avait pris une fiche d'empreintes digitales. Vous voyez ce chiffre inscrit au haut de la carte et marqué: Numéro de filière? Ce chiffre correspondait à un dossier qu'il tira d'une case. Dans le dossier: des photographies, le signalement et d'autres notes pour l'usage de la police, une liste des arrestations et des condamnations de l'individu dont le sergent avait apporté les empreintes digitales.

Ce n'est pas tout. Nous jetâmes ensuite un coup d'oeil sur une catégorie de dossiers d'une compilation fort intelligente. On l'appelle la filière du Modus Operandi. Elle est aussi établie par numéros, mais elle comporte une classification particulière, des sections spéciales pour chaque genre de crime, depuis le vol de poulets jusqu'à l'immoralité et du vol à main armée jusqu'au vol à l'étalage. La police provinciale y a classé une fiche pour chaque criminel selon le genre de crime dans lequel il se spécialise. Plus que cela, la filière est subdivisée selon la technique particulière à chaque criminel, car, tout comme vous et moi avons chacun sa façon de se brosser les dents, chaque criminel accomplit involontairement d'une certaine façon son travail punissable. Par exemple, le voleur de poules qui préfère entrer dans les poulaillers par l'effraction d'une fenêtre est classé dans une sous-section particulière. Il en est de même pour le voleur qui entre plutôt par la porte du poulailler. Et ainsi de suite. La chose la plus terrible dans cette filière du Modus Operandi, c'est une ligne sur chaque fiche marquée: "Complices". Supposons que vous avez été pris sur le fait ou reconnu par votre victime; supposons que vous êtes un bandit; voilà le moyen, pour la police, de trouver d'un coup d'oeil quels sont vos amis.

Cette filière du Modus Operandi fonctionne joliment. Elle diminue le travail dans la recherche du criminel; elle lie un bandit à sa bande; elle relie les empreintes digitales, les photographies et les autres détails que la police possède sur un criminel. Elle fournit à la police plusieurs indications là où le vieux système n'en donnait qu'une. Ingénieusement conçue, bien faite, habilement utilisée, c'est une arme mortelle.

Nous n'avons parlé, jusqu'à maintenant, que de bandits et de crime. Les empreintes digitales vont beaucoup plus loin que cela.

Nous avons actuellement toutes sortes de grandes usines qui produisent du matériel de guerre. Elles sont exposées aux coups des saboteurs, des agents de l'ennemi, des membres de la Cinquième colonne. Chaque usine doit être gardée. Et l'on ne veut pas que cette garde soit confiée à des cri-

minels; nous voulons qu'elle soit faite par des hommes dignes de confiance. Eh! bien, tout homme qui désire monter la garde à une usine de guerre doit faire prendre ses empreintes digitales et celles-ci sont remises à la police. Auriez-vous imaginé que, dans une seule journée, aux quartiers généraux de la police, à Montréal, on a rejeté douze demandes d'hommes qui avaient de lourds dossiers judiciaires?

Cela devrait suffire pour montrer la protection que procure aux honnêtes gens le système des empreintes digitales. L'opinion publique, cependant, se refuse à admettre une plus large utilisation des empreintes.

Le sergent Lorrain voudrait qu'on prenne les empreintes digitales de chaque citoyen. Certes, il ne songe pas à remettre toutes ces empreintes à la police. Il voudrait que les gouvernements établissent des fiches civiles. Pourquoi? Parce que cela rendrait impossible la disparition de qui que ce soit. A un moment ou à un autre, à quelque endroit, toute personne disparue serait sûrement retrouvée, morte ou vivante.

Considérons un cas. Dans les bois, près de Saint-Michel-des-Saints, on a trouvé un squelette recouvert de haillons. Une main, cependant, pliée sous le linge, s'était suffisamment conservée pour qu'on pût en prendre les empreintes digitales. Comme personne ne savait à qui avait appartenu ce squelette, on tenta de l'identifier à l'aide des empreintes. La police provinciale, à Montréal, les transmit aux centrales d'Ottawa et de Washington. En moins de cinq jours, on sut que l'homme mort dans la forêt n'avait jamais été arrêté. Personne n'a ses empreintes.

Supposons maintenant que cet homme était un chef de famille, qu'il détenait une police d'assurance-vie dont la réalisation serait d'un grand secours à sa famille. Tout ce que sa femme et ses enfants savent, c'est qu'il est disparu. Est-il mort ou vivant? Pour toucher l'assurance, il faudrait prouver qu'il est mort. Sa famille ne le peut pas et combien de temps lui faudra-t-il attendre — est-ce sept ans? — avant que les tribunaux reconnaissent la supposition de décès. Si tout le monde faisait prendre ses empreintes digitales et si cet homme était venu de l'Arkansas ou de la Floride, la police provinciale aurait pu dire, à Montréal, en moins de cinq jours: "C'était M. Un Tel et il est mort". Et sa femme et ses enfants pourraient réaliser leur police d'assurance.

Supposons que vous soyez arrêté par erreur en Amérique du Sud, vos empreintes digitales classées dans votre ville, au Canada, ne diraient-elles pas sans erreur possible qui vous êtes? Supposons... mais nous pourrions passer des heures à imaginer des situations où le fait d'avoir fait prendre vos empreintes digitales vous éviterait un retard, des ennuis, des embarras et pire.

Pourquoi l'opinion publique ne favorise-t-elle pas l'adoption d'un système universel d'empreintes digitales? Parce que c'est la police qui a commencé par se servir de ce procédé, nombre de personnes pensent que de l'adopter les descendrait au rang des criminels. D'autres — parmi lesquels il y a beaucoup d'hypocrites — disent que c'est une atteinte à la démocratie et à la liberté personnelle.

Mais l'idée des empreintes digitales fait son chemin.

Certaines Banques d'épargne américaines, qui comptent parmi leur clientèle de nombreux déposants de naissance ou d'extraction étrangère, insistent pour que la carte d'inscription de chaque déposant porte ses empreintes digitales avec sa signature. Le gouvernement des Etats-Unis utilise de plus en plus les empreintes digitales. Son Bureau des vétérans vend de l'assurance-vie à bon marché à tous les Américains qui ont servi pendant la dernière guerre, mais, avant d'obtenir sa police, un vétéran doit envoyer à Washington les empreintes digitales du bénéficiaire qu'il désigne. Et, à la mort du vétéran, le bénéficiaire ne touche pas un sou avant d'avoir fait parvenir à Washington de nouvelles empreintes. L'argent n'est remis qu'après vérification.

Comme j'écris cet article, je vois dans le "New York Times" que le président Roosevelt lui-même vient d'ordonner, "afin de combattre l'infiltration d'éléments subversifs dans le fonctionnarisme", que soient prises les empreintes digitales de chaque fonctionnaire à l'emploi du Gouvernement des

Etats-Unis, et la Police nationale américaine va examiner toutes ces empreintes afin de savoir à quoi s'en tenir sur chacun.

De l'avis de nombreuses autorités, il est regrettable qu'on n'ait pas fait prendre les empreintes digitales de tous les citoyens du Canada, l'an dernier, lors de l'enregistrement national. Combien souvent n'entendons-nous pas dire qu'un criminel possède quatre ou cinq cartes d'enregistrement, chacune sous un nom et une adresse différents. Un criminel oserait-il garder plus qu'une carte si celle-ci portait ses empreintes digitales?

Quoi qu'il en soit, un de ces jours nous serons assez intelligents pour suivre l'avis donné par les experts de l'identification judiciaire, comme ceux des quartiers généraux de la police provinciale à Montréal, et nous serons heureux de savoir que nos empreintes digitales sont en filière, en cas...

Car vous ne savez jamais le moment où vous trouverez dans l'obligation de prouver — non de nier — que vous êtes bien Jean-Baptiste Un Tel.

Et vos empreintes digitales disent qui vous êtes.

LE FRERE ANDRE ★ (Suite de la page 8)

habités du modeste sanctuaire.

On dit souvent beaucoup de mal des journaux. L'un des historiens de l'avenir fera bien de consacrer une étude à l'heureuse influence de la presse canadienne-française sur l'expansion du culte de saint Joseph chez nous. Le frère André, pour des raisons indépendantes de lui-même, a toujours joui d'une immense popularité personnelle auprès des journalistes. L'affabilité proverbiale des religieux de Sainte-Croix, qui comptent dans les journaux de la province plusieurs de leurs anciens élèves, a grandement aidé à assurer à l'oratoire la faveur de toutes les feuilles, de langue anglaise comme de langue française. Les journalistes ont conscience d'avoir puissamment contribué à faire connaître l'homme et l'oeuvre en des milieux où la simple propagande verbale aurait très lentement fait son chemin. Cela seul, que personne de renseigné ne nie, doit mériter aux gazettes la sympathie des gens de bien. Car jamais les colonnes de nos journaux n'ont été fermées à ceux qui ont travaillé à la prospérité de l'entreprise du frère André, notamment dans le cas de la publicité toujours gratuite qu'ils ont faite aux pèlerinages, même aux plus humbles.

A certains dimanches, les quelques bancs et la petite esplanade, aménagée en nivelant plus ou moins derrière l'Oratoire, étaient beaucoup trop exigus pour contenir même une partie des foules qui venaient à la Montagne. Le frère André fit constater la chose à ses supérieurs religieux. Mais comme la contradiction n'avait désarmé qu'en partie et que les autorités de Notre-Dame ne tenaient pas à braver des adversaires puissants, on ne permit pas aux amis du frère portier de procéder à l'édification d'une allonge. L'archevêché de Montréal approuva Sainte-Croix, et le frère André fut invité à se contenter de ce qui existait.

Ayant déjà surmonté de plus difficiles obstacles, il ne se tint pas pour battu. A son habitude, il conjura ceux qui avaient foi en l'Oratoire et en son titulaire de prier encore plus et mieux, de faire pénitence et de se jeter dans les bras de saint Joseph. Plus il devenait malaisé d'accommoder les pèlerins et les suppliants, plus leur nombre augmentait. Aux beaux dimanches d'été, la foule débordait dans les futaies et les escarpements, contente d'entendre les prières et d'y répondre, sans rien voir de ce qui se passait à l'intérieur du kiosque.

La nécessité d'agrandir devenant de plus en plus impérieuse, de moins en moins contestable et contestée, la Providence, qui n'avait jamais manqué de s'affirmer dans les circonstances critiques, intervint une fois de plus. Le provincial de Sainte-Croix, feu le père Dion, décida de transporter ses bureaux de Saint-Laurent à la Côte-des-Neiges. De cette décision, sans importance apparente, allait sortir pour l'Oratoire l'ère d'expansion qui ne s'est jamais interrompue depuis.

Le père Dion, tel qu'il apparaissait alors aux collégiens de St-Laurent, était un homme grave et grand, peu loquace, courtois et recueilli, aux antithèses de l'emballage ou de la passion. Le frère André et son oeuvre étaient pour lui sujet d'ancien souci. Il ne tenait ni à empêcher ce qui pouvait être de Dieu, ni à mettre la congrégation dont il avait la charge dans l'embarras ou le ridicule. Situation délicate, surtout pour un homme comme lui, peu enclin à agir à l'emporte-pièce et à brûler ses ponts. En principe et par nature, il se méfiait un peu, non certes des vertus personnelles de son religieux mais de ce qui se passait à la porterie du collège et sur le flanc de la Montagne.

A peine installé à la Côte-des-Neiges, il escalada le versant. C'était la première fois qu'il faisait

Nouveautés PRATIQUES

DANS une cuisine, il faut chercher à sauver du temps et à simplifier le travail autant que possible. A cette fin des milliers d'individus travaillent chaque jour à l'invention ou à la fabrication de nouveaux ustensiles.

Voici deux objets fort simples et fort pratiques qui vous rendront sûrement de grands services pendant les vacances à la ville et à la campagne. Ce sont: un couteau de verre et un casse-glace. Rien de mieux pour faciliter la tâche de celle qui prépare des boissons fraîches.



Voici le casse-glace que vous pouvez employer à quatre fins différentes. Il est en métal nickelé. Avec le marteau vous cassez la glace, comme le montre la photo. Avec le manche vous ouvrez les bouteilles à capsules. En le dévissant vous trouvez un vrai tire-bouchon. Et enfin, le marteau est creux et marqué des demi-onces. Il permet aisément de mesurer les liqueurs pour les cocktails et autres breuvages.



Ce couteau de verre au tranchant extrêmement coupant est utilisé surtout pour les fruits acides: oranges, citrons, pamplemousses, melons, tomates... Il a l'avantage d'être peu coûteux et beaucoup plus hygiénique que les couteaux de métal parce qu'il ne peut pas, naturellement, s'oxyder.



L'HIVER à L'HÔTEL



• Venez vivre au **WINDSOR** cet automne et cet hiver, et reposez-vous des tracas de tenir maison. Plus de repas à préparer, plus de domestiques à surveiller, plus d'ennuis au sujet des choses du ménage.

La vie au foyer est parfois monotone et fatigante... mais un séjour à l'Hôtel **WINDSOR**, c'est le repos et la distraction pour toute la famille !

L'HÔTEL
Windsor

Carré Dominion - Tél.: Plateau 7181

MON MAGAZINE POLICIER

Vous donne plus que n'importe quel autre pour votre argent.

Un roman complet.
Plusieurs nouvelles.

130 pages - 15 sous

visite au kiosque du frère André. En entrant, la vue des ex-votos lui déplut. Mais il alla s'agenouiller au pied du petit autel et pria. N'avait-il pas besoin de lumière pour se diriger dans une situation qui se compliquait de plus en plus? Au sortir de la petite chapelle, il invita le frère André à retirer béquilles et ex-votos d'autour de l'autel. Avec déférence, le frère portier se tut. Puis, au bout de quelques jours, ayant donné le temps au Père Dion de consulter plusieurs des religieux les plus prudents, il lui demanda audience. Il plaida la cause de saint Joseph.

L'éloquence toute surnaturelle de l'illettré changea l'idée première du théologien. Le provincial revint sur sa décision, mais il exhorta son religieux à la plus grande prudence, à la plus grande discrétion. A la vérité, nous disent des survivants de l'époque, le Père Dion était de plus en plus embarrassé. Par bonheur, son sang-froid naturel lui était d'un grand secours. Les ennemis à tout crin du frère André commençaient à l'agacer. Il connaissait mieux qu'eux le frère portier, il l'observait de très près et le faisait parler en le regardant agir. Il écoutait les pèlerins, voyait leurs attitudes, s'émouvait à leurs accents simples et confiants.

Vraiment, se disait le supérieur, il n'est point de raison d'interdire cet élan surnaturel. Et que disait le frère André aux multitudes? Priez, ayez confiance, soyez comme de petits enfants. Cela, il le disait en particulier: en public, il ne parlait pas. Et toujours il s'abstenait soigneusement d'empiéter sur la direction des consciences. Donc rien de repréhensible.

Au bout de quelques mois, le Père Dion permit au frère André d'aller adresser une supplique à l'Ordinaire du diocèse. Le bon frère voulait agrandir son oratoire, et il pensait que Mgr Bruchési daignerait en faire un sanctuaire permanent, ouvert à l'année, avec offices réguliers. L'archevêque estima que le temps n'était pas encore venu. Et l'année 1906, qui avait apporté de grandes joies, se ferma sur une déception.

Malgré les mesures prises par les autorités du collège Notre-Dame, ce fut un nouvel hiver d'ennuis. La fermeture du kiosque de la Montagne amenait les pèlerins au collège. La porterie, les parloirs et la chapelle en étaient encombrés, surtout aux dimanches. Comme on ne pouvait les chasser à coups de fouet les religieux, les élèves et les parents de ceux-ci les avaient dans les jambes par groupes compacts. Cela devenait pis qu'intenable. Quelques ennemis du frère André allèrent, à ce moment, jusqu'à suggérer qu'on le transférât en quelque maison obscure de la province, voire au Nouveau-Brunswick. Mais le père Dion, chez qui la certitude du caractère surnaturel de l'oeuvre était maintenant établie, s'y refusa avec une intrépide fermeté. C'eût été trop manifestement faire passer l'humain avant le divin. Il promit cependant que des efforts extraordinaires seraient tentés auprès de l'archevêché pour obtenir l'érection de l'Oratoire en chapelle publique, qu'on tiendrait ouverte à l'année.

Il tint parole. Jusque là, il n'avait pas voulu porter lui-même à l'autorité diocésaine le dossier de l'affaire. Il savait que Mgr Bruchési attachait grande importance à sa personne, à ses conseils et à son influence dans la présente impasse. Il n'avait pas cru bon d'aller

en quelque sorte forcer la main du prélat. Mais devant les instances de plus en plus pressantes des amis de l'Oratoire, il prit sa décision. Il se rendit rue Lagouchetière; il causa longuement avec Mgr Bruchési, tournant et retournant le problème sous toutes ses faces. Ces deux hommes de bonne foi tombèrent d'accord. L'Oratoire deviendrait chapelle publique, mais le frère André se chargerait du côté matériel de la construction et les pères de Sainte-Croix assureraient le service religieux. Et jamais, ni maintenant ni plus tard, on ne s'adresserait à la charité publique en faveur de l'Oratoire. Les plans et devis, le coût approximatif des agrandissements et aménagements seraient soumis à l'Ordinaire pour approbation. Enfin, les religieux de Sainte-Croix seraient les propriétaires de la chapelle et de ses annexes.

Cela satisfait le Père Dion. Il y avait pour l'heure le petit inconvénient de ne pouvoir s'adresser à la charité publique, mais l'on constatait déjà que les pèlerins se montraient généreux et reconnaissants. Et puis, Monseigneur avait semblé, sauf pour certains détails d'administration diocésaine, remettre toute l'affaire aux religieux. Il se fiait à la prudence du provincial, sachant que le Père Dion n'était pas homme d'embardees.

L'année 1907 se passa de la sorte, et dès la belle saison de 1908, on se mit à la tâche d'agrandir. On procéda modestement, prudemment. Ce ne fut d'abord qu'une toiture d'une centaine de pieds, en rallonge du petit sanctuaire, avec claire-voie de trois côtés. A l'automne, on commença les murs, ou, plus exactement, les cloisons. La moitié de l'allonge fut fermée et chauffée. Le frère André jubilait à la vue de sa "basilique" de bois, recouverte de tôle bleu-gris. Le nombre de pèlerins prenait des proportions qu'on n'aurait jamais rêvées. Le Père Dion lui-même devenait un assidu de l'Oratoire; il y montait souvent dire sa messe. Les curés des paroisses montréalaises y conduisaient officiellement des groupes, et le caractère de l'oeuvre se dessinait de plus en plus fermement. L'Oratoire Saint-Joseph était désormais un sanctuaire reconnu.

L'hiver, le premier hiver où l'Oratoire n'était pas fermé, amena au Mont-Royal un flot ininterrompu. Le frère André ne suffisait plus à sa double tâche d'hôte des pèlerins et de portier du collège. Le Père Dion le releva de cette dernière charge et le nomma officiellement gardien de la chapelle de Saint-Joseph: titre modeste, exact, qui combla de joie le bon religieux.

La sanction de Mgr Bruchési, l'intervention du provincial de Sainte-Croix, l'agrandissement de l'Oratoire, la permanence du culte au Mont-Royal, l'ouverture de la chapelle à l'année, l'affectation du frère André à son sanctuaire et, presque tout de suite après, la nomination d'un desservant attitré, font que l'Oratoire, au début de 1909, est sorti de ses langes, si l'on peut dire. Désormais, l'oeuvre n'a plus qu'à grandir. Elle grandira vite. Ceux qui se souviennent de ce temps (l'auteur est du nombre) se rappellent les constantes transformations qui se faisaient à l'Oratoire et aux alentours. On était toujours à construire quelque chose, à agrandir, à aménager, à piocher, à niveler, à graver. De

mois en mois, la physionomie du versant se modifiait.

On bâtit un premier pavillon, où loge le frère André, tout à côté de la petite chapelle; on rallonge le sanctuaire même; on lui affixe une sacristie; on l'orne de confessionnaux; on fait faire des bancs; on surmonte le kiosque d'un modeste clocher; on trace une voie à peu près carrossable et un sentier en lacets. C'est que l'Oratoire ne connaît plus de minutes sans pèlerins. Le père Adolphe Clément, fraîchement transféré du collège de Saint-Laurent au poste d'aumônier de l'Oratoire, vient à peine de prendre ses fonctions qu'il est débordé de travail. Il faut vite lui adjoindre un auxiliaire.

Bref, en 1910, l'Oratoire est définitivement établi et constitué.

Désormais, les imprévus seront rares. L'oeuvre va grandir et grandir. On va continuer la construction, tracer le plan d'une basilique impérissable, aménager les abords. Tout de suite, dès 1910, on édifie le premier presbytère. Autour de l'Oratoire se constitue un centre. Il faut de plus en plus d'espace. A chaque année, on a allongé, élargi, étendu la chapelle primitive. Le Père provincial a fait de l'Oratoire, maintenant desservi par plusieurs religieux, une communauté distincte de celle de Notre-Dame. Dès 1908, une confrérie s'est constituée. En 1912 paraissent les Annales, avec l'imprimerie de Mgr Bruchési, qui vient de faire à l'Oratoire sa première visite canonique.

L'Archevêque s'est rendu à la montagne pour bénir une nouvelle annexe. Il est profondément ému du spectacle de foi simple que lui offrent les religieux et les pèlerins. C'est alors que dans son émotion, il se lève et prononce cette phrase prophétique, qui montre sans l'ombre d'un doute l'approbation de l'autorité à l'oeuvre du frère André: "J'entrevois", dit-il, "dans un avenir qui n'est peut-être pas très éloigné, une église, une basilique digne de saint Joseph, s'élevant sur le Mont-Royal en face du plus magnifique horizon. Puis-je dire que des miracles s'opèrent ici? Si je le niais, ces instruments (désignant les ex-votos), témoins de toutes les douleurs, parleraient à ma place. Je vous engage à venir prier ici souvent".

Une proclamation aussi éclatante du "fait" de l'Oratoire mettait le point final aux polémiques. Désormais, les catholiques ne discuteraient plus le frère André. L'Ordinaire, en invitant les foules à venir prier à l'Oratoire, tranchait la question de la manière la plus catégorique. Inutile de dire que l'attitude de Mgr Bruchési n'avait rien de prématuré. Le prélat suivait de très près, depuis plusieurs années, ce qui se passait à la montagne. A l'instar de son ami, le Père Dion, il n'avait pas voulu se prononcer sans prière et sans patience. De 1908 à cette année 1912 surtout, il s'était minutieusement tenu au courant de tout, écoutant tout le monde, lisant et jugeant les pièces officielles et privées, recevant des rapports de plusieurs sources et n'en négligeant aucun. C'était donc en toute connaissance de cause qu'il portait son jugement. Par surcroît de prudence, il avait tenu à constituer, préalablement à sa décision officielle, un comité d'enquête formé du chanoine Savaria, du Père Louis Lalande et de l'abbé Philippe Perrier. Les trois juges, collectivement et sépa-

rément, avaient conclu en faveur du frère André et de son oeuvre.

Les religieux de Sainte-Croix n'avaient donc plus à hésiter. L'Oratoire était désormais un sanctuaire officiellement reconnu. Puisque l'autorité leur en avait confié la garde et l'entretien, il s'agissait de le rendre digne de saint Joseph et de la piété des foules. Si l'argent était relativement rare, il n'avait pas encore manqué depuis les débuts. Les pèlerins du frère André avaient pris l'habitude de laisser leur aumône. Les plus fortunés faisaient même des dons directs, souvent substantiels. Les honoraires de messes affluaient. Bref, l'administration de l'Oratoire devenait de mois en mois une tâche absorbante, au même rythme que la desserte spirituelle du pèlerinage.

Il fallait encore agrandir, toujours agrandir. Comment? Les diverses constructions érigées par le frère André et ses amis tenaient plus de la cambuse que de l'édifice. Un jour viendrait prochainement où l'on devrait raser les multiples cabanes de tôle, plus ou moins reliées entre elles, et préparer les assises d'un temple durable. Ce jour n'était-il pas arrivé? Mais on ne pouvait s'empêcher de trouver bien difficile, bien longue et bien dispendieuse la construction d'une vaste basilique à flanc de montagne. Nivellements extraordinaires, travaux de sape et de mine, déboisement, tracé et préparation d'avenues, de pentes et d'esplanades, hâlage de la pierre et des matériaux, devis d'ingénieurs et d'architectes! c'était à y penser deux fois.

Mais on n'avait plus le choix: les intentions de saint Joseph étaient manifestes. Coûte que coûte, il fallait accommoder le sanctuaire et les pèlerins. Ajouter indéfiniment de nouvelles baraques à l'ensemble déjà disparate des kiosques n'était pas une solution, même provisoire. Aussi les religieux délibérèrent-ils longuement, étudiant et priant. La décision finit par s'imposer par la seule force des circonstances. On construirait. On commencerait immédiatement par le plus pressé, et le reste se ferait lentement au cours des années. On demanda, on consulta, on calcula. Puis, en mai 1915, on accorda un premier contrat! celui d'une vaste crypte qui serait l'assise définitive de la basilique à venir, s'incorporant à elle et pouvant, pour de longues années, servir d'église provisoire.

Cette crypte, que tout le monde connaît, au moins par l'image, fut inaugurée en décembre 1917. Combien de milliers, de centaines de milliers de pèlerins sont venus depuis s'agenouiller dans ses murs? Et combien de grâces, de faveurs temporelles sont tombées de ses voûtes?

Majestueuse, pratique, la crypte est elle-même une vaste église où les cérémonies liturgiques peuvent se dérouler dans toute leur ampleur devant un peuple considérable. Elle est reliée à la résidence des religieux et aux nombreux bureaux annexés: cabinet du frère André, secrétariat, annales, magasin d'objets de piété, etc. La desserte du sanctuaire exige toute une communauté, et les offices quotidiens sont nombreux et fréquents. Dans son petit bureau, le frère André reçoit les innombrables suppliants; il leur consacre, malgré son âge qui avance et sa santé qui décline un peu, de très longues heures que les supérieurs, du reste, limitent de plus en plus. Sur la mi-

Notez ce dont se servent les dentistes pour
RAVIVER L'ECLAT des dents ternes

— de

Poudre et de l'eau
tout simplement!



BON exemple à suivre! Le dentiste n'a recours qu'à de la poudre, avec un peu d'eau, pour nettoyer les dents. Une longue expérience démontre que ces deux agents suffisent pour nettoyer parfaitement et sans risque.

Ne serait-il pas logique d'adopter sa méthode? Procurez-vous de la **POUDRE DENTIFRICE DU Dr LYON**, mais servez-vous de l'eau qui coule de vos robinets... pourquoi en acheter, comme lorsqu'on vous vend des liquides ou des pâtes dentifrices? Créée spécialement pour l'usage au foyer par un dentiste avantageusement connu, la poudre Lyon ne se compose que de poudre. Elle ne contient ni sable, ni acides, ni pierre ponce. Elle ne peut égratigner la dentine. Mais, dès le premier essai, vous constaterez qu'elle donne aux dents les plus ternes un brillant extraordinaire. C'est la méthode professionnelle!

De plus, à prix égal, elle dure deux fois plus longtemps qu'une pâte dentifrice. Demandez de la poudre Lyon au pharmacien.

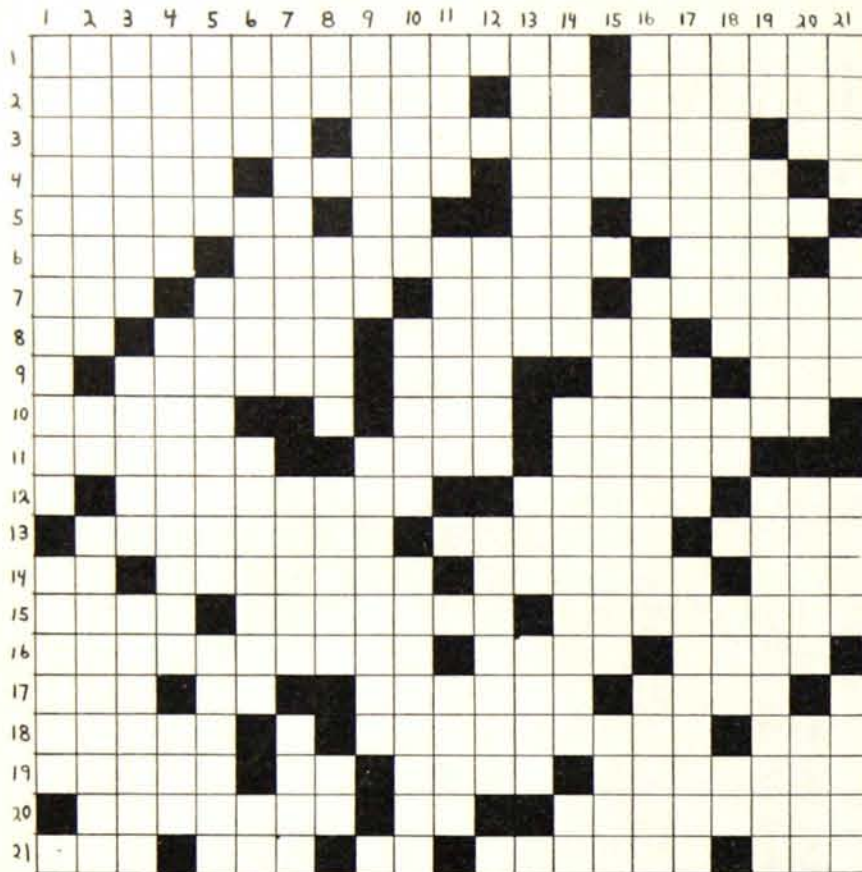
Pourquoi payer pour de l'eau dans un dentifrice?



Servez-vous de la **POUDRE DENTIFRICE du DR. LYON**

et d'une brosse humide

LES MOTS CROISÉS



HORIZONTALEMENT

- 1.—Général en chef. — Accord dont on fait entendre successivement toutes les notes.
- 2.—Divination par les songes. — Conjonction. — Historien français né à Paris en 1661.
- 3.—Derniers. — Qui déclare l'absolu inaccessible à l'esprit humain. — Venu au monde.
- 4.—Triangle de métal. — Tira des sons de. — Gardien d'un sérail.
- 5.—Tombé en faiblesse. — Petit cube. — Interjection pour encourager. — Le vent de l'est, chez les Grecs.
- 6.—Viscère situé dans l'hypocondre gauche. — Ruse de guerre. — Partie provenant de la dissociation d'un électrolyte.
- 7.—Affirme qu'une chose n'existe pas. — Qui ont subi le supplice de la roue. — A extrêmement froid. — Bague.
- 8.—En les. — Instrument dont on se sert pour connaître la profondeur de l'eau. — Termine. — Instrument dont on se sert pour couper du bois.
- 9.—Jurisconsulte français, né à Beauvais en 1536. — Terre entourée d'eau. — Gros perroquet. — Adjectif possessif.
- 10.—Action de s'éloigner de la bonne route. — Article simple. — Indigo de qualité inférieure (pl.).
- 11.—Chef-lieu du département français de la Loire-Inférieure. — Détermine le poids de. — Premier estomac des ruminants.
- 12.—Alternatives de deux propositions également défavorables. — Qui portent des bâts. — Coupé jusqu'à la peau.
- 13.—Envoyés avec pouvoir d'agir. — Occasionné. — Abréviation familière désignant un appareil de transport mû par les pieds.
- 14.—Possède. — Surpris. — Tuer. — Ne s'emploie qu'avec vlan.
- 15.—Boisson composée d'eau chaude, de sucre, d'eau de vie et de citron. — Sulfate. — Genre de palmier.
- 16.—Réitération. — Grand lac. — Vase.
- 17.—Ancien bouclier. — Abr. d'une locution latine qui signifie: cest-à-dire. — Munis. — Venu au monde.
- 18.—Recueil de cartes géographiques. — Ecrivain suisse de langue allemande né en 1845. — Pronom personnel.
- 19.—Adjectif possessif. — Pronom indéfini. — Représentation d'une chose dans l'esprit. — Qui est en retard.
- 20.—Province du Canada. — Seigneurs (abr.) — Passer à l'abri la mauvaise saison.
- 21.—Possèdent. — Poète tragique athénien né à Chio. — Préposition qui marque l'origine. — Dirigeus. — Adjectif possessif.

VERTICALEMENT

- 1.—Constitution politique. — Approuvas.
- 2.—Arrachais. — Symbole chimique du calcium. — Conduite.
- 3.—Sel de l'acide nitrique. — Grande étendue de terre où ne croissent que des plantes sauvages. — Qui est dans la grande richesse.

- 4.—Instrument de chirurgie. — Maléfice de sorcier. — Préfixe exprimant l'opposition.
- 5.—L'un des deux principaux personnages d'un drame émuant de Shakespeare. — Roi d'un très petit Etat. — Entre-lucai régulièrement des fils.
- 6.—Principe de la vie. — Nous servons de. — Ville d'Espagne. — Lettre grecque.
- 7.—Fatigue. — Garnit. — Herbe destinée à être fauchée.
- 8.—Préfixe privatif. — Véritables. — Affirmé ce qu'on sait être faux. — Lac du Soudan.
- 9.—Marquas la mesure de vers. — Déterminons le poids de.
- 10.—Petit ruban servant à marquer l'endroit d'un livre où l'on est resté. — Rangées. — Se dit des médicaments où l'on a mis de la farine de moutarde.
- 11.—Pont de Paris. — Souples. — Habitations de certains animaux.
- 12.—Système cosmogonique. — Morceau de marbre pour broyer les couleurs.
- 13.—Enterré. — Bouche de l'homme. — Ordre des cérémonies d'une religion.
- 14.—Plaçames. — De France. — Mimologisme du rire.
- 15.—Préfixe privatif. — Utile pour conserver la santé. — Difforme.
- 16.—Courbé en arc. — Instrument pour déterminer la densité de l'air. — Dressa les cordelettes sur le dos d'un livre.
- 17.—Roux. — Mesure agraire (pl.) — Instruments pour tracer des angles droits.
- 18.—Répandons des larmes. — Dans. — Bison d'Europe. — Terminaison d'infinif.
- 19.—Article renversé. — Le plus grand des serpents. — Reparussent.
- 20.—Eau de vie de grain. — Du verbe avoir. — Chemin bordé d'arbres. — Lisière.
- 21.—Héros du poème épique de Virgile. — Chemins bordés de maisons. — Dernière partie du jour. — Qui vient en troisième lieu.

Solution du problème d'août

1	R	E	M	E	R	C	I	E	M	E	N	T	N	A	R	R	I	O	N	S
2	A	M	A	T	E	U	R	S	D	E	I	C	I	D	E	N	A	U		
3	M	I	R	A	L	E	S	R	O	T	A	T	O	I	R	E				
4	I	S	O	L	A	I	E	P	E	L	A	E	S	S	E	M	I	N	E	
5	F	E	T	I	O	N	S	A	D	O	N	N	E	S	A	P	T	E	S	
6	I	T	E	R	A	T	O	L	O	G	I	E	A	I	G	L	E	S		
7	A	V	E	R	T	I	E	S	N	I	Q	U	E	R	I	O	M	A		
8	S	E	S	E	R	R	E	S	S	U	T	U	R	E	Y	A	I			
9	R	A	E	L	U	O	M	E	R	U	S	U	E	L	L	E				
10	I	S	S	U	S	I	R	I	S	E	A	P	I	N	E	S				
11	M	I	N	U	N	L	E	A	L	E	N	O	I	S	A	N				
12	A	F	F	I	L	A	G	E	R	E	L	I	R	E	L	I	C	I		
13	G	I	L	E	T	S	P	E	A	U	S	I	R	A	M	E	E			
14	I	C	I	A	S	S	A	G	I	S	S	E	M	E	N	T				
15	N	A	R	I	N	E	T	R	E	T	S	E	N	E	A	L				
16	A	T	T	R	E	M	P	E	E	A	A	T	T	I	R	A	N	T		
17	I	R	I	S	B	A	N	A	C	R	E	G	A	L	E	S				
18	T	I	R	S	L	I	E	T	H	E	R	E	E	L	A	N	S			
19	C	A	T	A	R	E	R	E	P	I	B	R	E	S	T	S				
20	H	E	R	B	A	G	E	A	A	L	E	S	A	K	E	N	T			
21	O	S	E	U	S	E	A	S	A	I	N	I	R	A	A	S	I	E		

sère de chacun, il se penche, il écoute et il prie.

A moins d'aller vers lui, on ne le voit que peu. Jusqu'à la fin, il imite son modèle saint Joseph, dans l'amour de la vie cachée et du silence. Le souci de la vaine gloire, il ne l'a pas; à ses propres yeux, il reste un simple frère convers sans prestige et sans importance. Ses amitiés sont simples, ses distractions plus encore. Il fréquente quelques familles de loin en loin; à la communauté il se repose en participant à la conversation commune. A l'occasion, il fait un voyage; on le choisit, on le porte sur la main. Il s'étonne de ces attentions; il y est très sensible et les apprécie vivement, un peu comme un enfant. Aux puissants, aux écrivains, aux hommes de science qui viennent le voir, il parle comme aux plus humbles: une langue nette et directe qui dit en peu de mots juste ce qui doit être dit. Jusqu'à la fin, il garde la jeunesse d'âme qui caractérise si souvent les bons frères convers.

On raconte sur lui nombre d'anecdotes. Toutes ne sont pas authentiques au même degré. On lui prête des propos qu'il n'a jamais tenus, qu'il n'aurait pas pu tenir. Il était parfois bourru et il n'aimait pas, comme il le disait, faire perdre le temps de saint Joseph. Certains types contemporains lui donnaient un peu sur les nerfs, et il se permettait de le leur dire avec une entière liberté.

Un jour, deux jeunes filles passent à son cabinet. Avant qu'elles aient ouvert la bouche, il les regarde et leur demande très sérieusement: "Quelle compagnie de peinture représentez-vous?" L'entretien ne va pas plus loin, et les jeunes personnes quittent vivement la place pour aller se démaquiller. D'autres fois ce sont des gens qui se méprennent sur le caractère du religieux. Par intuition autant que par prudence, il s'abstient de faire de la direction de conscience; cela n'est pas de son domaine et il n'a pas la moindre envie de s'y risquer. Toutefois, certains clients insistent; cela lui déplait. A l'un d'eux qui déclare ne vouloir se confier à personne qu'à lui, il montre la porte: "Allez trouver un prêtre; si vous n'avez pas assez de foi pour voir en lui le ministre de Notre Seigneur, vous n'avez rien à faire ici."

On abuse souvent de sa patience. Il en prend son parti quand l'intention lui semble droite. Certains clients sont ennuyeux, mal élevés, collants et prolixes. A certains jours, il faut lui donner une sorte de garde pour réduire au minimum l'exagération des importuns. Il v a aussi le touriste, l'amateur de sensations, le badaud. Ceux-là n'ont pas de chance. Il les flaire de loin. Il lui déplaît qu'on vienne à l'Oratoire par simple curiosité mondaine ou qu'on ne se rende vers lui que pour le regarder ou le faire parler. Lui, qui ne vit que par sa foi, il ne comprend ni l'indiscret, ni le collectionneur d'autographes.

En construisant la crypte, on a fait en sorte de mieux défendre le frère André des parasites, car il vieillit assez sensiblement. Lui qui était infatigable, il ressent la fatigue. Les supérieurs l'exhortent à prendre de petits congés, de courtes vacances, mais malgré les années qui s'accumulent, il ne démord pas de l'idée de toute sa vie: voir la basilique terminée. En 1924, on bénit la pierre angulaire de l'église supérieure et les travaux

vont bon train. On mine, on nivelle, on dégage, on érige, mais la crise survient; tout arrête ou presque. Ce n'est que petit à petit que l'on se remet à la besogne. Le frère André passe le cap difficile des 90 ans. Il ne verra pas la fin des travaux, l'ouverture du sanctuaire national que sa piété a fait surgir.

C'est précisément vers le temps que les travaux à la basilique reprennent de façon intensive que le frère André commence à donner des signes de maladie grave.

Une croyance populaire avait fait dire à plusieurs qu'il ne mourrait qu'après l'oeuvre complètement terminée. Telle n'était pas l'intention de la Providence. Comme Moïse et comme tant d'autres, qui partent de ce monde avant l'heure du triomphe complet, de la réussite achevée, le frère André devait aller recevoir sa récompense à l'heure même que la Terre Promise s'ouvrait à lui et aux siens.

Les troubles de la vieillesse prénaient peu à peu le dessus sur sa constitution et sa volonté. A 91 ans, l'organisme ne résiste plus guère à une attaque violente. Du reste, que lui importait le trépas?

La veille de Noël 1936, on le transporte à l'hôpital de Saint-Laurent, que dirigent les soeurs de l'Espérance. Il est malade, atteint sans retour, et très faible. Selon l'usage des communautés religieuses, on s'est abstenu d'ébruiter la nouvelle. De jour en jour, le mal empire. L'inquiétude des religieux se communique à quelques intimes. Ce n'est que le 5 janvier que l'extrême gravité de la situation devient du domaine public. On apprend que le père Albert Cousineau, supérieur de l'Oratoire, lui a administré les derniers sacrements le matin même. Le frère André s'éteint doucement, très doucement.

C'est tout de suite, à Montréal, de la consternation, et le télégraphe apporte partout la nouvelle que le frère André se meurt. Il semble qu'on n'ait jamais envisagé cette perspective qu'il dût, comme tous les humains, payer l'inévitable tribut de la mort. Outre les religieux de Sainte-Croix et les amis de l'Oratoire, le peuple fidèle tout entier, et l'opinion non-catholique elle-même, s'émeuvent fortement. Mais, au fond, on convient qu'il n'y a guère d'espoir. A quatre-vingt-onze ans passés!

Malgré les soins vigilants du docteur Lionel Lamy, ancien élève de la communauté, le frère André ne cesse de décliner pendant vingt-quatre heures. Il est sans connaissance, et d'une extrême faiblesse. Tout autour de lui une couronne de religieux prie avec fervent pendant que les dépêches arrivent sans arrêt à la communauté, de tous les points du continent. A minuit, la fin est imminente. C'est l'Epiphanie, fête de la Manifestation. C'est mercredi, jour voué à la dévotion à saint Joseph. Cinquante minutes après minuit, le malade, sans douleur apparente, exhale le dernier soupir.

Aussitôt la nouvelle s'en va partout, par télégraphe et par radio. Les journalistes affluent. Les témoignages de sympathie pleuvent. La mort d'un humble portier de collège devient la grande nouvelle. Elle a le pas sur les événements les plus graves de la politique mondiale. Pendant une semaine, on ne parlera que de lui, de lui qui n'avait rien des biens de ce monde, de lui qui ne fraya jamais avec les puissants, de lui qui avait passé sa

vie à inviter à la prière confiante, et à cela seulement.

Nous ne redisons point par le détail ce qui se passa dans la mémorable semaine qui précéda les funérailles. L'Oratoire fut assiégé jour et nuit; l'Eglise et l'Etat rivalisèrent de déférence et de piété; le premier ministre de la province annonça qu'il défraierait le mausolée prochain; pauvres et riches se pressèrent en masses compactes dans la chapelle ardente. Et quand vint le jour des obsèques, on vit de telles foules qu'il fallut établir un service d'ordre inouï. Jamais homme, au pays, n'avait eu de telles funérailles; jamais religieux n'avait suscité à ce point le pieux enthousiasme des multitudes; jamais défunt ne s'était avéré plus vivant dans le cœur et dans les mémoires.

Le frère André mort, son œuvre continue. La basilique se complète en beauté. De partout, les pèlerins accourent, aussi confiants que lorsqu'il était là, prêt à les recevoir dans son petit cabinet de travail. On dirait même que le changement de séjour du vénéré religieux incite les multitudes à venir plus nombreuses prier saint Joseph.

Si l'Oratoire est principalement le monument élevé par la piété canadienne à l'un des saints protecteurs de la nation, il est aussi le monument de l'humilité triomphante. Quand on songe que la grandiose église dressée au flanc de la montagne est l'œuvre d'un enfant du peuple, illettré et longtemps inconnu, dont la foi intrépide surmonta tant d'obstacles, on comprend mieux que la Providence se plaise à manifester sa puissance par la faiblesse de ses instruments.

Il y a trente ans, il n'y avait à peu près rien là où se trouve aujourd'hui l'un des temples les plus impressionnants et les mieux connus du monde catholique. C'est pourquoi, même si l'on devait élever en cent localités des statues de bronze à la mémoire du frère André, le seul monument digne de lui resterait "sa" basilique, bâtie de ses prières, de ses travaux et de ses mains.

Ce que l'avenir tient en réserve nous est inconnu, tout comme nous l'est la vie intérieure du bon religieux. C'est pourquoi nous nous sommes abstenus de porter d'autres appréciations de son caractère et de son travail que celles qui sont de notoriété publique; de même convient-il de s'abstenir de prophétiser, puisque c'est à l'Eglise seule qu'il appartient de faire porter le jugement plus haut et plus loin que nous n'en sommes capables.

Mais il n'est pas défendu de souhaiter qu'un jour vienne où les foules et les élites pourront dire tout haut ce qu'elles pensent tout bas depuis longtemps. Car on ne peut s'empêcher de voir dans la personne et l'action du frère André le rayonnement qui émane d'un chapitre de légende dorée. S'il est des saints dans tous les siècles et dans tous les pays, il est bien difficile de ne pas trouver dans le miracle de pierre qu'est la basilique du Mont-Royal quelque chose de plus que de naturel.

Plus on songe à ce qu'a d'humainement inexplicable le chef-d'œuvre de foi, d'humilité et de pierre qui se dresse à la montagne, plus ardemment on espère que l'Autorité suprême nous permettra d'en proclamer un jour le caractère véritable.

— Ah! oui, Tom Leach! dit Bundy.

Il hésita un instant.

— Mort ou vif, telles sont les conditions, n'est-ce pas?

— Quoi? fit Sharples. Est-il mort? Allez-vous me livrer un cadavre? Enfin, mort ou vif!

Bundy tourna sur ses talons et se dirigea vers les boucaniers. Bernis le suivit, l'arrêta et lui parla, la main sur l'épaule. Le maître d'équipage fit oui de la tête et le Français revint au bord de l'eau. Sur un signe de Sharples il prit place dans la chaloupe.

Priscilla le vit et comprit. Elle poussa un gémissement étouffé.

— Les lâches! cria-t-elle. Ils l'ont livré! Pour sauver leurs vies!

— Bien sûr! dit le major. Qu'attendiez-vous de ces pirates?

Il soutint la jeune fille qui défaillait et la fit s'asseoir sur le bord du grand panneau. Les coudes aux genoux, la tête dans les mains, elle s'abandonna à sa douleur. Sands avait passé un bras autour de ses épaules, oubliant sa jalousie, mais il ne trouvait pas de mots pour la consoler.

Après quelques minutes, l'amiral apparut sur le tillac, suivi par deux officiers. Comme en un rêve, Priscilla entendit quelqu'un dire que Sharples revenait. Elle vit sir Henry s'approcher du bastingage et sa voix claironnante s'éleva:

— Où est Leach? cria-t-il. Sharples ne le ramène pas. Ce garçon n'est bon à rien! Que les canonnières tiennent leurs pièces parées à tirer. Je vais apprendre à ces faillies chiens qui je suis et que l'on ne se moque pas impunément de Henry Morgan.

Il se pencha pour parler à quelqu'un de la chaloupe.

— Où est Tom Leach?

— Un instant, sir Henry! dit la voix du lieutenant.

L'embarcation accosta la **Royal-Mary**. Il y eut une pause, puis Priscilla vit la haute silhouette de M. de Bernis apparaître à la coupée. Il se tint là, debout, appuyé contre une enfléchure, calme et souriant, tel qu'elle l'avait vu affronter les plus graves dangers.

Sir Henry, sur le tillac, leva la tête pour regarder le Français souriant, d'un air sévère. Derrière Bernis apparaissait le buste de Pierre qui gravissait l'échelle de coupée.

— Où diable est Leach? claironna la voix de l'amiral. Que signifie tout ceci?

Appuyé contre l'enfléchure, M. de Bernis se tourna vers Pierre, le bras gauche étendu. Le mépris lui tendit un objet serré dans de la toile à voile grise tachée de sang. Le Français le prit et le jeta aux pieds de Morgan. L'amiral le regarda, puis, les sourcils froncés, leva les yeux vers Bernis.

— C'est tout ce qu'il vous faut, dit le Français: la tête mise à prix pour cinq cents livres.

— Par la mort Dieu! jura le marin qui retint son souffle et dont le visage s'empourpra brusquement.

Il regarda le paquet d'où un filet de sang coulait, se répandant sur le pont. Il le poussa de son soulier enrubanné, puis l'envoya rouler d'un coup de pied.

— Enlevez ça! ordonna-t-il. Vous prenez tout au pied de la lettre, Charles!

Bernis sauta sur le tillac.

— C'est une façon de dire que je tiens parole! s'écria-t-il. Il faut un bandit pour en capturer un autre, comme le disait si bien le major Sands en parlant de celui qui vous a fait chevalier et gouverneur de la Jamaïque!

Sir Henry jeta un regard torve sur le major qui, ahuri, s'était levé et se tenait auprès de Priscilla, qui commençait à comprendre mais n'en croyait pas ses yeux.

— Lui! fit l'amiral avec mépris, il a dit cela?

Il haussa les épaules.

— Nous avons d'autres chats à fouetter, grogna-t-il.

— Je vous expliquerai tout par le menu quand vous m'aurez payé cinq cents livres pour la tête et cinq cents autres pour solder le pari que nous avons conclu et que j'ai gagné.

L'amiral fit une grimace.

— Vous n'avez jamais douté de vous-même, Charles! fit-il.

— Je n'en ai jamais eu l'occasion, mais j'ai douté de vous, trois jours durant — trois jours en retard au rendez-vous que nous avions fixé — trois jours pendant lesquels j'ai dû supporter les insultes de ce chien. Mais il a payé.

— Nous sommes quittes, grommela Morgan, car, si je n'avais pas réclamé Bernis en même temps que Leach, vous seriez en ce moment fort embarrassé. Dites, monsieur, où seriez-vous?

— Où celui qui fait confiance à un chef incapable mérite de se trouver, car seul un sot aurait négligé de me réclamer.

Morgan souffla, enflant ses joues comme un triton.

— Quelle insolence! Je n'ai jamais vu une assurance pareille.

— Ai-je tenu les promesses que je vous avais faites?

— Certes! J'en conviens. La chance a dû vous aider.

— Un peu. Elle m'a épargné la peine de chercher longtemps les pirates. Leach s'est jeté sur ma route; il m'a épargné le voyage de la Guadeloupe, il a épargné au roi la somme nécessaire pour armer le navire qui m'aurait permis de rejoindre les pirates.

— Descendons, dit Morgan. Vous allez me raconter toute l'histoire.

XXII

Dans la grande cabine du vaisseau amiral, Priscilla était assise auprès du major, en face de sir Henry Morgan et de M. de Bernis. Le Français avait demandé que la jeune fille et son compagnon fussent mandés pour apprendre ce qu'ils ignoraient des événements dont ils avaient été témoins.

Un cinquième personnage, le capitaine Aldridge, grand, maigre, morose, les accompagnait. Il commandait, sous sir Henry Morgan, la **Royal-Mary**.

Bernis conta tranquillement à ses auditeurs attentifs les détails de l'aventure et la façon dont il avait mené à bien la mission dont il s'était chargé.

Priscilla, si soudainement affranchie de ses terribles appréhensions, demeurait encore étourdie, n'osant attacher foi à ce qu'elle voyait et entendait. Le major, préoccupé, ne comprenait pas encore et se demandait comment se terminerait

une affaire aussi incroyable et compliquée.

Morgan exultait, en dépit du fait qu'il avait perdu un pari de cinq cents livres. Délivré de la menace qui pesait sur lui, il interrompait souvent le narrateur par des réflexions et des éclats de rire.

Il n'y put tenir lorsque Bernis raconta la prise du **Centaure** et la façon dont il s'était présenté au pirate.

— Mille sabords! Si jamais un coquin sut transformer une défaite en victoire, c'est vous, Charles! Le mensonge n'a plus de secrets pour vous.

— Si vous voulez parler de la fable du galion espagnol, dit Bernis, n'allez pas supposer que je l'aie imaginée spontanément. L'idée m'en était venue depuis longtemps et je comptais sur la cupidité de Leach pour l'amener à Maldita. Le fait qu'il aurait certainement besoin de caréner le **Cygne-Noir** reposait sur celui que Tom a toujours été un piètre marin.

Quand le Français se tut, tandis que sir Henry versait à la ronde du punch dans des coupes, le capitaine Aldridge se tourna vers Bernis:

— Tout ce que vous avez dit est très clair, mais je ne comprends pas que vous ayez provoqué Leach, alors que nous n'étions plus qu'à quelques milles de la côte. Pourquoi diable avez-vous ainsi risqué votre vie?

— Risqué? fit Bernis avec mépris. Leach passait peut-être pour un escrimeur aux yeux des pirates; pour un escrimeur il n'était qu'un pirate!

— Ce n'est pas une réponse, Charles, grogna Morgan.

Bernis hésita un instant, puis haussa les épaules.

— J'avais des raisons, bien sûr. Il avait mérité cette fatale leçon.

Les yeux du Français se dirigèrent inconsciemment vers Priscilla qui le regardait fixement, puis revinrent se poser sur le corpulent amiral.

— Il m'avait parlé, reprit-il, sur un ton qui n'admettait pas d'autre réponse. Il avait aussi commis un certain nombre de... d'incorrections qui me touchaient personnellement. D'ailleurs, Morgan, si Leach eût été vivant quand vous êtes arrivés en vue de l'île, les pirates n'auraient pas capitulé aussi aisément. L'homme aurait résisté jusqu'à la mort.

— Qu'aurait-il fait, cerné et pris au piège?

— Il aurait gagné les bois où vous n'auriez pu le poursuivre. Peut-être aurait-il réussi à s'enfuir. En tout cas, il aurait pu faire beaucoup de mal.

— Comment? insista l'amiral.

Bernis hésita de nouveau puis montra brusquement du geste le major et Priscilla Harradine.

— Monsieur et sa compagne seraient restés en son pouvoir s'il avait décidé de résister. Et je suis persuadé qu'il aurait choisi ce parti.

Morgan leva les sourcils en signe de surprise et regarda fixement Bernis comme s'il s'étonnait que le Français ait consenti à courir un risque aussi grave pour ce freluquet de major. Puis, son visage bouffi et jaunâtre reprit son aspect à la fois revêché et moqueur.

quand son regard se porta sur la jeune fille. Il éclata de rire et frappa la table du plat de sa grosse main.

— Ah! ah! je comprends, par Dieu! Il existait une rivalité entre vous! Madame nous a parlé tout à l'heure de votre bravoure et de votre galanterie!

Le rire secouait tout entier le corpulent amiral. Le major toussoya comme pour manifester le dégoût qu'il éprouvait pour cette grossière hilarité. Miss Priscilla avait rougi et ses yeux lançaient des flammes indignées. Le morose capitaine Aldridge ébauchait un sourire.

M. de Bernis était demeuré impassible. Il attendit patiemment que la crise de l'amiral se fût calmée.

Alors, il parla, d'une voix glacée:

— Le roi vous a fait chevalier et gouverneur, Morgan, mais vous demeurerez toujours tel que Dieu vous a fait. Je me demande pourquoi il s'en est donné la peine. Ne prenez point garde à ce qu'il dit, Priscilla. Bien qu'il soit chef d'escadre, il a gardé les manières du gaillard d'avant!

— Que Dieu damne votre insolence, Charles! répondit Morgan, sans humeur, et encore secoué de gros rires.

Il leva son verre.

— Je n'ai pas eu l'intention de vous offenser, madame, et je suis votre serviteur. Je bois à votre heureuse délivrance! Oh! à la vôtre aussi, major Shore.

— Major Sands! rectifia l'officier, indigné.

— C'est tout pareil! répondit l'amiral en riant.

Le capitaine Aldridge bougea sur sa chaise et se leva à demi pour attirer l'attention de son chef.

— Sir Henry, dit-il, il faut songer à régler le sort des pirates.

— Oui, certainement, fit Morgan. Qu'en pensez-vous, Charles?

Bernis répondit spontanément:

— J'enverrais d'abord un équipage à bord du *Centaure*, pour en prendre possession et réparer les dégâts causés par vos boulets. Puis j'ordonnerais que les canons du *Cygne-Noir* fussent coulés, au large, par deux ou trois cents brasses de fond. Ensuite, je ferais ouvrir le feu sur la quille du *Cygne* pour le réduire en miettes. Après cela, nous pourrions regagner la Jamaïque.

— En laissant la liberté à ces bandits? protesta Aldridge, scandalisé.

Le major, qui partageait cette indignation, crut bon d'intervenir.

— C'est bien là l'opinion d'un pirate, sur ma vie! s'écria-t-il. M. de Bernis n'a pas oublié qu'il fut jadis flibustier!

Un silence étonné suivit cette explosion. Très lentement, sir Henry Morgan dirigea son regard vers celui qui venait de parler. Il tourna sur son siège pour mieux faire face à l'interrompue.

— Qui vous a demandé votre avis? fit-il.

Le major se leva, outragé que l'un de ces ruffians osât le traiter avec tant d'insolence.

— Vous semblez oublier, monsieur, dit-il, que c'est du roi que je tiens mon grade...

— Tenez tout ce qu'il vous plaira! claironna Morgan. Je vous demande en quoi tout ceci vous regarde?

— Je vous répète, monsieur, que je tiens du roi...

— Le roi a tout mon respect, monsieur, n'en parlons plus! Asseyez-vous et laissez-nous en paix!

Mais le major n'était pas disposé à se soumettre aussi facilement, surtout en présence de miss Priscilla. Il avait conscience d'avoir joué, au cours des événements récents, un rôle sans gloire ni dignité. Désormais, il était sur un vaisseau du roi, où son importance devait être reconnue. Il insista:

— Vous m'entendez, monsieur, répondit-il à sir Henry dont le visage s'assombrissait de plus en plus. J'ai le droit d'être entendu. En tant qu'officier du roi, je proteste énergiquement contre une mesure presque déshonorante pour la majesté royale.

L'amiral demeurait immobile mais sous ses sourcils touffus son regard s'était durci.

— En avez-vous fini, monsieur? dit-il quand le major se tut.

— Je n'ai pas commencé, répondit le major, s'appuyant à continuer.

— C'était l'exorde! murmura Bernis.

Morgan frappa du poing sur la table.

— Dois-je vous apprendre, monsieur, que vous me devez obéissance? C'est la première fois que je suis forcé de rappeler un inférieur au sens des convenances. Vous parlerez si je vous interroge.

— Vous oubliez, monsieur...

— Je n'oublie rien! cria le chef d'escadre. Asseyez-vous et si je vous entends protester, je vous fais mettre aux fers.

Le major hésita une seconde, puis son regard s'abaissa devant celui de sir Henry. Il haussa les épaules et s'assit sur une chaise éloignée de la table.

— Alors, Charles? reprit Morgan.

— Aldridge pense qu'il ne faut pas laisser la liberté à l'équipage du *Cygne-Noir*; mais je crois que ce ne peut être dangereux. Sans navire, ni canons, leur chef mort, les flibustiers sont réduits à l'impuissance. Que pourront-ils construire, des barques? Ils se débanderont.

— Je le crois, Charles! dit Morgan jetant un regard moqueur vers le major, qui avait sans doute influencé, par son opposition, la décision de l'amiral. Je le crois, en dépit de l'opinion du major Beach.

— Je m'appelle Sands, répéta le major vexé.

— Ah bah! ricana Morgan; Sands ou Beach, c'est tout un! Venez, Aldridge. Nous allons suivre l'avis de Charles. C'est le moyen le plus prompt d'en finir.

Le capitaine se leva. L'amiral, avant de quitter la cabine, s'inclina devant Priscilla.

— Je vais envoyer mon steward pour vous préparer une cabine, madame. Il s'occupera aussi de vous, Charles, et du major.

Les deux hommes s'étaient levés. Sands s'inclina, froid et distant. Mais Bernis avait un mot à dire:

— Si vous le permettez, Morgan, demanda-t-il, je reviendrai à la Jamaïque sur l'un des autres navires. Peut-être pourrais-je prendre le commandement du *Centaure*?

Morgan le regarda un instant sans comprendre. Le major n'avait pu s'empêcher de pousser un soupir de soulagement, tandis que miss Priscilla avait sursauté et paraissait bouleversée.

Sir Henry fit une moue et lissa sa moustache.

— Pourquoi diable... grommela-t-il.

Puis il haussa les épaules:

— Comme vous voudrez, Charles? Venez, Aldridge.

Il quitta la cabine en se balançant sur ses jambes énormes, suivi par Aldridge, laissant Bernis avec ses deux compagnons.

Avant que le Français ait pu dire un mot, Priscilla s'était levée, pâle, très calme.

— Bart, dit-elle, vous m'obligerez en montant sur le pont.

Le major s'avança et arrondit le bras.

Elle secoua la tête.

— Non, non! Je voudrais que vous y montiez tout seul. J'ai un mot à dire à M. de Bernis.

L'officier demeura un instant interdit, bouche bée.

— Un mot mot à lui dire? Quel mot? Dans quelle intention?

— Dans une intention strictement personnelle, Bart. Etes-vous surpris que j'éprouve le désir de lui parler? N'éprouvez-vous pas, vous-même ce besoin. Nous avons contracté une dette envers lui. N'est-ce pas votre avis?

— Certainement, je suis fort obligé à M. de Bernis. J'avoue que je l'ai mal jugé. En partie, au moins... et...

— N'insistez pas, monsieur, dit le Français, c'est inutile.

— Oui, appuya Priscilla, vous le remercieriez tout à l'heure. Voulez-vous nous laisser, je vous prie?

— Mais... pensez-vous... Vous n'avez rien à dire à M. de Bernis que je ne puisse entendre. Il est naturel que je me joigne à vous, Priscilla, pour exprimer...

— Vous ne pouvez vous joindre à moi pour ce que j'ai l'intention de lui dire, Bart. Laissez-nous, je vous prie.

Il étendit les bras, les mains ouvertes:

— Très bien, si c'est votre désir. Je suis sûr que M. de Bernis n'abusera pas de la situation. Il se souviendra...

— C'est vous qui abusez, coupa le Français; vous abusez de la patience de miss Priscilla.

Sands marcha vers la porte de la cabine.

— Je me tiendrai à portée de la voix, Priscilla, dit-il.

— Je ne pense pas avoir besoin de recourir à vos services, répondit la jeune fille.

Quand le major eut quitté la cabine, Priscilla se dirigea vers le grand coffre sculpté, placé au-dessous des hublots. Elle était pâle et bouleversée. Elle ne regarda pas Bernis qui se tourna lentement vers elle, attendant qu'elle parlât.

Elle s'assit, le dos à la lumière reflétée par les eaux de la baie, et leva la tête.

— Charles! dit-elle, très calme, voulez-vous me dire, franchement, pourquoi vous désirez regagner la Jamaïque sur un autre navire?

— Afin que vous soyez enfin délivrée, répondit-il, d'une présence que les circonstances vous ont imposée pendant un long mois.

— Est-ce là votre franchise? Allez-vous jouer la comédie ou bien êtes-vous réellement indifférent à mon... opinion et mes sentiments?

La question le laissa interdit. Il baissa la tête et se mit à arpenter la cabine.

— Le major a exprimé clairement ce que devaient être nos relations.

— Le major? Que vient faire ici le major?

— Il est ici le seul représentant du monde auquel vous appartenez.

— Je comprends, dit-elle.

Un silence tomba que Bernis ne tenta pas de rompre.

— Cela a-t-il à vos yeux quelque importance? demanda-t-elle.

— Certainement puisque cela devrait en avoir pour vous.

— Ce n'est pas le cas.

— J'ai dit: **devrait**, répondit-il avec un sourire un peu triste. N'oubliez pas, Priscilla, que le major a raison de me traiter de pirate.

— Vous? Un pirate?

— Je l'ai été, cela suffit. C'est une marque indélébile.

— Je ne m'en suis jamais aperçue. D'ailleurs, je ne m'en souciera pas. Vous êtes l'homme le plus brave et le plus noble que j'aie connu.

— Vous en avez connu bien peu.

Elle se tut et le considéra longuement, puis, détournée à demi, elle regarda la mer, afin qu'il ne vit pas ses larmes et qu'elle pût recouvrer son calme et continuer de parler.

— Peut-être me suis-je trompée, bégaya-t-elle. Peut-être ai-je eu tort en vous demandant de rester à bord?

Sa voix étouffée, hachée par les sanglots qu'elle ne pouvait retenir, perça Bernis comme une épée. Il ne put se contenir davantage.

— Vous ne vous êtes pas trompée, dit-il, s'approchant d'elle. Je m'en vais parce que — comme je vous l'ai dit une nuit, sous les étoiles — un abîme est creusé entre nous! Je fuis, je ne veux point profiter d'une faiblesse qui vous pousse à me pardonner l'audace de vous aimer. Je vous dis ceci comme l'on place une couronne sur une tombe.

— Je ne suis pas encore morte, monsieur de Bernis, et, tant que je vivrai, vous aurez des droits sur moi. Vous avez risqué votre vie pour me sauver, aujourd'hui même. Sir Henry avait raison: vous avez tué Leach afin que je fusse sauvée quoi qu'il arrivât.

— C'était mon devoir.

— Envers qui? Envers moi?

— Envers moi-même. Envers l'honneur.

— L'honneur! Ah! un pirate a-t-il le sentiment de l'honneur?

Elle éclata de rire:

— Vous avez parlé, ajouta-t-elle, de "l'audace" de m'aimer. Et si je considérais qu'elle est justifiée?

— Alors, mon Dieu, c'est que vous seriez folle!

— Et s'il me plaît, à moi, d'être folle, m'en donnerez-vous le démenti?

Le visage du Français révélait une tristesse infinie. Il hocha la tête.

— Pourquoi me torturer, me tenter ainsi? dit-il gravement.

Elle se leva et vint tout contre lui.

— Vous pouvez faire cesser la torture en cédant à la tentation, murmura-t-elle.

— Oui, mais, après? Si vous m'épousez, votre monde...

Elle posa une main sur les lèvres de Bernis.

— Si vous m'épousez, dit-elle, votre monde sera le mien. Ensemble, nous y chercherons le bonheur.

Vaincu, il la prit dans ses bras.



histoire de **DODU** *civilisé*



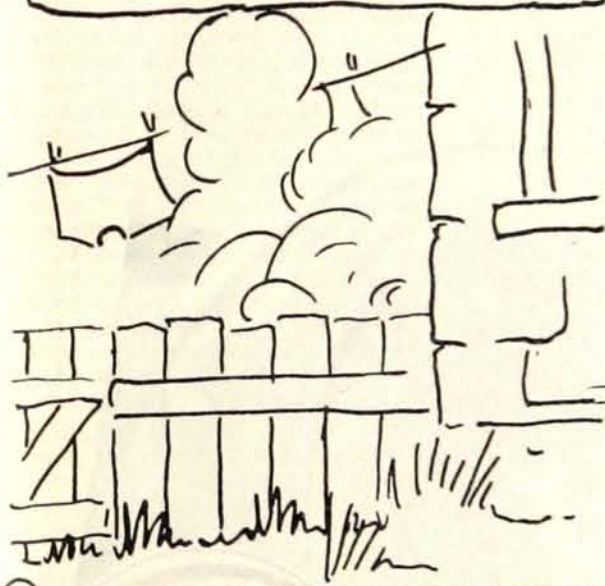
1 M. Philorome Desmégots fume de bons cigares, Dodu aime en respirer l'odeur. "Ca doit être agréable d'aspirer la fumée de ces bâtons de tabac", pense-t-il.



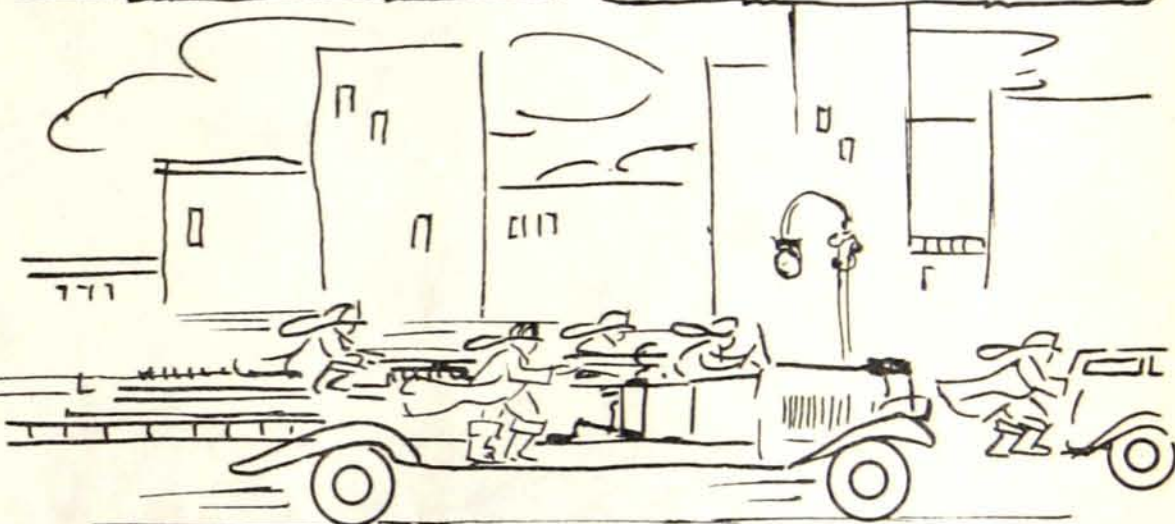
2 Pour se montrer riche, M. Desmégots, un bon jour, laisse tomber sur la chaussée un de ces cigares à peine allumés. Dodu le ramasse.



3 Puis il s'aventure à l'arrière d'une cour qui lui semble hospitalière afin de tenter l'expérience de fumer ce magnifique cigare qui n'est pas éteint.



4 Les passants voient soudain s'élever de la fumée au-dessus de la clôture. Un jeune homme naïf se dit: "Il doit y avoir du feu dans cette cour..."



5 ...et il appelle les pompiers. En trois minutes, le service des incendies répond à cet appel. Toute la brigade arrive devant la clôture, dans un tonnerre de moteurs vrombissants, de cloches en folie et de sirènes hurlantes.



6 En un clin d'oeil, des pompiers ont attaché les boyaux aux bornes-fontaines, tandis que d'autres escaladent la clôture pour découvrir l'origine de l'incendie.



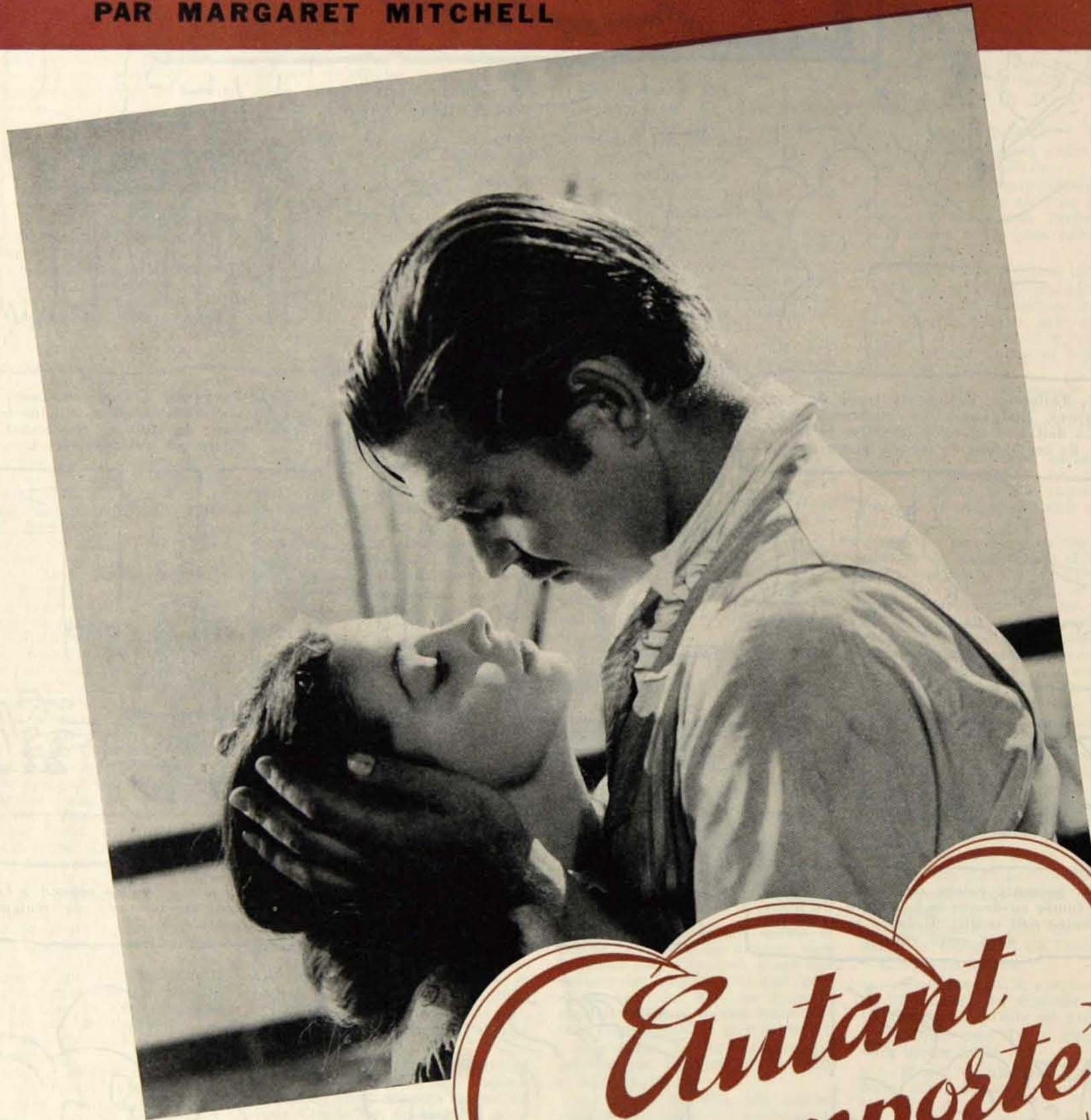
7 Que voient-ils? Un Dodu verdâtre, malade, disposé à mourir, qui ne parvient plus à compter les étoiles qui passent devant ses yeux, ni les cercles qui tournent dans sa tête.



8 Revenu de son malaise, Dodu constate que fumer n'est pas l'affaire des enfants. Il achète une pipe de plâtre... Et vive les bulles de savon!

GONE WITH THE WIND

PAR MARGARET MITCHELL



PREMIERE PARTIE
CHAPITRE PREMIER

Scarlett O'Hara n'était pas d'une beauté classique mais les hommes ne s'en apercevaient guère quand, à l'exemple des jumeaux Tarleton, ils étaient captifs de son charme. Sur son visage se heurtaient avec trop de netteté les traits délicats de sa mère, une aristocrate du littoral, de descendance française, et les traits lourds de son père, un Irlandais au teint fleuri. Elle n'en avait pas moins une figure attirante, avec son menton pointu et ses mâchoires fortes. Ses yeux, légèrement bridés et frangés de

cils drus, étaient de couleur vert-pâle sans la moindre tache noisette. Ses sourcils épais et noirs traçaient une oblique inattendue sur sa peau d'un blanc de magnolia.

*Autant
en emporte
le vent*

Traduit de l'anglais

PAR PIERRE-FRANÇOIS CAILLÉ

En ce radieux après-midi d'avril 1861, Scarlett O'Hara était assise entre Stuart et Brent Tarleton sous la véranda fraîche et ombreuse de Tara, la plantation de son père, et offrait une image ravissante. Les onze mètres de sa nouvelle robe de mousseline verte à fleurs bouffaient sur les cerceaux de sa crinoline et leur teinte s'harmonisait parfaitement avec celle des sandales de maroquin vert à talons plats que son père lui avait rapportées depuis peu d'Atlanta. La robe dégagait à ravir la taille la plus fine de trois comtés et son corsage très ajusté moulait une poitrine bien formée pour une jeune fille de seize ans. Malgré la façon pudique dont elle avait étalé ses jupes, malgré l'air réservé que lui donnaient ses cheveux lisses, ramenés en chignon, malgré l'immobilité de ses petites mains blanches croisées sur son giron, Scarlett avait peine à dissimuler sa véritable nature. Dans son visage, empreint d'une expression de douceur minutieusement étudiée, ses yeux verts, frondeurs, autoritaires, pleins de vie, ne correspondaient en rien à son attitude compassée. Elle devait ses bonnes manières aux réprimandes affectueuses de sa mère et à la discipline plus rigoureuse de sa mère, mais ses yeux étaient bien à elle.

De chaque côté d'elle, les jumeaux se prélassaient dans leurs fauteuils et, tout en riant et en bavardant, s'amusaient à regarder le soleil à travers leurs verres remplis de menthe. Ils avaient négligemment croisé leurs longues et lourdes jambes de cavaliers bottées jusqu'aux genoux. Agés de dix-neuf ans, hauts de six pieds deux pouces, les membres allongés et les muscles durs, le teint bronzé, les cheveux roux foncé, le regard enjoué et arrogant, vêtus de vestes bleues identiques et de culottes moutarde, ils se ressemblaient autant que deux balles de coton peuvent se ressembler.

Dehors le soleil déclinant envahissait le jardin et illuminait les cornouillers dont les fleurs blanches se détachaient en masses compactes sur un fond vert tendre. Les chevaux des jumeaux étaient attachés dans l'allée. C'étaient des bêtes robustes à la robe aussi rousse que la chevelure de leurs maîtres. Au près d'eux, se disputaient les chiens maigres et nerveux qui suivaient partout Stuart et Brent. Un peu à l'écart, ainsi qu'il convenait à un aristocrate, un dalmate moucheté de noir était couché, le museau sur les pattes et attendait patiemment que les garçons rentrassent dîner chez eux.

Bien que les trois jeunes gens assis sous la véranda eussent été servis dès leur plus tendre enfance par des esclaves à genoux devant eux, bien qu'ils fussent habitués à la vie facile des planteurs, rien dans leur physiologie n'indiquait la mollesse ou l'indolence. Ils avaient la robustesse et la vivacité de gens de la campagne qui ont passé toute leur existence au grand air et s'embarrassent fort peu des fadaïses contenues dans les livres. La vie en Géorgie du Nord, dans le comté de Clayton, était encore fruste et, selon les principes en vigueur à Augusta, à Savannah et à Charleston, elle était même un peu primitive. Les Sudistes des régions plus paisibles et plus anciennes considéraient d'un oeil ironique les Géorgiens des hautes terres, mais là, en Géorgie du Nord, peu importait

qu'on ignorât les raffinements de la culture classique pourvu qu'on se montrât à la hauteur quand les choses en valaient la peine; or, faire pousser du coton de bonne qualité, bien monter à cheval, bien tirer au fusil ou au pistolet, bien danser, savoir tenir compagnie aux dames et boire en homme du monde, en gentleman, c'était surtout cela qui comptait.

Sous tous ces rapports, les jumeaux étaient des garçons accomplis et ils se faisaient également remarquer par leur incapacité notoire à se plonger dans l'étude d'un livre. Leurs parents étaient les personnes les plus riches du comté, c'étaient eux qui possédaient le plus grand nombre de chevaux et d'esclaves, mais les deux jeunes gens étaient moins forts en grammaire que la plupart des paysans pauvres du voisinage.

C'était précisément pour cette raison qu'en cet après-midi d'avril, Stuart et Brent paraissaient sous la véranda de Tara. Ils venaient d'être renvoyés de l'Université de Géorgie, le quatrième établissement de ce genre qui, en deux ans, les avait expulsés. Tom et Boyd, leurs frères aînés, étaient partis avec eux car ils ne voulaient pas rester dans un endroit où l'on traitait si mal les deux jumeaux.

Stuart et Brent considéraient leur dernière mésaventure comme une excellente plaisanterie et Scarlett, qui n'avait pas souvent ouvert un livre depuis qu'elle avait quitté l'année précédente l'Académie féminine de Fayetteville, prenait la chose aussi gaiement qu'eux.

"Je sais que vous deux et Tom vous vous moquez pas mal d'avoir été mis à la porte, dit-elle. Mais Boyd? Il a envie de faire des études, lui, et vous l'avez obligé à quitter l'Université de Virginie, celle d'Alabama, celle de Caroline du Sud et maintenant celle de Géorgie. A ce train-là, il ne finira jamais."

"Oh! il pourra refaire son droit dans le cabinet du juge Parmalee, répondit Brent avec nonchalance. D'ailleurs ça n'a pas grande importance. De toutes manières il aurait fallu que nous rentrions à la maison avant la fin de l'année scolaire."

— Pourquoi?

— La guerre, petite dinde! la guerre va éclater d'un jour à l'autre, et tu ne penses tout de même pas que l'un de nous aurait pu rester à l'Université à la veille d'une guerre, hein?

— Vous savez bien qu'il n'y aura pas de guerre, fit Scarlett, agacée. Ce ne sont que des racontars. Tenez, pas plus tard que la semaine dernière, Ashley Wilkes et son père ont dit à papa que nos délégués à Washington arriveraient à... à... un accord amiable avec M. Lincoln au sujet de la Confédération. Et puis les Yankees ont trop peur de nous pour se battre. Il n'y aura pas de guerre et j'en ai assez d'en entendre parler.

— Il n'y aura pas de guerre! s'écrièrent les jumeaux indignés comme si on les avait frustrés d'un bien.

— Mais si, mon chou, il y aura la guerre, dit Stuart. Les Yankees ont peut-être peur de nous, mais après le bombardement d'avant-hier et la façon dont le général Beauregard les a délogés du fort Sumter ils seront bien forcés de se battre, sinon ils passeront pour une bande de lâches aux yeux du monde entier. Voyons, la Confédération...

Scarlett fit une moue dégoûtée. "Si vous répétez encore une fois le mot "guerre", je vais m'enfermer dans la maison. Aucun mot ne m'a plus crispée si ce n'est celui de "sécession". Papa parle de guerre matin et soir et tous les visiteurs qui viennent crient à m'en faire hurler quand ils abordent le chapitre du fort Sumter, des droits des Etats ou d'Abe Lincoln. Et les jeunes gens aussi s'en mêlent! Si vous prononcez encore le mot "guerre", je rentre."

Scarlett aurait fait comme elle avait dit, car elle ne pouvait pas suivre longtemps une conversation dont elle n'était pas le principal objet. Pourtant elle sourit. Ses fossettes se creusèrent et ses cils noirs se mirent à battre aussi vite que des ailes de papillons. Ainsi qu'elle l'avait souhaité, les garçons furent ravis et se hâtèrent de lui demander pardon de l'avoir importunée. Ils ne lui en voulurent pas du tout de son manque d'intérêt. Au contraire. La guerre était affaire d'hommes et ils prirent son attitude pour une preuve de sa féminité.

Après avoir réussi à les détourner du sujet fastidieux de la guerre, elle reprit le débat sur la situation présente des deux frères.

"Qu'a dit votre mère en apprenant que vous étiez encore renvoyés?"

Les jeunes gens parurent mal à l'aise. Ils se rappelaient la façon dont s'était comportée leur mère trois mois auparavant, lorsqu'ils étaient revenus de l'Université de Virginie.

"Eh bien, fit Stuart, elle n'a pas encore eu l'occasion de dire grand chose. Ce matin, Tom et moi, nous avons quitté la maison de bonne heure. Elle n'était pas levée. Tom, lui, est allé faire un tour chez les Fontaine pendant que nous nous rendions ici."

— Elle ne vous a rien dit quand vous êtes rentrés hier soir?

— Hier soir, nous avons eu de la chance. Avant notre arrivée, on a amené le nouveau pur sang que maman a acheté au Kentucky le mois dernier. Toute la maison était sens dessus dessous. C'est un fameux cheval, Scarlett; il faudra que vous disiez à votre père de venir le voir dès qu'il pourra... il a déjà mordu son palefrenier en chemin et il a piétiné deux des nègres de maman qui étaient allés le chercher au train à Jonesboro. Juste avant que nous ne débarquions à la maison, il a presque démoli l'écurie et il a à moitié tué Strawberry, le vieux pur sang de maman. Quand nous sommes arrivés, maman était dans l'écurie en train de le calmer à grand renfort de morceaux de sucre et, ma foi, elle n'y réussissait pas trop mal. Les nègres en faisaient des yeux! Ils avaient si peur qu'ils s'étaient accrochés aux poutres de l'écurie, mais maman parlait au cheval comme s'ils étaient elle et lui de vieilles connaissances et lui donnait à manger dans le creux de sa main. Il n'y en a pas deux comme maman pour s'entendre avec un cheval. Lorsqu'elle nous a vus, elle a dit: "Au nom du ciel, que venez-vous encore faire à la maison tous les quatre? Vous êtes pires que les sept plaies d'Egypte!" Sur ce, le cheval s'est mis à hennir et à ruer et maman a dit: "Sortez d'ici! Vous ne voyez donc pas qu'il est nerveux, le pauvre mignon! Je m'occuperai de vous demain matin!" Alors nous sommes allés nous coucher. Ce matin, nous sommes sortis avant qu'elle

ne puisse nous pincer et nous avons laissé Boyd se débrouiller avec elle.

— Pensez-vous qu'elle battra Boyd?

Comme le reste du comté, Scarlett n'arrivait pas à s'habituer à la façon dont la petite Mme Tarleton corrigeait ses grands fils et au besoin leur administrait des coups de cravache sur le dos.

Béatrice Tarleton était une femme affairée. Elle avait sur les bras non seulement une vaste plantation de coton, une centaine de nègres et huit enfants, mais aussi la plus grande ferme d'élevage de chevaux de l'Etat. D'un caractère emporté et facilement mise hors d'elle par les fréquentes incartades de ses quatre fils, elle estimait qu'une petite volée de temps en temps ne faisait pas de mal aux garçons, ce qui ne l'empêchait pas d'interdire qu'on touchât à un cheval ou à un esclave.

"Mais non, elle ne battra pas Boyd. Elle ne l'a jamais beaucoup battu parce qu'il est l'aîné et que c'est l'avorton de la bande, dit Stuart, fier de sa haute taille. C'est pourquoi nous l'avons laissé à la maison s'expliquer avec elle. Grands Dieux, maman devrait bien cesser de nous rosser. Nous avons dix-neuf ans, Tom en a vingt et un, elle se conduit comme si nous n'en avions que six."

Aux oreilles des trois jeunes gens assis sous la véranda parvenaient le bruit des bêtes martelant le sol de leurs sabots, le cliquetis des traits, le rire pointu et nonchalant des nègres qui reentraient des champs avec leurs mules. De l'intérieur de la maison montait la voix douce de la mère de Scarlett, Ellen O'Hara, qui appelait la petite négresse chargée de porter son panier de clés. La voix perçante de l'enfant répondait "Oui, Mame" et l'on entendait s'entrechoquer les assiettes et tinter l'argenterie tandis que Pork, le majordome de Tara, dressait la table pour le dîner.

Les jumeaux se rendirent compte qu'il était temps de rentrer chez eux, mais ils n'avaient guère envie d'affronter leur mère et ils s'attardèrent sous la véranda dans l'espoir que Scarlett les retiendrait à dîner.

"Ecoute, Scarlett. A propos de demain, dit Brent. Ce n'est pas de notre faute si nous ignorions qu'il y aurait un pique-nique et un bal demain soir. Tu danseras bien avec nous? Tu n'as pas promis toutes tes danses, au moins?"

— Mais si! Comment aurais-je pu savoir que vous seriez revenus? Je n'allais pas risquer de faire tapisserie uniquement pour vous attendre tous les deux!

— Toi, faire tapisserie!

Les garçons se mirent à rire bruyamment.

"Ecoute, mon chou. Il faut que tu m'accordes la première valse, que tu réserves la dernière à Stuart et que tu soupes avec nous. Comme au dernier bal nous nous assoirons sur les marches de l'escalier et nous demanderons à Mama Jincy de nous dire la bonne aventure."

— Je n'aime pas que Mama Jincy dise la bonne aventure. Vous savez qu'elle a prédit que j'épouserai un monsieur aux cheveux d'un noir de jais et aux longues moustaches et j'ai horreur des messieurs aux cheveux noirs.

— Tu les aimes quand ils ont les cheveux roux, n'est-ce pas, mon chou? fit Brent en souriant. Allons, laisse-toi faire, promets-nous de nous accorder ces valses et de souper avec nous.

— Si tu nous fais cette promesse, nous te confierons un secret, déclara Stu.

— Lequel? s'écria Scarlett avec une curiosité d'enfant.

— S'agit-il de ce que nous avons entendu raconter hier à Atlanta, Stu? Si c'est cela, tu sais que nous avons promis de ne rien dire.

— Miss Pitty nous l'a bien dit.

— Miss qui?

— Tu sais bien, la cousine d'Ashley Wilkes, celle qui habite Atlanta, miss Pittypat Hamilton, la tante de Charles et de Mélanie Hamilton.

— Oui, je sais, c'est la vieille dame la plus sotte que j'aie jamais rencontrée.

— Eh bien, hier, quand nous étions à Atlanta à attendre notre train, sa voiture s'est arrêtée devant la gare. Elle en est descendue pour bavarder avec nous et elle nous a confié que demain soir, au bal des Wilkes, on annoncerait un mariage.

— Oh, je sais à quoi m'en tenir, dit Scarlett déçue. On annoncera les fiançailles de son imbécile de neveu Charlie Hamilton et de Honey Wilkes. Tout le monde savait depuis des années qu'ils finiraient par se marier un beau jour, bien que Charles n'ait jamais eu l'air très enthousiaste.

— Tu le trouves idiot! interrogea Brent. L'année dernière à Noël, tu l'as pourtant laissé pas mal tourner autour de toi!

— Je ne pouvais pas l'en empêcher, fit Scarlett en haussant négligemment les épaules. Mais à mon avis, c'est une vraie poule mouillée.

— D'ailleurs, ce ne seront pas ses fiançailles qu'on annoncera, déclara Stuart d'un ton triomphant. Ce seront celles d'Ashley et de la soeur de Charlie, miss Mélanie!

Le visage de Scarlett ne changea pas d'expression, mais ses lèvres pâlirent comme celles d'une personne qui a reçu un coup aussi violent qu'inattendu et qui, sur le moment, ne comprend pas ce qui s'est passé. Elle regarda Stuart et son visage était si impassible que le jeune homme, fort peu psychologue, pensa qu'elle était simplement surprise et très intéressée par cette révélation.

— Miss Pitty nous a dit qu'on ne voulait pas rendre la chose officielle avant l'année prochaine parce que miss Melly n'était pas très bien portante, mais qu'avec toutes ces rumeurs de guerre, les deux familles estiment qu'il vaut mieux hâter le mariage. C'est pour cela qu'on annoncera les fiançailles demain soir au milieu du souper. Scarlett, maintenant que nous t'avons révélé le secret, il faut que tu nous promettes de souper avec nous."

— C'est entendu, dit Scarlett comme une automate.

— Et tu nous accorderas des valses?

— Toutes.

— Tu es gentille! Je parie que les autres garçons en crèveront de jalousie.

— Qu'ils en crèvent, fit Brent. Ecoute, Scarlett, tu resteras avec nous pendant le pique-nique?

— Quoi?

Brent renouvela sa requête.

"Bien sûr."

Les jumeaux se regardèrent. Ils jubilaient, mais ils étaient un peu étonnés. Ils avaient beau se considérer comme les plus favorisés des soupirants de Scarlett, jamais auparavant ils n'avaient obtenu aussi aisément d'elle une marque

de faveur. D'habitude Scarlett les obligeait à la prier et à la supplier, les renvoyait aux calendes, refusait de leur répondre, riait quand ils boudaient, se renfrognait quand ils se mettaient en colère. Et tout d'un coup, elle venait de leur promettre presque toute la journée du lendemain. Elle consentait à s'asseoir près d'eux au pique-nique, elle leur réservait toutes les valses (ils comptaient bien s'arranger pour qu'on ne dansât que des valses!), elle acceptait de souper avec eux. Ça valait bien la peine de s'être fait renvoyer de l'Université!

Gonflés d'un enthousiasme subit, ils ne se pressaient pas de partir. Ils parlaient du pique-nique, du bal, d'Ashley Wilkes et de Mélanie Hamilton. Ils se coupaient la parole; ils faisaient des plaisanteries, ils riaient, ils se livraient à des commentaires d'ordre général sur les invitations à souper. Il leur fallut un certain temps avant de s'apercevoir que Scarlett ne disait presque rien. L'atmosphère avait changé. Les jumeaux n'auraient su dire pour quoi, mais cette fin de journée avait perdu son charme délicieux. Bien que Scarlett répondit correctement à leurs questions, elle semblait ne prêter qu'une attention toute relative à la conversation. Devinant quelque chose qu'ils ne pouvaient comprendre, les jumeaux, déconcertés et ennuyés, tinrent bon quelque temps encore, puis ils se levèrent à contre-cœur en consultant leur montre.

Le soleil descendait sur les champs labourés et de l'autre côté de la rivière, les grands bois profilaient leur silhouette sombre. Des hirondelles traversaient la cour comme des flèches. Des poules, des canards et des dindons rentraient des champs à la débâchée tout en se dandinant et en se pavanant.

Stuart lança un "Jeems!" retentissant et, au bout de quelques instants, un grand nègre de l'âge des jumeaux fit en courant le tour de la maison, et, hors d'haleine, se précipita vers les chevaux à l'attache. Jeems était le domestique des deux frères et, comme les chiens, il les accompagnait partout. Il avait partagé les jeux de leur enfance et on leur en avait fait cadeau le jour où ils avaient eu dix ans. A sa vue les chiens couchés dans la poussière rouge se levèrent et guettèrent l'arrivée de leurs maîtres. Les jeunes gens s'inclinèrent, serrèrent la main de Scarlett et lui dirent qu'ils l'attendraient de bonne heure le lendemain matin chez les Wilkes. Puis ils s'éloignèrent au pas de course, sautèrent en selle et, suivis de Jeems, descendirent au galop l'avenue plantée de cèdres tout en agitant leurs chapeaux et en poussant des cris d'adieu.

CHAPITRE II

Lorsque les jeunes Tarleton l'eurent laissée sous la véranda de Tara et que le bruit des chevaux au galop se fût évanoui, Scarlett regagna sa chaise comme une somnambule. Ses traits étaient durcis et elle avait tant souri pour empêcher les jumeaux de découvrir son secret que sa bouche lui faisait mal. Elle s'assit d'un air las et ramena l'un de ses pieds sous elle. La douleur gonfla son cœur à tel point qu'il lui parut près d'éclater. Il battait à petits coups irréguliers. Ses mains étaient froides et un sentiment de désastre

s'emparait d'elle. Son visage exprimait la souffrance et la perplexité, la confusion d'une enfant gâtée qui n'en a jamais fait qu'à sa tête, et qui maintenant, pour la première fois, était aux prises avec les difficultés de la vie.

Ashley épouser Mélanie Hamilton!

Oh! ça ne pouvait pas être vrai! Les jumeaux s'étaient trompés. Ils lui avaient joué l'un de ces tours à leur façon. Ashley ne pouvait pas aimer Mélanie! Personne ne pouvait aimer un petit échalas comme Mélanie! Scarlett se rapela avec mépris le corps fluet et enfantin de Mélanie, son visage sérieux et si dénué d'attraits qu'il en était presque laid. Et Ashley n'avait pas pu la voir depuis des mois. Il n'était pas allé plus de deux fois à Atlanta depuis la réception qu'il avait donnée l'année précédente aux Douze Chênes. Non, Ashley ne pouvait pas aimer Mélanie parce que... Oh! elle ne pouvait se tromper... parce que c'était elle qu'il aimait! Elle, Scarlett, c'était la seule femme qu'il aimait... elle le savait bien!

Scarlett entendit Mama traverser le vestibule de son pas pesant. Elle rectifia sa tenue et tenta d'imposer à son visage une expression plus calme. Ce n'était jamais adroit de laisser Mama deviner que quelque chose n'allait pas. Mama estimait que les O'Hara lui appartenaient corps et âme, que leurs secrets étaient les siens. Le moindre soupçon d'un mystère suffisait à la faire partir en chasse avec un acharnement de limier. Scarlett savait par expérience que si la curiosité de Mama n'était pas immédiatement satisfaite, elle se mettrait à jaser avec Ellen et alors Scarlett serait obligée de tout dire à sa mère ou de forger quelque mensonge plausible.

Mama émergea du vestibule. C'était une vieille femme obèse aux petits yeux rusés pareils à ceux d'un éléphant. De pur type africain, elle était d'un noir luisant. Dévouée aux O'Hara jusqu'à la dernière goutte de son sang, elle était la terreur des autres domestiques. Mama était une négresse, mais les règles auxquelles elle obéissait et sa fierté valaient ou dépassaient celles de ses maîtres. Elle avait été formée chez Solange Robillard, la mère d'Ellen O'Hara, une Française au nez pointu, de caractère froid et difficile, qui infligeait un juste châtement aussi bien à ses enfants qu'à ses domestiques pour toute atteinte à l'étiquette. Elle avait servi de bonne d'enfant à Ellen et avait quitté Savannah avec elle pour venir se fixer sur les hautes terres quand elle s'était mariée. Mama gourmandait ceux qu'elle aimait et, comme elle adorait Scarlett et qu'elle en avait un orgueil démesuré, elle passait pratiquement son temps à la réprimander.

"Les missiés ils sont partis? Pou'quoi ne leu' avez-vous pas demandé de 'ester diner, mamzelle Sca'lett? J'ai dit à Po'k de met' deux couverts de plus. Qu'est-ce que c'est que ces manié'?"

— Oh! j'en avais tellement assez de les entendre parler de la guerre que je n'aurais pas pu y tenir pendant le diner, surtout que papa aurait fait chorus avec eux et se serait mis à crier contre M. Lincoln.

— Vous n'avez pas plus de manié' qu'un paysan, et, après tout li mal que Ma'me Ellen et moi on s'est donné pou' vous. Et

vous n'avez pas vot' châte! Et la nuit qu'est foide! Ji vous ai dit mille fois qu'on att'apait la fièw' quand on restait deho' le sol' sans 'ien su' les épaules. Rentrez, Mamzelle Sca'lett.

Scarlett se détournait avec une nonchalance étudiée. Elle était heureuse que Mama eût été trop préoccupée par la question du châte pour remarquer son visage.

"Non, je veux rester ici pour voir le coucher de soleil. C'est si joli. Va vite chercher mon châte. Je t'en prie, Mama, je resterai ici jusqu'au retour de papa."

— Vous avez la voix de quelqu'un qui s'en'hume, dit Mama d'un ton soupçonneux.

— Mais non, fit Scarlett impatientée. Va chercher mon châte.

Mama regagna le vestibule et Scarlett l'entendit appeler durement une bonne qui se trouvait au premier.

"Rosa, lance-moi le châte de Mamzelle Scarlett." Puis, plus haut: "Prop' à 'ien, sale négresse! Elle n'est jamais là où il faut. Maintenant, ji suis obligée de monter moi-même."

Scarlett entendit gémir l'escalier et se leva. Quand Mama reviendrait, elle ne manquerait pas de reprendre son sermon sur le manque d'hospitalité de Scarlett et celle-ci sentait qu'elle ne pourrait pas endurer une discussion sur un sujet aussi futile quand son cœur se brisait. Tandis qu'elle restait debout, hésitante, se demandant où elle trouverait à se cacher avant que sa douleur ne cédât un peu, elle eut une idée qui lui apporta une faible rayon d'espoir. Cet après-midi-là, son père était allé aux Douze Chênes, la plantation des Wilkes, pour offrir d'acheter Dilcey, la planteuse épouse de son valet Pork. Dilcey était intendante et sage-femme aux Douze Chênes et depuis son mariage, six mois plus tôt, Pork, jour et nuit, n'avait cessé d'importuner son maître pour qu'il achetât Dilcey afin que le ménage ne fût pas séparé. Ce même jour, Gerald, n'en pouvant plus, était parti dans l'intention d'acquiescer Dilcey.

"Papa saura certainement si cette horrible histoire est vraie, pensa Scarlett. Même s'il n'a rien entendu dire de précis, peut-être a-t-il remarqué quelque chose, a-t-il discerné une certaine effervescence chez les Wilkes. Si j'arrive à le voir tout seul avant le diner, peut-être apprendrai-je la vérité... peut-être saurai-je que ce n'est qu'une de ces plaisanteries grotesques des jumeaux."

C'était l'heure à laquelle Gerald devait rentrer et si Scarlett voulait avoir un entretien particulier avec lui, elle n'avait rien d'autre à faire qu'à aller au devant de lui là où l'allée rejoignait la route. Elle descendit lentement les degrés du perron, en ayant bien soin de regarder derrière elle pour voir si Mama ne l'observait pas d'une des fenêtres du premier. S'étant assurée que le gros visage noir de Mama surmonté d'un madras neigeux n'était pas embusqué derrière les rideaux d'une fenêtre, elle releva hardiment sa jupe à fleurs et fila vers l'allée aussi vite que le lui permettaient ses sandales finement lacées.

Elle trouvait étrange qu'Ashley ne lui eût jamais semblé aussi séduisant qu'aujourd'hui. Lorsqu'elle était enfant, elle l'avait vu aller et venir sans lui prêter la moindre attention. Mais depuis le

jour où, deux ans plus tôt, Ashley, récemment rentré de son Grand Voyage de trois ans en Europe s'était rendu à Tara pour y présenter ses devoirs, elle l'avait aimé.

Elle se tenait sur la véranda et il avait remonté la longue allée à cheval. Il portait des habits de drap fin uni et gris. Sa large cravate noire faisait ressortir à la perfection sa chemise à ruche. Même maintenant Scarlett pouvait se rappeler tous les détails de sa toilette, ses bottes si brillantes, le camée à tête de méduse piqué dans sa cravate, le large panama qu'il avait immédiatement ôté dès qu'il l'avait vue. Il avait mis pied à terre et avait lancé ses rênes à un négrillon. Il s'était arrêté pour la regarder. Ses yeux gris et rêveurs souriaient et le soleil se jouait, si lumineux dans sa chevelure blonde, qu'on l'eût prise pour une couronne d'argent étincelant. Et il avait dit: "Mais vous êtes devenue grande, Scarlett!" Et il avait gravi le perron d'un pas léger, il lui avait baisé la main. Et sa voix! Elle ne pourrait jamais oublier le soubresaut de son cœur quand elle l'avait entendue, comme si elle découvrait cette voix un peu lente, bien timbrée, musicale.

Dès cet instant, elle avait eu besoin de lui aussi simplement, aussi inconsciemment qu'elle avait besoin d'aliments pour manger, de chevaux pour les monter, d'un lit moelleux pour s'y étendre.

Pendant deux ans il l'avait accompagnée à travers le comté, au bal; à de petites réunions, à des pique-niques, à des parties de pêche, à des fêtes. Il ne la voyait jamais aussi souvent que les frères Tarleton, ou Cade Calvert, il n'était jamais aussi pressant que les plus jeunes des Fontaine, mais il ne se passait pas de semaine qu'il ne se vint rendre visite à Tara.

Il était toujours déférent, mais il restait distant. Personne ne pouvait dire ce qu'il pensait. Scarlett encore moins qu'une autre? Dans un pays où chacun savait exactement ce que pensait son voisin presque en même temps que lui, la réserve d'Ashley était exaspérante. Il ne le cédait en rien aux autres jeunes gens pour tout ce qui avait trait aux distractions ordinaires du comté. Il chassait, il jouait, dansait, discutait politique et était le meilleur cavalier d'entre eux; mais il différait de tous les autres en ce que ce genre d'activité n'était pas pour lui la fin et le but de sa vie. Et il demeurait le seul à s'intéresser aux livres, à la musique et à s'adonner avec passion à la poésie.

Oh! pourquoi était-il d'un si joli blond? pourquoi observait-il une réserve si courtoise? pourquoi était-il si ennuyeux avec ses discours sur l'Europe, les livres, la musique, la poésie et des choses qui n'intéressaient pas du tout Scarlett... et cependant pourquoi était-il si désirable? Nuit après nuit, quand Scarlett allait se coucher après être restée assise auprès de lui dans la pénombre de la véranda, elle se retournait pendant des heures dans son lit et ne se consolait qu'à la pensée qu'il lui demanderait sa main à sa prochaine visite. Mais la prochaine visite venait, passait et n'apportait rien... rien, sauf un redoublement de la fièvre qui dévorait Scarlett.

Elle l'aimait, elle avait besoin de lui et elle ne le comprenait pas. Elle était aussi naturelle, aussi simple que le vent qui soufflait sur Tara, que la rivière jaune qui

y serpentait et, jusqu'à la fin de ses jours, elle ne serait jamais capable de comprendre une complication. Et maintenant, pour la première fois de sa vie, elle se trouvait en présence d'une nature complexe.

Car Ashley était issu d'une lignée d'hommes qui occupaient leurs loisirs à réfléchir et non à agir, à poursuivre des rêves chatoyants qui ne portaient en eux aucune trace de réalité. Ashley se mouvait dans un monde intérieur plus beau que la Géorgie et retrouvait la réalité de mauvaise grâce. Il regardait les gens en spectateur, sans les aimer ou les prendre en aversion. Il regardait la vie sans enthousiasme ou sans tristesse. Il prenait l'univers et la place qu'il y tenait pour ce qu'ils étaient et, haussant les épaules, il revenait à sa musique, à ses livres et à un monde meilleur.

Il n'y avait toujours pas trace de Gérard sur la route sinueuse. Pour peu que Scarlett fût obligée d'attendre encore, Mama ne manquerait pas de venir à sa recherche et de la faire rentrer à la maison en la grondant. Mais, tandis qu'elle s'épuisait à fixer la route qui s'assombrissait, elle distinguait un bruit de sabots au bas du pré et vit se disperser les chevaux et les vaches effrayées. Gérard O'Hara, coupant à travers champs, rentra chez lui au triple galop.

Il remontait la colline sur son cheval de chasse au corps massif et aux jambes fines. De loin on aurait pu le prendre pour un jeune garçon juché sur un cheval trop grand pour lui. Sa longue chevelure blanche flottait au vent. Il poussait son cheval à grand renfort de cris et de coups de cravache.

Bien qu'elle fût toute à son angoisse, Scarlett n'en observa pas moins son père avec un tendre orgueil, car Gérard était un excellent cavalier.

"Je me demande pourquoi il veut toujours sauter les barrières quand il a un peu bu, pensa-t-elle. Surtout après la chute qu'il a faite ici-même l'an dernier, lorsqu'il s'est brisé la rotule. On aurait pu croire que la leçon avait porté. Et dire qu'il avait juré à maman de ne plus jamais sauter."

Scarlett ne craignait nullement son père et se sentait plus près de lui que de ses sœurs. Sauter des haies, garder un secret en présence de sa femme causaient à Gérard une fierté juvénile, une joie coupable qui correspondait au plaisir qu'éprouvait sa fille à se jouer de Mama. Scarlett se leva pour mieux le voir.

Le gros cheval atteignit la barrière, prit son élan et s'enleva avec l'aisance d'un oiseau. Son cavalier poussait des cris d'enthousiasme, saurait l'air de sa cravache et ses boucles blanches tressaillaient sur sa nuque. L'ombre des arbres empêcha Gérard de voir sa fille. Une fois sur la route, il s'arrêta et se mit à caresser l'encolure de son cheval.

"Il n'y en a pas deux comme toi dans ce comté ou dans cet Etat", déclara-t-il fièrement à sa monture avec cet accent irlandais qui ne l'avait pas quitté malgré un séjour de trente-neuf ans en Amérique.

Puis il remit hâtivement de l'ordre dans sa coiffure, rentra sa chemise trop bouffante et rajusta sa cravate qui avait glissé derrière une de ses oreilles. Scarlett savait que son père se livrait à ces préparatifs sommaires dans le seul

but de paraître devant sa femme comme un monsieur qui s'en revient tranquillement chez lui après avoir rendu visite à un voisin. Elle savait aussi qu'elle allait l'aborder dans les meilleures conditions pour engager la conversation sans révéler le véritable motif de sa présence.

Elle éclata de rire et, ainsi qu'elle l'avait espéré, la surprise fit sauter Gérard. Alors il reconnut Scarlett et une expression mi-empruntée, mi-défiante se joua sur son visage rubicond. Il descendit de cheval avec quelque difficulté, car son genou était raide et, passant les rênes autour de son bras, il clopina vers sa fille.

"Eh bien, petite dame, dit-il en lui pinçant la joue, on est en train de m'espionner et, comme ta sœur Suellen la semaine dernière, tu iras raconter du mal de moi à ta mère?"

Il y avait de l'indignation dans sa voix de basse un peu rauque où perçait en même temps une intonation câline. Pour taquiner son père, Scarlett claqua la langue contre ses dents tout en lui prenant sa cravate d'un geste prestre. Il soufflait au visage de sa fille son haleine fortement imprégnée d'une odeur de whisky à laquelle s'ajoutait un faible parfum de menthe. Il sentait aussi la chique, le cuir bien huilé et le cheval et Scarlett ne manquait jamais d'associer ces odeurs à son père et, d'instinct, aimait à les retrouver chez d'autres hommes.

"Non, papa, je ne suis pas rapporteuse comme Suellen", lui assura-t-elle en se reculant pour vérifier sa tenue d'un air entendu.

Gérard était petit. Il ne dépassait guère cinq pieds, mais il avait une telle carrure et le cou si épais que ceux qui ne le connaissaient pas le prenaient, quand il se tenait assis, pour plus grand qu'il n'était. Son corps massif était supporté par deux jambes courtes et robustes, toujours emprisonnées dans des bottes de cuir le plus fin et toujours largement écartées. La plupart des gens de petite taille qui se prennent au sérieux sont un peu ridicules; mais dans la basse-cour, on respecte le coq bantam et il en était de même pour Gérard. Personne n'aurait eu la témérité de penser que la petitesse de Gérard O'Hara était ridicule. Il avait soixante ans et ses cheveux frisés étaient d'un blanc argenté, mais son visage usé n'avait aucune ride et ses petits yeux bleus et durs exprimaient l'éternelle jeunesse d'un être qui ne s'était jamais penché sur des problèmes plus ardues que celui de savoir combien de cartes il fallait écartier au poker. Sur toute l'étendue du territoire de sa mère patrie qu'il avait quittée depuis longtemps, il eût été difficile de rencontrer visage plus spécifiquement irlandais que le sien avec ses contours arrondis, son teint vermeil, son nez court, sa bouche large et agressive.

Sous ses dehors rébarbatifs, Gérard O'Hara cachait le plus tendre des cœurs. Il ne pouvait pas plus supporter de voir un esclave pleurnicher sous une réprimande, quel qu'en fût le bien-fondé, que d'entendre miauler un chat ou pleurer un enfant; mais il avait horreur qu'on s'aperçût de cette faiblesse. Il ignorait que tous ceux qui le rencontraient découvraient la bonté de son cœur au bout de cinq minutes; et son amour-propre eût été piqué au vif s'il s'en était

rendu compte, car il aimait à penser que, quand il lançait ses ordres à pleins poumons, chacun tremblait et obéissait. Il ne lui était jamais venu à l'idée que la seule voix à laquelle on obéissait dans la plantation était la voix douce de sa femme Ellen. Il ne devait jamais apprendre ce secret car, d'Ellen au plus borné des paysans, tout le monde conspirait tacitement pour continuer de lui faire croire que sa parole avait force de loi.

Scarlett était encore moins impressionnée qu'une autre par ses accès de colère et ses éclats de voix. Elle était l'aînée de ses enfants et maintenant que Gérard savait qu'il n'y aurait plus de fils pour remplacer les trois qui reposaient dans le cimetière familial, il avait pris l'habitude de la traiter en homme, ce qui lui plaisait au plus haut point. Elle ressemblait davantage à son père que ses sœurs cadettes Carreen et Suellen. La première, venue au monde sous le nom de Caroline Iren, était fragile et mélancolique, la seconde, Susan Elinor se piquait d'élégance et de belles manières.

Scarlett regarda son père dans le jour expirant et, sans savoir pourquoi, elle fut réconfortée par sa présence. Il y avait en lui quelque chose de primitif et de rude qui lui plaisait. Comme elle était dénuée de tout sens critique, elle ne se rendait pas compte que c'était parce qu'elle possédait aussi jusqu'à un certain point ces mêmes qualités, malgré seize années d'efforts de la part d'Ellen et de Mama pour les étouffer.

"Vous voilà très présentable maintenant, dit-elle, et je ne pense pas qu'on devine que vous avez encore fait des frasques à moins que vous vous en vantiez. Mais j'ai l'impression qu'après vous être brisé la rotule l'an dernier en sautant cette même barrière..."

— Ah ça! qu'on me damne si je laisse ma propre fille me dire ce qu'il faut que je saute ou pas! s'écria-t-il en lui pinçant de nouveau la joue. Si je me casse le cou, ça me regarde. D'ailleurs, petite dame, que faites-vous ici sans châlè?"

S'apercevant qu'il avait recours à des manœuvres familières pour éviter une conversation désagréable, Scarlett passa son bras sous le sien et dit: "Je vous attendais. Je ne savais pas que vous seriez si en retard. Je voulais simplement vous demander si vous aviez acheté Dilcey."

— Pour sûr, je l'ai achetée, et à un prix ruineux encore. Je l'ai achetée ainsi que sa petite donzelle de Prissy. John Wilkes était sur le point de me les donner, mais je ne veux pas qu'on raconte que Gérard O'Hara profite de ses amitiés pour faire des affaires. Je l'ai forcé à accepter trois cents dollars pour elles deux.

— Au nom du ciel, papa, trois cents dollars! Et vous n'aviez pas besoin d'acheter Prissy!

— Va-t-on voir mes filles juger mes actions? clama Gérard dans un bel élan. Prissy est une...

— Je la connais! Elle est aussi fourbe que stupide, coupa Scarlett nullement troublée par les clameurs de son père. Et la seule raison qui vous a poussé à l'acheter, c'est que Dilcey vous l'a demandé.

Gérard sembla tout déconfit. Il en était toujours ainsi quand on obtenait une preuve de sa bonté et Scarlett ne se cacha pas pour rire de sa découverte.

— Et puis, qu'a-t-on à y redire? A quoi bon acheter Dilcey sans l'enfant, pour qu'elle passe son temps à se lamenter. C'est entendu, je ne laisserai plus jamais un nègre se marier en dehors de la plantation. Ça coûte trop cher. Allons, viens, ma chatte, rentrons dîner.

L'ombre s'épaississait; le dernier reflet vert s'était effacé du ciel et la tiédeur printanière avait cédé la place à un léger froid. Mais Scarlett s'attardait. Elle se demandait comment aborder le sujet d'Ashley sans que Gérard suspectât ses intentions. C'était difficile car Scarlett n'avait en elle aucune subtilité et Gérard lui ressemblait à tel point qu'il ne manquait jamais de pénétrer ses pauvres subterfuges au même titre qu'elle pénétrait les siens. Et il y mettait rarement du tact.

— Comment ça va-t-il, là-bas, aux Douze Chênes?

— A peu près comme d'habitude. Cade Calvert y était et quand j'eus réglé l'affaire de Dilcey, nous sommes tous allés nous asseoir sur la véranda pour prendre quelques "oddies". Cade revenait d'Atlanta. On est tout sens dessus dessous là-bas, on ne fait que parler de la guerre et...

Scarlett soupira. Si Gérard avait le malheur de se lancer sur le chapitre de la guerre et de la sécession, il en avait pour des heures avant de s'arrêter. Elle aiguilla brusquement la conversation sur une autre voie.

— A-t-on parlé du pique-nique de demain?

— Tiens, oui, en effet, on en a parlé. Mademoiselle je ne sais comment... la jolie petite qui était ici l'année dernière, tu sais bien la cousine d'Ashley... ah oui, Mlle Mélanie Hamilton... c'est ça... elle et son frère sont déjà arrivés d'Atlanta et...

— Ah, elle est arrivée?

— Oui, et c'est une petite bien gentille, bien tranquille. Jamais elle ne parle d'elle-même. Une vraie femme, quoi! Allons, viens, ma fille, ne te fais pas traîner. Ta mère va partir à notre recherche.

A cette nouvelle, le cœur de Scarlett se serra. Elle avait espéré contre toute espérance que quelque chose aurait retenu Mélanie Hamilton à Atlanta et de voir que son père lui-même appréciait le caractère aimable et tranquille de Mélanie, si différent du sien, la poussa à brûler ses vaisseaux.

— Ashley était-il là aussi?

— Oui.

Gérald lâcha le bras de sa fille, se tourna vers elle et la regarda droit dans les yeux.

— Si c'est pour cela que tu es venue au devant de moi, pourquoi ne l'as-tu pas dit, au lieu de jouer à cache-cache avec moi?

Scarlett ne trouva rien à répondre. Elle sentit son visage s'empourprer.

— Allons, parle.

Elle ne répondit toujours rien. Elle souhaitait qu'il fût permis de battre son père et de lui dire de se taire.

— Il était là et lui et ses sœurs m'ont demandé très aimablement de tes nouvelles. Il m'a dit qu'ils espéraient tous que rien ne t'empêcherait d'aller demain au pique-nique, ajouta finement Gérard. Voyons, ma petite, que se passe-t-il entre Ashley et toi?

— Il ne se passe rien, fit Scarlett en le tirant par le bras. Rentrions, papa.

— Alors maintenant, c'est toi qui veux rentrer. Eh bien, moi, je

ne bougerai pas d'ici avant d'avoir su à quoi m'en tenir. J'y pense maintenant, tu as été bien bizarre ces derniers temps. T'a-t-il manqué de respect? T'a-t-il demandée en mariage?

— Non.

— Et il ne te demandera pas.

Un accès de rage s'empara de Scarlett, mais Gérard l'apaisa d'un geste.

— Tâchez de tenir votre langue, petite fille! C'est John Wilkes qui m'a appris tantôt sous le sceau du secret qu'Ashley allait épouser Mlle Mélanie. On annoncera les fiançailles demain.

La main de Scarlett retomba inerte. C'était donc vrai! La douleur lui broya le cœur aussi cruellement que si une bête fauve l'avait tenue entre ses crocs. Elle put encore voir fixés sur elle les yeux de son père, un peu apitoyé, un peu ennuyé de se trouver aux prises avec un problème qu'il était incapable de résoudre. Il aimait Scarlett, mais il ne lui était pas très agréable qu'elle le forçât à trancher pour elle ses difficultés d'enfant. Elle avait réponse à tout. Scarlett aurait dû lui confier ses ennuis.

— Alors, tu t'es donnée en spectacle, hein?... tu nous as tous donnés en spectacle! hurla-t-il, enflant la voix comme il le faisait toujours quand il était ému. Alors, tu as couru après un homme qui ne t'aimait pas quand tu pouvais avoir ce qu'il y a de mieux dans le comté?

La colère et la fierté blessée eurent un peu raison de la douleur.

— Je n'ai pas couru après lui. Ça... ça me surprend, c'est tout.

— Tu mens, fit Gérard et, penché sur son visage bouleversé, il ajouta dans un élan de tendresse soudaine: Je suis navré, mon petit. Mais après tout, tu n'es qu'une enfant et il y a des tas d'autres jeunes gens.

— Maman n'avait que quinze ans quand elle vous a épousé, et moi, j'en ai seize, dit Scarlett d'une voix éteinte.

— Ta mère était différente. Elle n'a jamais été volage comme toi. Allons, viens, ma petite, prends sur toi. Je t'emmènerai la semaine prochaine à Charleston voir tante Eulalie et avec tout le remue-ménage qu'il y a là-bas à cause du fort Sumter, tu oublieras Ashley en huit jours.

"Il me prend pour un enfant, pensa Scarlett, étranglée par le chagrin et la fureur. Il se figure qu'il n'a qu'à me proposer un nouveau jouet pour que j'oublie le coup que j'ai reçu."

"Allons, ne fais pas ce menton menaçant, déclara Gérard. Si tu avais un grain de bon sens il y a longtemps que tu aurais épousé Stuart ou Brent Tarleton. Penses-y, ma fille. Marie-toi avec l'un des jumeaux, les plantations seront réunies. Jim Tarleton et moi, nous te construisons une belle maison là où elles se touchent, dans ce grand bois de pins et..."

— Avez-vous fini de me traiter comme un enfant! s'écria Scarlett. Je ne veux pas aller à Charleston, je ne veux pas de maison, je ne veux pas épouser les jumeaux. Je veux seulement...

Elle s'arrêta, mais trop tard.

La voix de Gérard se fit étrangement calme et il se mit à parler lentement comme s'il empruntait ses phrases à un fond de pensées dont il ne se servait pas souvent.

"C'est seulement Ashley que tu veux et tu ne l'auras pas. Et s'il désirait t'épouser, ce serait avec

appréhension que je donnerais mon consentement, et seulement au nom de la belle amitié qui existe entre John Wilkes et moi." Et, remarquant le regard surpris de Scarlett, il poursuivit: "Je veux que ma fille soit heureuse et tu ne serais pas heureuse avec lui."

— Oh si! si!

— Non, mon petit. Il ne peut y avoir de bonheur que dans un mariage entre personnes qui se ressemblent.

Scarlett eut soudain un désir de crier: "Mais vous avez été heureux, et maman et vous, vous ne vous ressemblez pas!" Pourtant elle se retint de peur que son père ne la giflât pour son impertinence.

"Les gens de notre famille sont différents des Wilkes, reprit Gérard en cherchant ses mots. Les Wilkes sont différents de tous nos voisins... différents de toutes les familles que j'ai connues. Ce sont des êtres bizarres. Il vaut mieux qu'ils se marient entre cousins et qu'ils conservent leur bizarrerie pour eux."

— Mais papa, Ashley n'est pas...

— Garde ta salive, ma chatte. Je n'ai rien dit contre ce garçon car j'ai de la sympathie pour lui. Quand je dis bizarre, je ne veux pas dire fou. Sa bizarrerie n'a rien à voir avec celle des Calvert qui miseraient toute leur fortune sur un cheval, ou celle des Tarleton qui, à chaque nichée, donnent le jour à un ou deux ivrognes, ou celle des Fontaine qui sont de fières petites brutes capables d'assassiner un homme pour un affront imaginaire. Ce genre de bizarrerie est facile à comprendre, pour sûr, et sans l'aide de Dieu, Gérard O'Hara serait affligé de tous ces défauts. Je ne veux pas dire non plus qu'Ashley filerait avec une autre femme, si tu étais la sienne, ou qu'il te battrait. D'ailleurs tu serais plus heureuse dans ce cas-là parce qu'au moins, tu saurais à quoi t'en tenir. Mais sa bizarrerie est d'un autre ordre et on ne peut pas arriver à la comprendre. J'ai de la sympathie pour lui, mais à mon sens la plupart des choses qu'il raconte n'ont ni queue ni tête. Allons, ma chatte, dis-moi la vérité, comprends-tu son charabia sur les bouquins, la poésie, la musique, la peinture à l'huile et toutes ses sornettes du même acabit?

— Oh, papa, s'écria Scarlett impatientée, si je l'épousais, je changerais tout cela.

— Oh oui, je voudrais bien t'y voir, dit Gérard en lui lançant un regard pénétrant. Alors, tu ne sais pas grand chose des hommes. Laisse donc Ashley tranquille. Aucune femme n'a réussi à changer le caractère de son mari. Tâche de ne pas oublier ça. Quant à changer un Wilkes... Ventredieu, ma fille. Toute la famille est comme ça; ils ont toujours été comme ça et le seront probablement toujours. Je te dis qu'ils sont bizarres de naissance. Regarde-moi le mal qu'ils se donnent pour aller à New-York et à Boston entendre des opéras et voir des tableaux. Et ils commandent des livres français et allemands aux yankees! et ils restent là à lire et à rêver à Dieu sait quoi, alors qu'ils feraient bien mieux de passer leur temps à chasser et à jouer au poker comme devraient le faire des hommes dignes de ce nom.

Gérald lui prit le bras et le glissa sous le sien.

"Maintenant nous allons rentrer dîner et tout ceci restera entre nous. Je ne vais pas ennuyer ta mère avec ces histoires... et toi

non plus. Mouche-toi, ma fille."

Scarlett se moucha avec son mouchoir déchiré et, bras dessus, bras dessous, le père et la fille remontèrent l'allée sombre, suivis du cheval qui avançait à pas lents. A proximité de la maison, Scarlett fut sur le point de se remettre à parler, mais elle aperçut sa mère dans la demi-obscurité de la véranda. Elle portait sa capeline, son châle et ses mitaines et, derrière elle, le visage lourd de menaces comme une nuée d'orage, se tenait Mama tenant le sac de cuir noir dans lequel Ellen O'Hara rangeait toujours les pansements et les médicaments dont elle se servait pour soigner les esclaves. Mama avait les lèvres fortes et pendantes et, sous l'empire de l'indignation, il lui arrivait de faire atteindre deux fois son volume normal à sa lèvre inférieure. C'était le cas à présent et Scarlett savait que Mama était en train de ruminer quelque chose qui ne lui plaisait pas.

"Monsieur O'Hara," lança Ellen en voyant arriver le père et la fille.

Ellen appartenait à une génération de gens qui prenaient encore des formes après dix-sept ans de mariage et la venue au monde de six enfants. "M. O'Hara, ça ne va pas chez les Slattery. Le petit d'Emmie est né, mais il se meurt et il faut qu'on le baptise. Je pars avec Mama voir ce que je peux faire."

Sa voix se fit pressante, comme si la réalisation de son projet dépendait de Gérard. Ce n'était au fond qu'une simple formalité, mais Gérard y attachait un grand prix.

"Au nom du ciel, éclata-t-il, pourquoi des gueux vous feraient-ils sortir de chez vous à l'heure de votre dîner et au moment précis où je voulais vous entretenir de ce qu'on dit de la guerre à Atlanta! Allez, madame O'Hara. Vous ne dormiriez pas sur vos deux oreilles si vous saviez qu'il y a des gens dans l'embarras et que vous n'êtes pas là pour les aider."

— Ça se'a jamais une façon de do'mi su' ses deux o'eilles d'aller se promener la nuit pou' soigner di nèg' et di pau' blancs qui peuv' pas se soigner tout seuls, monologua Mama en descendant les marches du perron et en se dirigeant vers la voiture qui attendait dans une allée latérale.

— Prends ma place à table, ma chérie," dit Ellen à Scarlett en lui caressant doucement la joue.

Malgré ses larmes qu'elle avait peine à contenir, Scarlett tressaillit sous la caresse de sa mère qui ne manquait jamais de l'émouvoir et, les narines palpitantes, aspira le délicat parfum de citronnelle qui émanait du sachet cousu à sa robe de soie froufroulante. Il y avait en Ellen O'Hara quelque chose qui bouleversait Scarlett, la dépassait, une sorte de miracle qui l'effrayait, la charmait et la calmait tour à tour.

Gérald aida sa femme à monter en voiture et donna l'ordre au cocher de conduire prudemment. Toby, qui depuis vingt ans s'occupait des chevaux de Gérard, fit une moue indignée en s'entendant donner des conseils. Toby et Mama assise à ses côtés offraient une illustration parfaite de la désapprobation chez les Noirs d'Afrique.

"Si je n'en avais pas tant fait pour ces misérables Slattery, bougonna Gérard, ils auraient été obligés d'aller tenter leur chance ailleurs. Ils m'auraient vendu leurs quelques arpents de marécage et

ils auraient bien débarrassé le comté." Puis, tout heureux à l'idée qu'il allait pouvoir se livrer à l'une de ses plaisanteries habituelles, il ajouta: "Viens, ma fille, allons dire à Pork qu'au lieu d'acheter Dilcey, je l'ai vendu, lui, à John Wilkes."

Il lança les rênes de son cheval à un petit négrillon et se mit à gravir les degrés du perron. Il avait déjà oublié la douleur de Scarlett et il ne pensait plus qu'à jouer un bon tour à son domestique. Les jambes lourdes, Scarlett monta lentement derrière lui. Elle se disait qu'en somme la bonne entente entre Ashley et elle ne serait pas plus extraordinaire que celle qui existait entre son père et Ellen Robillard O'Hara. Comme toujours elle se demandait comment son père, si vulgaire, si dénué de finesse, s'y était pris pour épouser une femme comme sa mère, car jamais deux êtres n'avaient été plus dissemblables de naissance, d'éducation et de formation intellectuelle.

CHAPITRE III

Ellen O'Hara avait trente-deux ans et, pour l'époque, c'était déjà une femme entre deux âges. Elle avait donné le jour à six enfants et en avait enterré trois. Elle était grande et dépassait d'une tête son impétueux mari, mais il y avait tant de grâce paisible dans sa démarche, dans les lents mouvements de sa crinoline qu'on ne remarquait pas sa taille. Son cou, rond et mince, que dégagait le fourreau de taffetas noir de son corsage était d'un blanc laiteux et semblait toujours légèrement attiré en arrière par le poids de sa chevelure luxuriante emprisonnée dans une résille. De sa mère, une Française dont les parents avaient fui Haïti lors de la révolution de 1791, elle tenait ses yeux noirs fendus en amande et ses cheveux noirs aussi. De son père, un soldat de Napoléon, elle tenait son nez droit et long et sa mâchoire carrée qu'adouçissait l'agréable contour de ses joues arrondies. Mais ce n'était qu'à la vie que le visage d'Ellen avait pu emprunter sa fierté sans morgue, son charme, sa mélancolie et son manque total de gaieté.

Pour Scarlett, aussi loin que pouvaient remonter ses souvenirs, sa mère avait toujours été la même. Elle avait toujours employé le même ton mesuré soit pour prier, soit pour faire des observations: elle avait toujours fait ce qu'il fallait avec la même sérénité, malgré les soucis que lui imposait chaque jour la lourde charge d'une maison comme celle de Gerald O'Hara; elle avait toujours conservé son calme et ne s'était jamais laissée aller même à la mort de ses trois jeunes fils. Scarlett n'avait jamais vu sa mère s'appuyer au dossier de sa chaise. Elle ne l'avait jamais vue non plus s'asseoir sans prendre un ouvrage d'aiguille, sauf pendant les repas, quand elle soignait des malades ou qu'elle tenait la comptabilité de la plantation.

Parfois, lorsque Scarlett se dressait sur la pointe des pieds pour embrasser sa mère et lui souhaiter bonne nuit, elle regardait sa bouche à la lèvre supérieure trop pincée, la bouche d'une femme que la vie avait dû blesser. Et elle se demandait si Ellen avait jamais ri sottement comme les autres jeunes filles ou si, le soir, à la veillée, elle avait jamais confié ses

secrets à ses amies. Mais non, ce n'était pas possible. Sa mère avait toujours été telle qu'elle était maintenant, colonne de force, source de sagesse, la seule personne qui eût réponse à tout.

Mais Scarlett se trompait, car, bien des années auparavant Ellen Robillard de Savannah avait ri aussi sottement que n'importe quelle jeune fille de quinze ans dans cette charmante ville du littoral et avait passé de longues soirées à échanger des confidences avec ses amies, à leur livrer tous ses secrets sauf un. C'était l'année où Gerald O'Hara, de vingt-huit ans plus vieux qu'elle, était entré dans sa vie, l'année aussi où son jeune cousin, Philippe Robillard, en était sorti. Lorsque Phil, avec ses pétillants yeux noirs et ses manières fougueuses, avait quitté Savannah pour toujours, il avait emporté avec lui tout ce qui brûlait dans le cœur d'Ellen et n'avait plus laissé qu'un charmant coquillage vide au petit Irlandais qui devait épouser sa cousine. Mais Gerald n'en demandait pas plus, déjà comblé par la chance inouïe d'avoir obtenu celle qu'il désirait. Et si Ellen n'était plus la même, il n'eut jamais lieu d'en souffrir. Il était suffisamment intelligent pour comprendre que seul un miracle lui avait permis à lui, un Irlandais sans parents et sans fortune, de conquérir la fille d'une des plus riches et des plus fières familles du littoral. Car Gerald était un parvenu.

* * *

Gerald était venu d'Irlande en Amérique à l'âge de 21 ans. Ainsi que l'avaient fait ou que le firent plus tard bon nombre d'Irlandais meilleurs ou pires que lui, il avait quitté précipitamment son pays, n'emportant pour tous vêtements que ceux qu'il avait sur le dos. Outre l'argent de son passage, il avait deux shillings en poche et sa tête était mise à prix pour une somme qui, selon lui, dépassait de beaucoup l'importance de son délit. Il n'y avait pas de ce côté-ci de l'enfer un seul orangiste dont le gouvernement anglais ou le diable lui-même eût donné deux cents livres; mais, puisque le gouvernement se montrait si ému par la mort du régisseur d'un propriétaire anglais absentéiste, il était temps pour Gerald O'Hara de s'en aller et de s'en aller au plus vite. Bien sûr, il avait traité le régisseur de "bâtard d'orangiste", mais cela, du point de vue de Gerald, ne conférait pas à cet homme le droit de l'insulter en sifflant les premières mesures du *Boyne water*.

Il quitta le toit de ses parents, emportant sur sa joue le baiser rapide de sa mère et, dans ses oreilles, ses bénédictions ferventes de catholique et la dernière recommandation de son père: "Rappelle-toi qui tu es et ne dérobes rien à personne." Ses cinq frères lui dirent au revoir en le gratifiant de sourires pleins d'admiration, mais un peu protecteurs car Gerald était le benjamin et le plus petit d'une famille robuste.

Si Gerald emmena en Amérique un bagage de connaissances plutôt maigre, il ne s'en rendit même pas compte; et, le lui eût-on fait remarquer, il se serait contenté de hausser les épaules. Sa mère lui avait appris à lire et à écrire lisiblement et il était devenu assez fort en calcul. Là se bornait son savoir.

James et Andrews, ses deux frères qui le prirent à leur maga-

Il y a un an au jour'hui

Les causeries que faisait Louis Francoeur à pareille époque l'an dernier sont d'autant plus intéressantes à lire aujourd'hui que, dans un grand nombre de cas elles prédisaient presque la suite des événements.

On les lit dans

LA SITUATION CE SOIR

PAR LOUIS FRANCOEUR



En vente tous les quinze jours

15 sous le numéro

sin n'eurent pas davantage à se plaindre de son ignorance. Sa belle écriture, des calculs précis et son habileté en affaires forcèrent leur respect, alors que si Gérald avait eu des connaissances littéraires et avait goûté la belle musique, ils auraient été les premiers à lui en vouloir et à le mépriser. Durant les premières années du siècle, l'Amérique avait été accueillante aux Irlandais. James et Andrews qui avaient débuté en transportant, dans des chariots bâchés, des marchandises de Savannah aux villes du centre de la Géorgie possédaient maintenant un commerce florissant et Gérald partagea leur prospérité.

Il avait décidé de ne pas passer toutes ses journées à marchander comme James et Andrews, ni toutes ses nuits à étudier de longues colonnes de chiffres à la lueur d'une chandelle. A l'encontre de ses frères, il ressentait vivement la flétrissure qui s'attachait à tous ceux qui "faisaient du commerce". Gérald voulait être un planteur. Avec l'acharnement d'un Irlandais qui avait dû se contenter d'être métayer sur des terres dont sa famille avait jadis été propriétaire, il voulait jouir du spectacle offert par la surface verdoyante de ses propres champs. Animé par cet unique désir, il souhaita inlassablement de posséder une maison, une plantation, des esclaves et des chevaux bien à lui.

Ce fut alors qu'un coup du destin et un coup de poker lui procurèrent la plantation que, par la suite, il appela Tara et, en même temps, amenèrent à quitter le littoral pour les Hautes Terres de la Géorgie du Nord.

Muni de son petit avoir personnel, nanti de ce qu'il avait pu emprunter à ses frères assez peu enthousiastes et d'une somme rondelette qu'il s'était procurée en hypothéquant son domaine Gérald acheta ses premiers esclaves et s'en vint à Tara habiter tout seul la petite maison du surveillant en attendant que s'élevassent les murs blancs de sa plantation.

Il défricha les champs, y planta du coton et fit de nouveaux emprunts à James et à Andrews pour acheter d'autres esclaves. Les O'Hara avaient l'esprit de clan et se cramponnaient les uns aux autres dans la prospérité comme dans le malheur, non pas en vertu d'une affection exagérée, mais parce qu'ils avaient appris durant leurs années d'épreuves que, pour survivre, une famille doit affronter le monde avec une cohésion parfaite. Ils prêtèrent à Gérald de l'argent qui, par la suite, leur revint, grossi d'intérêts. Petit à petit, la plantation se développa, Gérald acquit de nouveaux champs attenants à son domaine et, de simple rêve, la demeure blanche devint une réalité.

Gérald vivait en excellents termes avec tous ses voisins du comté, sauf avec les MacIntosh dont la propriété touchait à la sienne sur la gauche et avec les Slattry dont le maigre champ flanquait les siens à droite, le long des marécages, entre la rivière et la plantation de John Wilkes.

Lorsqu'il atteignit quarante-trois ans, Gérald, si replet et si rougeaud qu'on aurait pu le prendre pour un gentilhomme détaché d'une gravure de chasse, commença à se dire que Tara, qui lui était pourtant chère, et ses voisins, qui lui ouvraient à la fois leur cœur et leur porte, ne suffisaient

pendant pas. Il voulut prendre femme.

Le besoin d'une maîtresse de maison se faisait impérieusement sentir à Tara. La grosse cuisinière, jadis préposée à la basse-cour et élevée par nécessité à la dignité de cordon bleu, ne préparait jamais les repas à l'heure; quant à la femme de chambre, une ancienne esclave attachée aux champs, elle laissait la poussière s'accumuler sur les meubles et semblait ne jamais avoir de linge propre à sa disposition, si bien que l'arrivée des invités s'effectuait toujours au milieu des pleurs et des grincements de dents. Pork, le seul nègre bien stylé de la plantation, avait la haute main sur les domestiques, mais lui-même, après avoir été soumis pendant plusieurs années aux manières insouciantes de Gérald, était devenu indolent et peu soigneux. En tant que valet, il rangeait la chambre à coucher de Gérald et en tant que majordome, il servait à table avec beaucoup de dignité; seulement, par ailleurs, il laissait plutôt les choses aller leur train.

Un matin qu'il s'habillait pour aller en ville assister à une fête locale, il eut conscience qu'il lui fallait absolument prendre femme. Pork lui apporta sa chemise à manche préférée. Elle avait été si mal recommandée par la femme de chambre qu'il ne lui resta plus qu'à en faire cadeau à son valet.

Mais en voulant s'allier à une des familles du comté, Gérald se heurtait à deux difficultés. D'abord il n'y avait guère de jeunes filles en âge de se marier. Ensuite, et c'était plus grave, Gérald était un "homme nouveau", bien qu'il eût presque dix ans de résidence dans le pays, et un étranger. Personne ne savait à quoi s'en tenir sur sa famille. En Géorgie, la société de l'arrière-pays avait beau être moins fermée que l'aristocratie du littoral, aucune famille ne se souciait d'allier sa famille à un homme dont nul n'avait connu le grand-père.

Gérald savait qu'en dépit de la franche sympathie que lui témoignaient les hommes avec lesquels il chassait, buvait et parlait politique, il n'y en avait pour ainsi dire pas un dont il pourrait épouser la fille. Et il ne tenait pas du tout à ce qu'on racontât le soir, à table, que monsieur Untel avait eu le regret de refuser à Gérald O'Hara la permission de courtiser sa fille. Gérald ne se sentit pas pour cela diminué aux yeux de ses voisins. D'ailleurs rien ni personne n'aurait pu lui faire éprouver pareil sentiment. Il s'agissait simplement d'une curieuse coutume du comté qui voulait que les filles s'alliasent à des familles établies dans le sud depuis bien plus de vingt ans, pourvues de terres et d'esclaves et adonnées depuis ce laps de temps aux seuls vices de bon ton.

"Prépare les bagages, nous partons pour Savannah, déclara Gérald à Pork.

James et Andrews pouvaient être de bon conseil sur le chapitre matrimonial et, parmi leurs vieilles relations, il se rencontrerait peut-être des jeunes filles susceptibles à la fois de répondre à ses exigences et de l'agréer pour mari. James et Andrews prêtèrent une oreille patiente à son histoire, mais ils ne l'encouragèrent pas beaucoup dans son projet. Ils n'avaient pas à Savannah de parents auprès de qui trouver une aide, quant aux filles de leurs amis

il y avait bel âge qu'elles s'étaient mariées et qu'elles consacraient leurs soins à leurs enfants.

"Tu n'es pas riche et tu n'appartiens pas à une grande famille", dit James.

— J'ai gagné de l'argent, et je suis de taille à me faire une grande famille. D'ailleurs, je ne veux pas épouser n'importe qui.

— Tu vises haut, remarqua sèchement Andrews.

Mais les deux frères firent tout ce qu'ils purent pour Gérald. James et Andrews étaient des hommes d'âge et ils occupaient un certain rang à Savannah. Ils avaient de nombreux amis et, pendant un mois, ils emmenèrent Gérald de visites en diners, de diners en sauteries et de sauteries en pique-niques.

"Il n'y en a qu'une qui me plaise, finit par déclarer Gérald, et elle n'était même pas née quand j'ai débarqué ici."

— Et qui est-ce?

— Mlle Ellen Robillard, dit Gérald en cherchant à s'exprimer d'un air détaché, car les yeux sombres et légèrement bridés d'Ellen Robillard avaient fait plus que l'émouvoir.

Malgré un manque de vivacité surprenant chez une jeune fille de quinze ans, elle l'enchantait. En outre, il y avait en elle quelque chose de désespéré qui lui allait au cœur, et le rendait plus affectueux avec elle qu'il ne l'avait jamais été pour quiconque.

"Dire que tu es assez vieux pour être son père!"

— Moi, je suis dans la fleur de l'âge, s'écria Gérald piqué au vif.

— Jerry, fit James sans élever le ton, il n'y a pas une jeune fille à Savannah que tu aies moins de chances d'épouser. Son père est un Robillard et ces Français sont fiers comme Lucifer. Et sa mère, que Dieu ait son âme, c'était une très grande dame!

— Ça m'est égal, dit Gérald en s'échauffant. D'ailleurs sa mère est morte et le vieux Robillard m'aime bien.

— Comme homme, oui, comme genre, non.

— En tout cas, la petite ne voudrait pas de toi, intervint Andrews. Voilà un an qu'elle aime son cerveau brûlé de cousin Philippe Robillard, bien que sa famille du matin au soir s'efforce de la faire changer d'idée.

— Il est parti pour la Louisiane ce mois-ci, fit Gérald.

— Comment le sais-tu?

— Je le sais, se contenta de répondre Gérald qui ne se souciait pas de révéler que Pork lui avait fourni ce renseignement précieux, ni que Philippe était parti pour l'Ouest sur l'ordre exprès de sa famille. "Je ne pense pas qu'elle l'ait aimé au point de ne pas l'oublier. Quinze ans, c'est trop jeune pour s'y connaître beaucoup en amour."

— Les Robillard aimeraient encore mieux leur cousin que toi.

James et Andrews furent donc aussi surpris que le reste de la ville quand on apprit que la fille de Pierre Robillard allait épouser le petit Irlandais des hautes terres. Savannah chuchota sous le manteau et se perdit en conjectures sur le départ de Philippe Robillard pour l'Ouest, mais tous ces commérages n'aboutirent à rien. Le mariage de la plus jolie des filles Robillard avec un petit bonhomme braillard et rubicond qui lui arrivait à peine aux oreilles demeura un mystère pour tous.

Gérald lui-même ne sut jamais

très bien comment tout cela s'était passé. Il sut seulement qu'un miracle s'était produit. Et, pour une fois dans sa vie, il fut rempli d'humilité quand Ellen, très pâle mais très calme, posant une main légère sur son bras, lui dit: "Je vous épouserai, monsieur O'Hara."

Les Robillard, frappés de stupeur, surent en partie à quoi s'en tenir, mais seules Ellen et sa Mama connurent l'histoire complète de cette nuit où la jeune fille avait sangloté jusqu'à l'aube comme un enfant au cœur brisé et s'était réveillée le matin, sa décision prise.

Forçant la consigne, Mama avait apporté à sa jeune maîtresse un petit paquet envoyé de la Nouvelle-Orléans par une autre personne dont l'écriture n'était pas familière. Il contenait une miniature d'Ellen que celle-ci jeta par terre en poussant un cri, quatre lettres écrites par sa cousine à Philippe Robillard et un billet laconique d'un prêtre de la Nouvelle-Orléans annonçant que Philippe avait trouvé la mort au cours d'une rixe dans un café.

"Ce sont eux qui l'ont chassé, Papa, Pauline et Eulalie. Ils l'ont chassé. Je les déteste. Je les déteste tous, je ne veux plus jamais les revoir. Je veux m'en aller. Je veux m'en aller là où je ne les reverrai jamais plus, où je ne pourrai plus jamais revoir cette ville ni les gens qui me feront me souvenir de... de lui."

Et, vers la fin de la nuit, Mama qui elle-même avait épanché toutes les larmes de son corps dans la chevelure sombre de sa maîtresse, avait protesté: "Mais, chérie, vous pouvez pas fai' ça."

— Si, je le ferai. Il est très gentil. Je le ferai ou j'entrerai au couvent à Charleston.

En fin de compte ce fut cette menace du couvent qui arracha son consentement à Pierre Robillard accablé et meurtri. Bien que sa famille fût catholique, c'était un presbytérien convaincu, et l'idée que sa fille pouvait se faire bonne soeur lui semblait pire que celle d'épouser Gérald O'Hara. Après tout, on ne pouvait rien reprocher à ce dernier, sinon son absence de famille.

Ainsi Ellen ayant renoncé à son nom de Robillard tourna le dos à Savannah pour ne plus y revenir et, en compagnie d'un mari entre deux âges, de sa Mama et de vingt serviteurs nègres, elle prit le chemin de Tara.

L'année suivante naquit leur premier enfant. Ils l'appelèrent Katie Scarlett, du nom de la mère de Gérald. Gérald fut déçu car il aurait voulu un fils; néanmoins il se réjouit assez de la venue au monde de sa fille aux cheveux noirs pour offrir du rhum à tous les esclaves de Tara et connaître lui-même une ivresse tonitruante.

Si Ellen regretta toujours sa brusque décision, personne ne le sut, en tout cas pas Gérald qui manquait d'éclater d'orgueil chaque fois qu'il la regardait. Le jour où elle était partie de Savannah elle avait banni de sa mémoire cette cité maritime, aimable et manquée, ainsi que les souvenirs qu'elle y avait et, dès son arrivée dans le Comté, la Géorgie du Nord devint son foyer.

En quittant à jamais la demeure de son père, elle avait laissé derrière elle une maison aux lignes aussi belles, aussi épanouies que celles d'un corps de femme, une maison de stuc rose pâle construite dans le style colonial fran-

çais, dressant très haut sa silhouette élégante, précédée d'un escalier à double révolution à la rampe de fer forgé comme de la dentelle, une maison luxueuse et charmante, mais un peu froide.

Elle avait non seulement quitté cette aimable demeure, mais en même temps tous les raffinements qu'elle abritait et elle se retrouvait dans un monde aussi étranger aussi différent que si elle avait traversé un continent.

Elle devint la femme la plus aimée du Comté. C'était une maîtresse de maison accomplie et affable, une bonne mère et une épouse dévouée. Au lieu de consacrer à la religion son cœur brisé et son désintéressement, elle les reporta sur son enfant, sa maison et l'homme qui l'avait emmenée loin de Savannah et de ses souvenirs et qui ne lui avait jamais posé une seule question.

Lorsque Scarlett eut un an, alors que, de l'avis de Mama, elle était plus saine et plus vigoureuse qu'un bébé n'en avait le droit, naquit le second enfant d'Ellen, Susan Ellinor, qu'on appela toujours Suellen, puis, aussitôt après vint Carreen inscrite dans la bible familiale sous le nom de Caroline Irène. Enfin survinrent trois garçons et tous trois moururent avant de savoir marcher... trois garçons qui reposaient désormais sous les cèdres nouveaux à cent mètres de la maison, dans le cimetière où trois dalles portaient le nom "Gérald O'Hara".

A partir du jour où Ellen s'établit à Tara, le domaine se transforma. Ellen avait beau n'avoir que quinze ans, elle n'en était pas moins prête à endosser toutes les responsabilités d'une propriétaire de plantation. Avant le mariage, les jeunes filles devaient avant tout être douces, aimables, belles et décoratives, mais on escomptait surtout qu'après le mariage elles seraient en état de diriger des maisons comprenant cent personnes et plus, blanches et noires, et c'était vers ce but que tendait leur éducation.

A l'instar de toutes les jeunes filles bien élevées, Ellen avait donc ainsi été préparée au mariage, mais en outre elle pouvait compter sur Mama, fort capable de galvaniser le plus mou des nègres. Ellen apporta bientôt de l'ordre, de la dignité et de la grâce au foyer de Gérald et elle donna à Tara une beauté qu'elle n'avait jamais eue auparavant.

Ellen n'avait la vie ni facile, ni heureuse, mais elle ne s'était pas attendue à mener une vie facile et, si son existence n'était pas heureuse, c'était là le lot des femmes. Le monde était fait pour l'homme et elle en acceptait l'ordonnance. L'homme était maître du domaine, la femme l'administratrice. L'homme s'attribuait tout le mérite d'une bonne gestion, la femme louait l'habileté qu'il avait déployée. L'homme mugissait comme un taureau quand il s'était enfoncé une écharde dans le doigt, la femme étouffait les plaintes de l'enfantement de peur de le déranger. Les hommes étaient grossiers et s'enivraient souvent. Les femmes ignoraient les écarts de langage et mettaient les ivrognes au lit sans un mot de reproche. Les hommes étaient brutaux et ne cachaient pas leurs sentiments, les femmes étaient toujours aimantes, gracieuses et miséricordieuses.

Ellen avait été élevée dans la tradition des grandes dames qui lui avaient enseigné à porter son

fardeau tout en gardant son charme et elle entendait que ses trois filles fussent également de grandes dames. Elle réussit auprès de ses deux filles cadettes; Suellen était si désireuse de plaire qu'elle prêtait une oreille attentive et docile aux enseignements de sa mère; Carreen était timide et il était facile d'en faire ce qu'on voulait. Mais Scarlett, digne fille de Gérald, trouvait dur le chemin qui menait à la distinction.

A la grande indignation de Mama, ses camarades de jeux préférés n'étaient point ses sœurs pleines de réserve, ni les petites Wilkes si bien élevées, mais les enfants noirs de la plantation et les garçons du voisinage. Elle savait aussi bien qu'eux grimper aux arbres ou lancer une pierre. Mama était fort troublée de voir que la fille d'Ellen pouvait manifester de telles tendances et elle l'adjurait fréquemment "de se conduire" comme une pitite dame". Mais Ellen considérait la chose d'un oeil plus tolérant et plus clairvoyant. Elle savait que les compagnons d'enfance deviennent des soupirants par la suite et que le premier devoir d'une jeune fille était de se marier. Elle se disait que l'enfant débordait simplement de vie et qu'on avait encore le temps de lui enseigner les artifices et les grâces qui séduisent les hommes.

Dans ce but Ellen et Mama joignirent leurs efforts et, à mesure qu'elle grandit, Scarlett se montra excellente élève sur ce chapitre, bien que ce fût au détriment des autres sciences. Malgré de multiples gouvernantes et deux ans passés non loin de Tara à l'Académie Féminine de Fayetteville, son éducation demeura fragmentaire, mais aucune jeune fille du Comté ne dansait avec plus de grâce qu'elle. Elle savait sourire pour creuser ses fossettes, marcher sur la pointe des pieds pour imprimer aux larges cerceaux de sa crinoline de séduisants balancements, regarder un homme bien en face, puis baisser des yeux et battre rapidement des paupières afin de paraître toute frémissante d'émotion. Surtout, elle apprit à cacher aux hommes une intelligence aigüe sous un visage aussi aimable et doux que celui d'un bébé.

Ellen, à force d'affectueuses remontrances, et Mama, à force de criailleries, finirent par lui inculquer les qualités qui feraient d'elle une épouse vraiment désirable.

A elles deux elles lui enseignèrent tout ce qu'une jeune fille de qualité devait savoir, mais Scarlett n'apprit que les manifestations extérieures de la bonne éducation. Les apparences suffirent car elles lui valurent d'être fêtée partout et c'était ce qu'elle désirait. Gérald prétendait qu'elle était la reine de cinq comtés et il n'avait pas tellement tort puisque presque tous les jeunes gens du voisinage avaient demandé sa main, sans compter ceux d'endroits plus éloignés comme Atlanta et Savannah.

A seize ans, grâce à Mama et à Ellen, Scarlett paraissait douce, charmante et frivole, alors qu'en réalité elle était volontaire, orgueilleuse et têtue. Elle tenait de son père irlandais un tempérament emporté et n'avait de la douceur et de la patience de sa mère qu'un vernis superficiel. Ellen ne se rendit jamais très bien compte de la fragilité de ce vernis, car Scarlett se montrait toujours à sa mère sous son meilleur jour. Elle lui cachait ses escapades, se dominait et faisait tout pour paraître docile



Avant longtemps, ses gâteaux à la 'Magic' seront aussi tendres et délicieux que les vôtres

VOTRE fillette aime à vous imiter — et vous êtes fière de lui servir de modèle. Vous serez un bon modèle, en ce qui concerne la cuisson des gâteaux, si vous l'initiez jeune à l'usage de la Poudre à Pâte 'Magic', conformément aux meilleures traditions canadiennes.

La 'Magic' est de droit la poudre à pâte préférée des Canadiennes depuis plusieurs générations. 3 ménagères sur 4 l'emploient — comme le font d'ailleurs les plus grandes autorités en art culinaire — parce qu'elle donne toujours des résultats *uniformes*, que l'on peut toujours compter sur elle pour obtenir des gâteaux légers, à mie fine, tendres et délicieux.

Aucune équipe de "maman et fillette" ne saurait être complète sans la 'Magic', la poudre à pâte de qualité supérieure dont l'efficacité a été prouvée. Très économique, elle coûte moins de un sou par cuisson ordinaire.

● LIVRE DE CUISINE GRATUIT!
Si vous cuisez à la maison, servez-vous du nouveau Livre de Cuisine 'Magic'. Contient plus de 300 recettes. Adresse: Poudre à Pâte 'Magic', Fraser Avenue, Toronto, 2.

FABRIQUÉE AU CANADA



en présence d'Ellen qui pouvait d'un seul regard la faire pleurer de honte.

Mais Mama ne nourrissait aucune illusion sur son compte et s'attendait continuellement à ce que le vernis craquât. Mama avait des yeux plus perçants qu'Ellen et Scarlett ne se souvenait pas d'avoir pu lui jouer bien longtemps la comédie.

Ces deux tendres mentors ne déploraient pourtant pas l'entraîn, la vivacité et la séduction de Scarlett. Au contraire, les femmes du Sud étaient fières de ces traits de caractère. Mais ce qui les préoccupait c'était de retrouver en Scarlett la forte tête et les manières impétueuses de Gérald et parfois Ellen et Mama redoutaient que Scarlett ne fût incapable de dissimuler ces fâcheuses qualités avant d'avoir trouvé un beau parti. Mais Scarlett voulait se marier et se marier avec Ashley, aussi était-elle toute disposée à se tenir tranquille, à être docile et étourdie si c'était là ce qui plaisait aux hommes. Elle ne savait d'ailleurs pas pourquoi les hommes étaient comme ça. Elle savait simplement que ces méthodes-là réussissaient. La chose ne l'intéressait jamais au point de lui en faire chercher la raison. Elle ignorait tout du fonctionnement de la pensée humaine, même de la sienne. Elle savait seulement que, si elle disait ceci et cela les hommes ne manqueraient pas de lui adresser les compliments correspondants. C'était comme une formule mathématique et pas plus difficile à appliquer car les mathématiques étaient la seule science que Scarlett avait assimilée sans peine durant son séjour à l'école.

Si elle ne savait pas grand chose de la mentalité des hommes, elle en savait encore moins de celle des femmes qui ne l'intéressaient pas. Elle n'avait jamais eu une seule amie et cela ne lui avait jamais manqué. Pour elle, toutes les femmes, y compris ses deux soeurs, étaient des ennemies naturelles lancées à la poursuite de la même proie, l'homme.

Scarlett souhaitait beaucoup ressembler à sa mère. La seule difficulté était qu'à vouloir être juste, franc, tendre et dévoué on passait à côté de la plupart des plaisirs de l'existence et à coup sûr d'un grand nombre de soupçons, et la vie était bien trop courte pour qu'on se privât de ces plaisirs. Un jour, quand elle aurait épousé Ashley et qu'elle serait vieille, un jour qu'elle aurait le temps, elle se promettait bien de ressembler à Ellen. Mais, en attendant...

CHAPITRE IV

Ce soir-là, au dîner, Scarlett, en l'absence de sa mère, s'acquitta de ses fonctions de maîtresse de maison mais, bouleversée par la terrible nouvelle qu'elle avait apprise au sujet d'Ashley et de Mélanie, elle n'arriva pas à retrouver son calme. La mort dans l'âme elle attendit que sa mère revint de chez les Slaterry car, sans elle, elle se sentait seule et désemparée. De quel droit les Slaterry et leurs sempiternelles maladies arrachaient-ils Ellen à son foyer au moment précis où elle, Scarlett, avait tant besoin d'elle.

Scarlett se leva brusquement de sa chaise en distinguant un grincement de roues dans l'allée, puis elle se rassit. La voiture faisait le tour de la maison pour

gagner la cour. Ce ne pouvait être Ellen. Elle serait descendue de voiture devant le perron. Il y eut un bref conciliabule à voix basse et Pork entra. Il avait renoncé à sa dignité habituelle. Il roulait des yeux tout ronds et découvrait ses dents brillantes.

"Missié Be'ald, annonça-t-il le souffle court et le visage illuminé d'un orgueil de jeune marié, vot' nouvelle femme elle est a'ivée!"

— Ma nouvelle femme? Je n'ai pas acheté de nouvelle femme, déclara Gérald en feignant la colère.

— Si donc, missié Ge'ald. Si donc! Et la voilà dehors maintenant à vouloir vous pa'ler, répondit Pork, plein d'émoi, en ricanant et en se tordant les mains.

— Allons, fais venir la mariée, dit Gérald. Et Pork, se retournant, fit signe à sa femme qui, fraîchement arrivée de chez les Wilkes pour servir à Tara, attendait dans le vestibule. Elle entra et, derrière elle, presque entièrement dissimulée par son ample jupe de calicot, suivait sa fillette âgée de douze ans.

Dilcey était grande et ne perdait pas un pouce de sa taille. Son impassible visage de bronze était si peu ridé qu'on aurait pu lui donner n'importe quel âge entre 30 et 60 ans. En elle le sang indien contrebalançait les caractéristiques négroïdes.

Lorsqu'elle parlait, sa voix n'était pas aussi confuse que celle de la plupart des noirs et elle s'exprimait avec plus de recherche.

"Bonsoir, mes jeunes demoiselles. Missié Ge'ald, moi je suis t'iste de vous déranger, mais je voulais veni' vous remercie' de m'avoir achetée avec l'enfant.

— Hum... hum... dit Gérald en s'éclaircissant la gorge. Il était fort gêné d'être pris en flagrant délit de bonté.

Dilcey se tourna vers Scarlett et l'ombre d'un sourire plissa le coin de ses paupières.

"Mamzelle Sca'lett, Poke y m'a dit que vous aviez demandé à Missié Ge'ald de m'acheter. Aussi je vais vous donner ma P'issy pou' ét' vot' femme de chamb'."

Elle attira la fillette plus près d'elle et d'une secousse, la poussa en avant. C'était un petit être tout brun aux jambes grêles comme celles d'un oiseau. La multitude de ses mèches crépélées soigneusement tressées avec de la ficelle se dressaient toutes raides autour de sa tête. Elle avait des yeux perçants, des yeux malins à qui rien n'échappait et son visage était empreint d'une expression de bêtise étudiée.

"Merci, Dilcey, répondit Scarlett, mais je crains que Mama n'ait son mot à dire. Elle est à mon service depuis que je suis née."

— Mama se fait vieille, rétorqua Dilcey avec un calme qui eût mis Mama en fureur. C'est une bonne Mama, mais vous voilà une dame maintenant et vous avez besoin d'une bonne femme de chamb' et ma P'issy est la femme de chamb' de Mam'zelle India depuis un an déjà. Elle sait bien coud'e et elle sait coiffer tout comme une g'ande pe'sonne.

Houspillée par sa mère, Prissy fit une brusque révérence et adressa à Scarlett un sourire que celle-ci fut obligée de rendre.

"Une jolie petite peste," pensa Scarlett qui ajouta tout haut: "Merci, Dilcey, nous verrons cela quand Mama rentrera."

— Me'ci, Mam'zelle. Je vous souhaite la bonne nuit, fit Dilcey

en se retirant avec sa fille, tandis que Pork restait au garde à vous.

Une fois la table desservie, Gérald reprit le fil de son discours, mais sans en éprouver beaucoup plus de plaisir que son auditoire qui n'en éprouvait aucun. Il avait beau prédire la guerre d'une voix de stentor et employer toutes les fleurs de sa rhétorique pour savoir si le Sud tolérerait plus longtemps d'être insulté par les Yankees, il n'éveillait que de faibles "Oui, papa" et "Non, papa" prononcés d'un ton exaspéré. Assise sur un pouf au-dessous de la grande lampe, Carreen était plongée dans le récit des aventures d'une jeune fille qui avait pris le voile après la mort de celui qu'elle aimait et, tout en versant des larmes silencieuses, elle s'imaginait avec délices coiffée d'une blanche cornette. Suellen, occupée à broder ce qu'elle appelait en riant "son trousseau" se demandait si, le lendemain, au pique-nique, il lui serait possible de détacher Stuart Tarleton de sa soeur et de le subjuguier par les exquisités qualités féminines qu'elle possédait et dont Scarlett était dépourvue. Quant à Scarlett, ses pensées tumultueuses revenaient sans cesse vers Ashley.

Il lui semblait qu'un ouragan avait dévasté son esprit et elle trouvait étrange que la salle à manger fût si tranquille, si pareille à ce qu'elle avait toujours été.

Alors on entendit des roues grincer sur le sable de l'allée et le doux murmure de la voix d'Ellen congédiait le cocher emplit la pièce. Elle entra. Le père et les filles relevèrent vivement la tête. Les cerceaux de sa crinoline se balançait. Elle avait l'air triste et fatiguée. En même temps qu'elle entra le léger parfum de citronnelle de son sachet, parfum qui semblait toujours monter des plis de sa robe et que Scarlett associa toujours à l'image de sa mère. La trousse de cuir à la main, la lèvre en bataille, le front plissé, Mama suivait à quelques pas. Elle n'arrêtait pas de bougonner et faisait bien attention d'émettre ses réflexions à voix basse pour qu'on ne les entendit pas, mais assez haut cependant pour qu'on remarquât son mécontentement.

"Je suis désolée d'être si en retard, dit Ellen en faisant glisser son châle et en le tendant à Scarlett dont elle caressa la joue au passage."

Dès l'arrivée de sa femme, le visage de Gérald s'était illuminé comme par magie.

"Le marmot est-il baptisé?" demanda-t-il.

— Oui, et il est mort, le pauvre petit, répondit Ellen. J'ai eu peur qu'Emmie ne mourût elle aussi, mais je crois qu'elle vivra.

Surprises, ses filles se tournèrent vers elle comme pour l'interroger. Gérald, lui, hochait philosophiquement la tête.

Ellen s'était approchée de la cheminée sur laquelle était posée la petite cassette de marqueterie qui renfermait son chapelet quand Mama l'arrêta d'un ton énergique.

"Man' Ellen, il faut manger que'que chose avant de fai' la pière."

— Merci, Mama, je n'ai pas faim.

— Je vais vous fai' vot' dîner moi-même et vous le p'end'ez, insista Mama d'un air indigné tout en sortant dans le vestibule pour aller à la cuisine.

— Po'k, lança-t-elle, dis à la cuisinière de pousser le feu. Mam' Ellen est l'ent'ée.

Pork entra dans la salle à man-

ger. Il portait une assiette, de l'argenterie et une serviette. Sur ses talons marchait Jack, un petit noir de dix ans, qui achevait précipitamment de boutonner d'une seule main une veste de toile blanche et qui, de l'autre, tenait un chasse-mouche fait de fines bandes de papier découpées.

Ellen s'assit sur la chaise que lui avançait Gérald et aussitôt commença un quadruple assaut de questions.

"Maman, la dentelle de ma nouvelle robe de bal ne tient pas, et je voudrais pourtant bien la porter demain soir aux Douze Chênes. Pourriez-vous me l'arranger, s'il vous plaît?"

— Maman, la nouvelle robe de Scarlett est plus jolie que la mienne et je suis affreuse en rose. Pourquoi ne serait-elle pas en rose? Moi, je porterais sa robe verte. Le rose lui va très bien.

— Maman, est-ce que je pourrai assister au bal demain soir? J'ai treize ans maintenant...

— Madame O'Hara, le croiriez-vous?... Taisez-vous, les petites, sinon gare à ma cravache! Cade Calvert était à Atlanta ce matin. Il dit... Allez-vous vous tenir tranquilles, on ne s'entend pas... il dit qu'on est sens dessus dessous là-bas, qu'on ne parle que de guerre, d'exercices de la milice, de rassemblement de troupes. Et il dit que, d'après des nouvelles de Charleston, on ne tolérera plus de se laisser insulter par les Yankees.

Au milieu de ce tumulte, Ellen eut un sourire las et répondit d'abord à son mari comme il se devait à une bonne épouse.

"Il y a des gens très bien à Charleston, et s'ils sont de cet avis je suis sûre que nous ne tarderons pas à penser comme eux," déclara-t-elle car elle avait la conviction profonde qu'en dehors de Savannah, sur tout le continent, on ne rencontrait guère de vraie noblesse ailleurs que dans ce petit port, et les gens de Charleston partageaient largement son point de vue."

"Non, Carreen, l'année prochaine, ma chérie. A ce moment-là, tu pourras aller au bal. Tu porteras des robes de grande personne et quel bon temps prendront mes bonnes petites joues roses! Ne boude pas, ma chérie. Tu iras au pique-nique, ne l'oublie pas, tu assisteras au dîner aussi, mais pas de bal avant quatorze ans."

"Donne-moi ta robe, Scarlett, j'arrangerai cette dentelle après la prière."

"Suellen, ma chérie, je n'aime pas ce ton-là. Ta robe rose est charmante et te va très bien au teint, exactement comme celle de Scarlett convient à sien. Mais tu pourras porter mon collier de grenats demain soir."

Lorsque le plat fut vide et alors que Gérald en était encore au beau milieu de son développement sur la malhonnêteté des Yankees qui voulaient affranchir des nègres sans verser un sou pour payer leur liberté, Ellen se leva.

"Allons-nous dire les prières?" questionna son mari à contre-cœur.

— Oui. Il est si tard... tenez, il est dix heures juste. Toussotant, ferrailant, l'horloge sonnait ses dix coups. "Carreen devrait être au lit depuis longtemps. La lampe, Park, je vous prie. Mon livre de prières, Mama."

Sur les injonctions de Mama, Jack posa son chasse-mouche dans un coin et desservit, tandis que Mama fouillait le tiroir d'un

buffet pour trouver le vieux livre de prières d'Ellen. Dressé sur la pointe des pieds, Pork atteignit un anneau accroché à la chaîne de la suspension et descendit lentement la lampe jusqu'à ce que le dessus de la table fût inondé de lumière et que le plafond se perdît dans les ténèbres. Ellen étala sa jupe et s'agenouilla sur le plancher, posa le livre de prières sur la table en face d'elle, l'ouvrit et joignit les mains. Gerald s'agenouilla à côté d'elle; de l'autre côté de la table Scarlett et Suellen retrouvèrent leurs places habituelles et ramenèrent sous leurs genoux leurs amples jupons afin de moins sentir le contact du plancher. Carreen, qui était petite pour son âge, ne pouvait pas s'agenouiller confortablement devant la table, aussi s'agenouillait-elle devant une chaise, les coudes appuyés au siège. Elle aimait cette position car elle manquait rarement de s'endormir pendant les prières et, dans cette posture, sa mère ne s'en apercevait pas.

Les domestiques emplissaient le vestibule du bruit de leurs pas traînants ou d'un frou-frou d'étoffe et venaient s'agenouiller devant le seuil de la pièce. Mama se baissait en gémissant. Pork restait droit comme une baguette de tambour; gracieuses, Rosa et Teena, les femmes de chambre, étaient autour d'elles leurs jupes de calicot aux teintes vives, la cuisinière était maigre et jaune sous un madras d'un blanc neigeux et Jack, abruti de sommeil, se tenait aussi loin que possible de Mama pour éviter ses pinçons. Leurs yeux noirs brillaient d'impatience car, pour eux, prier avec les maîtres était un des événements de la journée. Les phrases antiques et colorées de la litanie aux évocations orientales étaient pour eux vides de sens, mais éveillaient néanmoins quelque chose dans leur cœur et ils se balançaient toujours de droite et de gauche en chantant les réponses: "Seigneur, ayez pitié de nous, Christ, ayez pitié de nous."

Ellen fermait les yeux et se mettait à prier. Sa voix s'enflait, puis retombait, bergante et apaisante. Les têtes s'inclinaient à l'intérieur du cercle lumineux et Ellen remerciait Dieu d'accorder santé et bonheur à son foyer, à sa famille et à ses nègres.

Quand elle avait achevé ses prières pour ceux qu'abritait le toit de Tara, pour son père, sa mère, ses sœurs, ses trois enfants morts et "toutes les pauvres âmes du purgatoire", elle serrait son chapelet blanc entre ses longs doigts et commençait le Rosaire. Pareilles au souffle d'un vent léger, les voix des noirs et celles des blancs lui répondaient: "Sainte Marie mère de Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort."

Son cœur avait beau lui faire mal, elle avait beau souffrir d'avoir refoulé ses larmes, comme toujours, à cette même heure, Scarlett se sentit envahie par un profond sentiment de calme et de sérénité.

Elle appuya son front sur ses mains jointes de façon que sa mère ne pût voir son visage, et ses pensées la ramenèrent tristement vers Ashley. Comment pouvait-il bien se proposer d'épouser Mélanie quand c'était elle, Scarlett, qu'il aimait? Et surtout quand il savait combien elle l'aimait? Comment pouvait-il délibérément lui briser le cœur?

Tout d'un coup une idée nouvelle lui traversa l'esprit comme une comète.

"Mais voyons, Ashley ne se doute pas que je l'aime!"

Elle s'attendait si peu à cette découverte qu'elle faillit laisser échapper un soupir. Le souffle lui manqua. Toute vie s'arrêta en elle, puis ses pensées reprurent leurs cours précipités.

"Comment pourrait-il le savoir? Avec lui j'ai toujours tellement joué à la dame et à la sainte Nitouche qu'il se figure sans doute n'être qu'un ami pour moi. Mais oui, c'est pour cela qu'il ne s'est jamais déclaré! Il s'imagine que son amour est sans espoir. Voilà pourquoi il a eu l'air si..."

Sa mémoire la ramena promptement à ces instants où elle avait surpris son regard posé sur elle d'une manière étrange, où ses yeux gris qui d'ordinaire servaient si bien d'écran à ses pensées avaient semblé se dilater, se dépouiller de tout mystère et ne plus refléter que la souffrance et le désespoir.

"Il a le cœur brisé parce qu'il croit que j'aime Brent ou Stuart ou Cade. Et il estime probablement que, ne pouvant m'avoir, il n'a plus qu'à épouser Mélanie pour faire plaisir aux siens. Mais s'il savait que je l'aime..."

Son esprit versatile passa d'un trait de l'abattement le plus complet à un bonheur délirant. Elle venait de trouver la clé des réticences d'Ashley, de sa conduite bizarre. Il ne savait pas! Sa vanité vola au secours de son désir de croire et transforma sa croyance en certitude. S'il savait qu'elle l'aimait, il courrait la rejoindre. Elle n'avait qu'à...

"Oh! pensa-t-elle avec ravissement, tout en se labourant le front de ses doigts, faut-il que je sois sottise pour n'avoir pas pensé à cela plus tôt! Il faut que je trouve le moyen de lui faire connaître mes sentiments. Il n'épousera jamais Mélanie s'il sait que je l'aime. Comment le pourrait-il?"

Lorsque eut retenti le dernier Amen tous se levèrent, un peu engourdis. Pork prit une longue mèche sur la cheminée, l'alluma à la lampe et gagna le vestibule. En face de l'escalier tournant se dressait un buffet en noyer trop grand pour être placé dans la salle à manger et sur lequel étaient rangées plusieurs lampes et toute une théorie de chandeliers dans leur chandelier. Pork alluma une lampe et trois chandeliers et, avec la pompe d'un premier chambellan de la Chambre Royale éclairant la marche d'un roi et d'une reine vers leurs appartements, il prit la tête du cortège qui s'engageait dans l'escalier en tenant la lumière très haut au-dessus de sa tête. Au bras de Gerald, Ellen monta derrière lui, suivie de ses trois filles portant chacune un bougeoir.

Dans le temps que Scarlett mit à se déshabiller et à souffler sa chandelle, elle élaborait dans les moindres détails un plan pour le lendemain. C'était un plan fort simple car, en digne fille de Gerald, qui ne s'encomrait pas de vaines considérations, elle ne quittait pas son but des yeux et ne songeait qu'à la manière la plus directe de l'atteindre.

CHAPITRE V

Il était dix heures du matin. Il faisait chaud pour avril et, à travers les rideaux bleus des larges fenêtres, le soleil doré pénétrait à flots dans la chambre de Scarlett.



- Un pair d'Angleterre fait la leçon à Scotland Yard.



- Il y parvient avec l'aide d'une jeune fille dont l'intelligence égale le charme et la hardiesse.



- C'est une histoire captivante où un riche amateur d'art voit sa vie menacée par un homme qui lui doit tout.



- Le roi des détectives sort triomphant d'une passionnante série d'aventures mystérieuses.

tel est

LORD PETER ET L'INCONNU

le grand roman complet
du prochain numéro de

**MON MAGAZINE
POLICIER ET
D'AVENTURES**

qui paraîtra le 15 septembre

En général ces matins radieux attiraient Scarlett à sa fenêtre. Elle s'accoudait au large rebord et se laissait imprégner par tous les sons et tous les parfums de Tara. Mais ce jour-là la vue du soleil et du ciel bleu ne lui inspirèrent qu'une pensée hâtive: "Dieu merci, il ne pleut pas!" Soigneusement pliée dans un carton, la robe de soie vert pomme avec ses flocons de dentelle écruée était posée sur le lit, et attendait qu'on l'emportât aux Douze Chênes pour que Scarlett la revêtît au moment du bal; mais, après y avoir jeté un coup d'oeil, celle-ci haussa les épaules. Si ses plans réussissaient, elle ne porterait pas cette robe-là. Bien avant le commencement du bal, elle et Ashley se dirigeraient vers Jonesboro pour se marier.

Si, dans le passé, elle avait employé une mauvaise tactique avec Ashley... eh bien, c'était le passé, on n'en parlait plus. Aujourd'hui, elle emploierait une autre méthode, la bonne. Elle voulait Ashley et elle ne disposait que de quelques heures pour en venir à ses fins. Si de s'évanouir faisait l'affaire elle s'évanouirait. Si de sourire, de faire la coquette ou de montrer qu'elle avait une cervelle d'oiseau plaisait à Ashley, elle ferait de bon coeur la coquette et serait encore plus stupide que Cathleen Calvert. Et si des mesures plus hardies s'imposaient, elle les prendrait. Aujourd'hui, c'était le grand jour!

Il n'y avait personne pour dire à Scarlett que sa personnalité, tout inquiétante qu'elle fût par son débordement de vie, était bien plus séduisante que tous les déguisements qu'elle pourrait revêtir. Si on le lui avait dit, elle en eût été ravie, mais elle n'en aurait rien cru. Et le monde civilisé auquel elle appartenait serait resté sceptique lui aussi car jamais avant ou depuis on n'avait attaché si peu de prix au naturel chez la femme.

* * *

Tandis que la voiture descendait la route rouge qui menait à la plantation des Wilkes, Scarlett éprouvait un sentiment de plaisir coupable à la pensée que ni sa mère, ni Mama n'étaient de la partie. Il n'y aurait personne au pique-nique pour contrarier son plan d'action en relevant délicatement les sourcils ou en faisant la moue. Bien entendu, Suellen ne manquerait pas de jaser le lendemain, mais si tout se passait comme Scarlett le souhaitait, l'émoi des siens à l'idée qu'elle était fiancée à Ashley ou que celui-ci l'avait enlevée ferait plus que compenser leur mécontentement. Oui, elle était ravie qu'Ellen eût été retenue chez elle.

"Je me rappellerai jusqu'à ma mort la beauté de ce jour, se dit Scarlett. Ce sera peut-être le jour de mes noces."

Et, le coeur battant, elle pensa qu'elle et Ashley ce même après-midi ou cette nuit, au clair de lune, s'en iraient dans cette féerie de fleurs fraîchement écloses et de jeunes pousses vers Jonesboro et vers un pasteur. Bien entendu, il lui faudrait faire bénir son union par un prêtre d'Atlanta, mais ça, c'était l'affaire d'Ellen et de Gérard. Elle trembla un peu en pensant à la honte d'Ellen quand elle apprendrait que sa fille s'était enfuie avec le fiancé d'une autre, mais elle savait qu'Ellen lui pardonnerait quand elle verrait son bonheur. Quant à Gérard, il grondait et tempêterait, mais malgré

tout ce qu'il lui avait dit la veille sur Ashley, il se réjouirait au delà de toute expression d'une alliance entre sa famille et celle des Wilkes.

"Mais je penserai à tout cela après mon mariage", se dit-elle, bien décidée à écarter toute cause de soucis.

Le soleil tiède, le printemps, les cheminées des Douze Chênes qui commençaient à apparaître sur la colline de l'autre côté de la rivière faisaient qu'il était impossible d'éprouver autre chose qu'une joie débordante.

"Je passerai là toute ma vie. Je verrai une cinquantaine de printemps comme celui-ci, davantage peut-être, et je dirai à mes enfants et à mes petits-enfants combien ce printemps était délicieux, plus beau que ceux qu'ils verront jamais."

Cette dernière pensée la rendit si heureuse qu'elle reprit le dernier refrain de "La couleur verte" et s'attira les applaudissements bruyants de Gérard.

"Je ne sais pas pourquoi tu es si heureuse ce matin", fit Suellen de mauvaise humeur, car elle ne cessait de se répéter qu'elle serait bien plus jolie dans la robe de bal verte de Scarlett que sa propriétaire légitime. Pourquoi Scarlett ne voulait-elle jamais prêter ses affaires; pourquoi Mama faisait-elle toujours chorus avec elle en déclarant que le vert n'allait pas à Suellen? "Tu sais aussi bien que moi qu'on annoncera ce soir les fiançailles d'Ashley. Papa l'a dit ce matin. Et moi, je sais que tu lui fais des yeux doux depuis des mois."

— C'est tout ce que tu sais, répondit Scarlett en tirant la langue à sa soeur. Elle ne voulait pas laisser entamer sa bonne humeur et songea à la tête que ferait Suellen le lendemain matin à cette même heure.

— Susie, tu sais bien que ce n'est pas vrai, protesta Carreen choquée, c'est à Brent que pense Scarlett.

Scarlett tourna un visage souriant vers sa plus jeune soeur et se demanda comment on pouvait être aussi gentil. Toute la famille savait que l'élu de ce coeur de treize ans était Brent Tarleton qui n'aurait jamais fait attention à Carreen si elle n'avait été la soeur de Scarlett. Lorsque Ellen n'était pas là, les petites O'Hara la taquinaient au sujet de Brent à l'en faire pleurer.

"Chérie, Brent m'est tout à fait indifférent, déclara Scarlett, assez heureuse de faire preuve de générosité. Et je lui suis tout à fait indifférente aussi. Voyons, il attend que tu grandisses!"

Le petit visage rond de Carreen s'empourpra tandis que sa satisfaction essayait de l'emporter sur son incrédulité.

"Oh! vraiment, Scarlett?"

— Scarlett, tu sais que Mama a dit que Carreen était encore trop petite pour penser aux garçons. Et voilà que tu lui montes la tête.

— Jacasse tant que tu voudras, ça m'est bien égal, riposta Scarlett. Tu veux retenir la petite parce que tu sais que, d'ici un an, elle sera plus jolie que toi.

— Vous allez tâcher de vous tenir correctement aujourd'hui, sans quoi gare à la cravache, avertit Gérard. Maintenant, chut. J'entends bien une voiture? Ça doit être les Tarleton ou les Fontaine?"

Comme ils approchaient de l'endroit où la route rejoignait celle qui descendait de Mimosa et de Fairhill à travers les bois, ils purent distinguer un bruit de sa-

bots et un grincement de roues. Derrière le rideau d'arbres s'élevèrent d'agréables voix de femmes. Gérard se porta en avant, immobilisa son cheval et fit signe à Toby d'arrêter la voiture au croisement des deux routes.

"Ce sont les dames Tarleton", annonça-t-il à ses filles, le visage rayonnant car, en dehors d'Ellen, il n'y avait aucune dame dans le comté qu'il aimât mieux que Mme Tarleton, avec ses cheveux rouges. "Et c'est elle qui tient les guides. Ah! ça c'est une femme qui sait conduire les chevaux! Quelles mains! légères comme la plume, fermes comme une cravache et malgré tout cela encore assez belles pour qu'on les embrasse. Grand dommage qu'aucune de vous n'ait ces mains-là", ajouta-t-il en lançant à ses filles un regard affectueux mais chargé de reproches. "Carreen a peur des pauvres bêtes, Sue a des mains de beurre dès qu'elle touche une rêne et toi, ma chatte..."

— En tout cas, moi, je n'ai jamais été désarçonnée, s'écria Scarlett indignée. Mme Tarleton est jetée à bas de son cheval à chaque chasse à courre.

— Et elle se casse la clavicule en homme, dit Gérard. Pas d'évanouissement, pas de drames. Allons, assez, la voilà!

Il se dressa sur ses étriers et salua d'un geste tandis que débouchait l'attelage conduit par Mme Tarleton en personne comme l'avait dit Gérard et bondé de jeunes filles vêtues de robes brillantes, emmitouflées de voiles flotants et armées d'ombrelles. Avec les quatre demoiselles Tarleton, leur Mama et leurs cartons qui encombraient la voiture, il n'y avait pas de place pour le cocher. D'ailleurs, quand elle n'avait pas un bras en écharpe, Béatrice Tarleton n'aimait guère que l'on conduisit ses chevaux. Menue, les membres grêles, si blanche de peau qu'on eût dit que sa chevelure flamboyante avait accaparé toute la couleur de ses joues, elle n'en possédait pas moins une santé débordante et une énergie inlassable.

Elle aimait les chevaux et en parlait constamment. Elle les comprenait et savait les prendre mieux que n'importe quel homme du comté. Les poulains grouillaient dans l'enclos ménagé sur la prairie, devant la maison, exactement comme les huit enfants grouillaient dans la demeure pleine de coins et de recoins perchée au sommet de la colline et, quand elle faisait un tour dans la plantation, ses poulains, ses fils, ses filles et ses chiens se précipitaient tous sur ses talons.

Ce jour-là, avec sa robe de soie noire unie étroite et démodée, elle avait encore l'air d'être en costume de cheval tant sa toilette était de coupe sévère, et son petit chapeau noir à longue plume, rabattu sur son oeil brillant et sombre, était la réplique du vieux chapeau déformé qu'elle portait à la chasse.

Elle brandit son fouet en voyant Gérard et arrêta ses deux chevaux à robe feue qui caracolaient. Les quatre jeunes filles entassées à l'arrière de la voiture se penchèrent au dehors et poussèrent de telles clameurs que les bêtes, alarmées, commencèrent à se cabrer. On aurait pu croire que les demoiselles Tarleton n'avaient pas vu les O'Hara depuis des années, alors qu'elles s'étaient encore rencontrées deux jours auparavant. Mais

c'étaient des jeunes filles fort sociables et elles aimaient leurs voisins, surtout les petites O'Hara. C'est-à-dire qu'elles aimaient Suellen et Carreen. A l'exception peut-être de l'écervelée Cathleen Calvert, aucune jeune fille du comté n'aimait vraiment Scarlett.

"Joli essaim de jeunes filles, Madame, dit Gérard avec galanterie en s'approchant de la voiture, mais elles auront bien du mal à battre leur mère."

Mme Tarleton roula les yeux, se mordit comiquement la lèvre inférieure en signe d'appréciation et les jeunes filles crièrent: "Maman, cessez de faire ces yeux-là ou nous le dirons à papa; — Parole d'honneur, monsieur O'Hara, elle ne nous laisse jamais la moindre chance quand il y a un bel homme comme vous auprès d'elle."

Scarlett rit comme les autres à ces boutades, mais la liberté avec laquelle les Tarleton traitaient leur mère la choquait toujours. Elles se comportaient comme si elle était l'une d'elles et n'avait pas plus de seize ans. A la seule idée qu'elle aurait pu dire de pareilles choses à sa mère, Scarlett avait presque l'impression de commettre un sacrilège. Et pourtant... pourtant... il y avait quelque chose de charmant dans les relations des petites Tarleton avec leur mère et elles l'adoraient pour toutes les critiques, toutes les rebuffades et toutes les taquineries dont elles l'accablaient. Non qu'elle préférât une mère comme Mme Tarleton à Ellen, s'empressa loyalement de se dire Scarlett, mais enfin ce serait amusant de faire un peu la folle avec sa mère.

— C'est une femme merveilleuse, déclara Gérard en remettant son chapeau et en allant reprendre sa place derrière sa voiture. En route, Toby.

— Papa, marchez derrière nous ou devant nous. Vous soulevez tellement de poussière que nous sommes asphyxiées, répondit Scarlett qui se sentait incapable de continuer à bavarder. Parler la détournait de ses pensées et elle tenait beaucoup à mettre de l'ordre dans ses idées et à se composer un visage charmant avant d'arriver aux Douze Chênes. Gérard obéit. Il éperonna son cheval et détala dans un nuage de poussière rouge à la poursuite de la voiture des Tarleton.

CHAPITRE VI

La voiture traversa la rivière et gravit la colline. Avant même d'apercevoir les Douze Chênes, Scarlett vit un nuage de fumée paresseusement accroché à la cime des grands arbres et huma les odeurs confondues d'un feu de bois et des quartiers de porc et de mouton rôtis.

Les foyers creusés à même le sol où, depuis la veille au soir, lentement se consumaient les bûches de noyer devaient ressembler maintenant à de longues auges remplies de braises au-dessus desquelles tournaient sur des broches les viandes dont le jus s'écoulait goutte à goutte et grésillait en tombant dans le feu. Scarlett savait que ces senteurs portées par la brise légère venaient du petit bois de chênes planté derrière la maison. C'était toujours là que John Wilkes donnait ses pique-niques. On s'installait le long de l'agréable pente qui menait à la roseraie. Il y régnait une ombre délicieuse et on y était bien mieux que chez les Calvert par exemple.

Mme Calvert n'aimait pas ce qu'on mangeait aux pique-niques et déclarait qu'après, sa maison sentait le graillon pendant plusieurs jours; aussi les invités allaient-ils étouffer à un quart de mille de chez elle, en un endroit bien plat où il n'y avait pas un pouce d'ombre. Mais John Wilkes, renommé dans tout l'état pour son hospitalité, savait vraiment ce que c'était qu'un pique-nique.

Les longues tables soutenues par des tréteaux et recouvertes de ce que les Wilkes avaient de plus beau en fait de linge, étaient toujours dressées là où l'ombre était la plus dense. De chaque côté s'alignaient des bancs sans dossier et, pour ceux qui ne les aimaient point, on disposait au hasard dans la clairière des chaises, des poufs et des coussins. Assez loin de là pour que la fumée ne gênât pas les invités, étaient créusés les foyers où cuisaient les viandes et, auprès d'eux, étaient posées les grosses marmites d'où montaient de succulentes odeurs de sauce et de ragoût. Chez M. Wilkes il y avait au moins une douzaine de nègres qui, armés de plateaux, ne cessaient d'aller et venir en courant pour servir les convives. Derrière les granges était toujours creusé un autre foyer. Là, les domestiques de la plantation, les cochers et les femmes de chambre des invités se régalaient de galettes, d'ignames, de tripes de porc, ce plat dont les nègres sont si friands et, la saison venue, de pastèques dont ils avaient à profusion.

Les narines palpitantes, Scarlett, gourmande, aspira la bonne odeur de porc frais et croustillant, tout en souhaitant d'avoir faim lorsqu'il serait cuit à point. Pour le moment, elle avait tellement mangé, elle était si fortement sanglée dans son corset qu'elle avait tout le temps peur d'être malade. Ce serait un désastre car seuls les vieux messieurs et les vieilles dames pouvaient le faire sans encourir la réprobation des témoins.

La voiture arriva au haut de la côte et la blanche demeure offrit à Scarlett ses proportions parfaites. Ses hautes colonnes, ses larges vérandas, son toit plat, lui conféraient une beauté de femme, de femme belle si sûre de son charme qu'elle peut prodiguer à tous sa grâce et sa générosité. Scarlett aimait encore plus les Douze Chênes que Tara car ils avaient une beauté majestueuse, une dignité douce que ne possédait point la maison de Gérard.

L'allée qui décrivait une large courbe était encombrée de chevaux de selle et de voitures. Les invités mettaient pied à terre et interpellaient leurs amis. Des nègres, énervés comme toujours quand il y avait une réception, conduisaient en souriant les bêtes à l'écurie pour leur ôter leurs harnais ou leurs selles. Des nuées d'enfants, blancs et noirs, poussaient des cris, se poursuivaient sur la pelouse au gazon frais poussé, jouaient à la marelle ou aux autres quatre coins et annonçaient à l'avance les prouesses qu'ils allaient accomplir à table. Le vaste vestibule qui traversait la maison dans toute sa largeur grouillait de gens et, au moment où s'arrêta la voiture des O'Hara, Scarlett vit des jeunes filles en crinoline, chamarrées comme des papillons, monter et descendre l'escalier en se tenant par la taille. Elles s'arrêtaient, se penchaient par-dessus la rampe délicate, riaient aux éclats et

appelaient les jeunes gens restés en bas.

Par les baies vitrées larges ouvertes, Scarlett aperçut les dames plus âgées assises au salon. Sérieuses dans leur robe de soie noire, elles jouaient de l'éventail, s'entretenaient de leurs bébés, parlaient de maladies et de mariages. Portant un plateau d'argent, Tom, le majordome des Wilkes, se faufilaient entre les groupes, s'inclinaient, souriaient et présentaient de grands verres à des jeunes gens en jaquette mastic et pantalon gris.

Sur le devant de la maison la véranda ensoleillée était pleine d'invités. Scarlett pensa que tout le comté était là. Les quatre fils Tarleton et leur père étaient appuyés contre les hautes colonnes. Inséparables comme toujours, les deux jumeaux, Stuart et Brent, se tenaient côte à côte, Boyd et Tom demeuraient auprès de leur père, James Tarleton. M. Calvert ne quittait pas son épouse Yankee qui, même après quinze ans de séjour en Géorgie, ne semblait jamais se trouver bien là où elle était. Tout le monde était très poli et très aimable avec elle parce qu'on la plaignait, mais personne ne pouvait oublier qu'elle avait aggravé le défaut initial de son origine en étant la gouvernante des enfants de M. Calvert. Les deux Calvert, Raiford et Cade, étaient là avec leur soeur, la blonde et sémillante Cathleen, et s'amusaient à taquiner Joe Fontaine, au visage basané, et Sally Munroe, sa jolie fiancée. Alex et Tony Fontaine glissaient à l'oreille de Dimity Munroe des paroles qui soulevaient son hilarité. Des familles avaient fait le voyage de Lovejoy, d'autres de Fayetteville et de Jonesboro, d'autres étaient même venues d'Atlanta et de Macon. La maison semblait trop petite pour ses hôtes. Sans cesse s'élevait et retombait un murmure confus fait de propos hachés, de cris, d'appels et de rires pointus de femmes.

Sur le perron, John Wilkes, la chevelure argentée, la taille bien droite, répandait autour de lui un charme paisible et prodiguait les trésors de son hospitalité comme, en été, le soleil de Géorgie prodigue sa chaleur. A ses côtés, Honey Wilkes se trémoussait et étouffait de petits rires niais en disant bonjour à chacun des nouveaux venus.

Honey affichait un peu trop son besoin maladif de plaire à tous les hommes et son attitude contrastait vivement avec le maintien si parfait de son père. Scarlett pensa qu'après tout, il y avait peut-être du vrai dans les paroles de Mme Tarleton. A coup sûr, chez les Wilkes, les hommes étaient bien mieux que les femmes. Les cils dorés et épais qui frangeaient les yeux gris de John Wilkes se retrouvaient clairsemés et décolorés chez Honey et chez sa soeur India. Honey avait un curieux regard de lapin; quant à India le seul mot de laide suffisait à la dépendre.

On ne voyait India nulle part, mais Scarlett savait qu'elle était probablement à la cuisine en train de donner ses dernières instructions aux domestiques. Pauvre India, pensa Scarlett, elle a eu tant de mal à tenir la maison depuis la mort de sa mère qu'elle n'a jamais pu avoir de soupirent, sauf Stuart Tarleton, et ce n'est certainement pas ma faute s'il m'a trouvée plus jolie qu'elle.

John Wilkes descendit le perron pour offrir le bras à Scarlett. Au

ALICE FAYE dans les coulisses...
VOUS donne un secret de beauté!



RIEN N'EST PLUS IMPORTANT AU CHARME FÉMININ QU'UN ÉPIDERME VELOUTÉ. ON ME VOIT DE SI PRÈS DEVANT LES CAMÉRAS ET CHEZ MOI AUSSI!

"Un épiderme velouté attire l'amour et le garde", dit cette ravissante étoile de l'écran. Elle vous indique comment vous donner, chez vous, ce soin de beauté de Hollywood.

Le nettoyage facial à la Mousse Crémeuse est si facile avec le Savon de Toilette Lux. Il enlève vite impuretés, cosmétiques fanés — laisse l'épiderme vraiment frais, plus doux au toucher!

Vous serez ravie de la façon dont ce nettoyage facial prend soin de votre épiderme. Essayez-le durant 30 jours. Voyez ce que la Mousse Crémeuse du Savon de Toilette Lux peut faire pour vous!

LE SOIN DE BEAUTÉ à la
Mousse Crémeuse
DE HOLLYWOOD

ÉTOILE 20th CENTURY-FOX



DONC, JE NE NÉGLIGE JAMAIS MON NETTOYAGE FACIAL AU SAVON DE TOILETTE LUX. TAPOTEZ-EN LA MOUSSE DANS LA PEAU, RINCEZ À L'EAU CHAUDE, PUIS FROIDE

ASSÉCHEZ EN TAPOTANT. VOTRE ÉPIDERME EST PLUS DOUX AU TOUCHER — PARAÎT PLUS FRAIS!

9 étoiles de l'écran sur 10
emploient le Savon de Toilette Lux

Un produit
Lever—
Fabrication
canadienne

moment précis où elle mettait pied à terre, elle vit Suellen faire des grâces et elle devina que sa soeur avait aperçu Frank Kennedy dans la foule.

— On n'a pas idée de ne pas choisir un soupirant un peu mieux que cette vieille fille en culottes! se dit-elle tout en gratifiant John Wilkes d'un sourire de remerciement.

Frank Kennedy accourait vers la voiture pour aider Suellen qui se rengorgea au point que Scarlett eut envie de la gifler. Frank Kennedy avait beau être le propriétaire le plus riche du comté et avoir fort bon coeur, cela ne l'empêchait pas d'être frêle et nerveux et d'avoir quarante ans, une petite barbiche blond roux et des allures de vieille fille affairée. Néanmoins Scarlett se rappela son plan. Elle prit sur elle, adressa à Frank Kennedy un tel sourire qu'il s'arrêta court, les bras tendus vers Suellen et, agréablement surpris, se mit à rouler des yeux en regardant Scarlett.

Tout en échangeant de menus propos avec John Wilkes, Scarlett essaya de découvrir Ashley, mais il n'était pas sous la véranda. Une douzaine de voix lui crièrent bonjour et Stuart et Brent Tarleton se portèrent au-devant d'elle. Les petites Munroe se précipitèrent pour admirer bruyamment sa robe et elle fut bientôt le centre d'un cercle de gens qui parlaient tous plus fort les uns que les autres afin de se faire entendre pardessus le vacarme. Mais où était donc Ashley? Et Mélanie, et Charles? Tout en s'efforçant de ne pas se trahir, elle chercha autour d'elle et plongea son regard dans le vestibule où discutait un groupe joyeux.

Tandis qu'elle bavardait, riait et n'arrêtait pas de regarder à la dérobée tantôt à l'intérieur de la maison, tantôt dans la cour, ses yeux se posèrent sur un inconnu. A l'écart dans un coin du vestibule, il la dévisageait avec une insolence qui lui procura en même temps ce plaisir qu'éprouve toute femme remarquée par un homme et la sensation gênante que sa robe était trop décolletée par devant. Il avait l'air vieux; il portait au moins trente-cinq ans. Il était grand, bâti en force. Scarlett pensa qu'elle n'avait jamais vu d'épaules si larges, si musclées qu'elles en étaient presque trop fortes pour appartenir à un homme du monde. Lorsque ses yeux rencontrèrent les siens il sourit et découvrit des dents dont la blancheur animale était rehaussée par une moustache noire coupée court. Il avait le teint hâlé d'un pirate, le regard conquérant et sombre qu'un boucanier jaugeant le galion qu'il va aborder ou la jeune fille qu'il va enlever. Il souriait avec une telle effronterie, sa bouche avait une telle expression d'ironie cynique que Scarlett en eut le souffle coupé. Elle se disait que son attitude aurait dû l'offenser et elle s'en voulait de ne pas ressentir cette offense. Elle ignorait qui il pouvait bien être, mais quelque chose dans son visage indiquait qu'il était de bonne naissance. Cela se voyait dans le nez mince et busqué au-dessus de ses lèvres rouges et pleines, dans le front haut et les yeux bien fendus. E. détourna les yeux sans lui rendre son sourire et lui-même fit volte-face en entendant appeler "Rhett! Rhett Butler. Viens! Je veux te présenter au coeur le plus dur de toute la Géorgie."

Rhett Butler? Ce nom disait quelque chose à Scarlett, il s'y mêlait le souvenir d'une histoire scandaleuse et amusante, mais comme elle ne pensait qu'à Ashley, elle passa outre.

— Il faut que je grimpe là-haut pour me redonner un coup de peigne, dit-elle à Stuart et à Brent qui tentaient de l'entraîner hors de la cohue. Vous autres, les garçons, attendez-moi et ne vous avisez pas de filer avec une autre jeune fille, sans quoi je fais une scène."

Elle pouvait voir que Stuart ne serait pas facile à prendre ce jour-là pour peu qu'elle s'avisât de flirter avec quelqu'un d'autre. Il avait bu et Scarlett savait que, quand il avait sa mine arrogante et belliqueuse, les choses risquaient de s'envenimer. Elle s'arrêta dans le vestibule pour parler à des amis et dire bonjour à India qui, la chevelure en désordre, de petites gouttes de sueur au front, sortait de la cuisine. Pauvre India! C'était déjà bien assez d'avoir les cheveux et les cils filasse et le menton en galoche des caractères têtus, sans avoir par-dessus le marché, à vingt ans, déjà l'air d'une vieille fille. Elle se demanda si India lui en voulait beaucoup d'avoir détaché Stuart d'elle. Quantité de gens prétendaient qu'elle continuait de l'aimer, mais on ne pouvait jamais dire à quoi pensaient les Wilkes. Si elle lui en voulait, elle n'en laissait jamais rien paraître et traitait Scarlett avec la même réserve et la même affabilité que jadis.

Scarlett échangea quelques propos aimables avec elle et se dirigea vers le grand escalier. Elle ne s'y était pas encore engagée qu'elle s'entendit appeler d'une voix timide et, se retournant, elle vit Charles Hamilton. C'était un joli garçon. Ses cheveux noirs bouclaient en mèches folles sur son front blanc et ses yeux brun foncé étaient francs et doux comme ceux d'un chien de berger écossais. Bien pris dans son pantalon moutarde et sa jaquette noire, il portait une chemise plissée et la plus large et la plus élégante des cravates noires. Il rougit légèrement car il n'était guère hardi avec les femmes. Pareil à la plupart des timides, il admirait beaucoup les jeunes filles vives et toujours à leur aise comme Scarlett. Jusque-là celle-ci ne lui avait jamais témoigné qu'une amabilité de commande et il manqua perdre le souffle en voyant son sourire radieux et les deux mains qu'elle lui tendait.

— Tiens! mais c'est vous, Charles Hamilton, c'est vous! Je parie que vous avez fait le voyage d'Atlanta rien que pour venir briser mon pauvre coeur!"

Les petites mains tièdes de Scarlett dans les siennes, Charles faillit bafouiller tant il était ému. C'était ainsi que les jeunes filles parlaient aux autres jeunes gens, mais pas à lui. Il ne savait pas pourquoi, mais les jeunes filles le traitaient toujours en frère cadet et, si elles étaient très gentilles, elles ne prenaient jamais la peine de le taquiner. Il souhaitait toujours rencontrer des jeunes filles pour flirter et folâtrer avec lui comme elles le faisaient avec les jeunes gens beaucoup moins bien et moins gâtés par la fortune. Mais les rares fois où cela lui arrivait, il ne savait jamais que dire et sa gaucherie le mettait au supplice. Alors, la nuit, les yeux grands ouverts, il pensait aux galanteries charmantes qu'il aurait dû débiter,

mais il n'avait pour ainsi dire jamais l'occasion de placer ses compliments car les jeunes filles le laissaient tranquille après un ou deux essais.

Même avec Honey, il restait sur la défensive et ne disait rien, et pourtant il était question de les marier à l'automne, quand il aurait atteint sa majorité. Parfois il lui arrivait de nourrir le sentiment peu aimable que les coquetteries d'Honey et sa façon de le traiter avec désinvolture ne s'appliquaient pas spécialement à lui, car elle avait la tête tellement tournée par les hommes qu'elle risquait de se comporter ainsi avec le premier venu pour peu qu'elle en eût l'occasion. Ce projet de mariage ne souriait pas beaucoup à Charles, car Honey ne soulevait en lui aucune de ces émotions qui, à en croire ses livres préférés, étaient le propre des amants passionnés. Il avait toujours rêvé de l'amour d'une créature magnifique, mal-faisante et ardente.

Et tout d'un coup, Scarlett O'Hara lui reprochait, pour le taquiner, de vouloir lui briser le coeur!

Il essaya de trouver quelque chose à dire et n'y parvint pas, mais en lui-même il bénit Scarlett d'entretenir toute seule un bavardage qui lui évitait de parler. C'était trop beau pour être vrai.

— Allons, attendez ici que je revienne. Je veux être avec vous au pique-nique. Et n'allez pas faire la cour à une autre parce que je pourrais bien vous faire une scène de jalousie."

Les lèvres rouges encadrées de leurs fossettes avaient prononcé ces paroles incroyables et les cils noirs s'étaient modestement rabattus sur les yeux verts.

— Non", finit-il par murmurer dans un souffle sans pouvoir se douter que Scarlett trouvait qu'il ressemblait à un veau attendant le boucher.

Elle lui donna sur le bras une petite tape de son éventail et, en se retournant, elle vit l'homme qu'on appelait Rhett Butler. Il se tenait à quelques pas de Charles et il avait dû surprendre toute la conversation car il adressa à Scarlett un sourire malicieux de matou. Et, une fois de plus, il l'enveloppa d'un regard totalement dépouillé du respect auquel elle était habituée.

Dans la chambre à coucher où l'on avait déposé les cartons des robes, elle trouva Cathleen Calvert qui se rajustait devant la glace et se mordait les lèvres pour qu'elles parussent plus rouges. Des roses piquées dans sa ceinture rappelaient le teint de ses joues, et ses yeux couleur bleuet brillaient de plaisir.

— Cathleen, lui dit Scarlett en s'efforçant de remonter son corsage, quel est ce vilain monsieur qu'on appelle Butler?"

— Comment, ma chère, tu ne sais pas? murmura Cathleen en surveillant du coin de l'oeil la pièce voisine où Dilcey et la mama des Wilkes papotaient. Je ne crois pas que M. Wilkes ait beaucoup tenu à le recevoir, mais il se trouvait chez M. Kennedy à Jonesboro pour une affaire de coton, je crois, et, bien entendu, M. Kennedy l'a amené avec lui. Il ne pouvait pas venir ici et le laisser tout seul.

— Mais qu'est-ce qu'on lui reproche donc?

— Ma chère, il n'est pas reçu dans le monde!

— Sérieusement!

— Je t'assure.

Scarlett se tut et réfléchit. Jamais auparavant elle ne s'était vuée sous le même toit qu'une personne qu'on ne recevait pas. C'était passionnant.

— Qu'a-t-il donc fait?"

— Oh, Scarlett! Il a une réputation épouvantable. Il s'appelle Rhett Butler. Il est de Charleston. Ses parents sont parmi les gens les mieux de là-bas mais ils se refusent même à lui adresser la parole. Caro Rhett m'a parlé de lui l'été dernier. Ils ne sont pas parents, mais elle sait exactement à quoi s'en tenir sur son compte; tout le monde, d'ailleurs. Il a été mis à la porte de West Point. Pense donc! Et encore, pour des choses si laides que Caro n'a même pas pu savoir ce que c'était.

— Je voudrais bien qu'Ashley me compromette, pensa soudain Scarlett. Il serait bien trop homme du monde pour ne pas m'épouser. Mais, malgré elle, elle ne put se défendre d'un sentiment de respect pour Rhett Butler.

* * *

Derrière la maison, à l'ombre d'un gros chêne, Scarlett était assise sur une ottomane de palissandre. Les volants et les ruches de sa robe bouillonnaient autour d'elle et découvraient de ses sandales de maroquin vert juste ce qu'une dame pouvait montrer tout en restant une dame. Elle tenait à la main une assiette à laquelle elle avait à peine touché et sept cavaliers l'entouraient. Le pique-nique battait son plein. L'air tiède était tout imprégné de rires et de bavardages, du cliquetis des couverts d'argent contre la porcelaine, des senteurs riches et lourdes des viandes rôties et des sauces. Parfois, lorsque la brise tournait, des bouffées de fumée s'échappaient des foyers et se rabattaient sur l'assistance. Les femmes feignaient d'avoir peur et agitaient violemment leurs éventails en feuilles de palmistes.

La plupart des autres jeunes filles avaient pris place sur les bancs devant les tables, mais Scarlett, comprenant que dans ces conditions il n'était possible d'avoir qu'un seul cavalier de chaque côté de soi avait cherché une place à l'écart afin de réunir autour d'elle un plus grand nombre d'hommes.

Elle avait les yeux rivés sur son assiette et croquait un biscuit avec une élégance et un manque d'appétit qui lui eussent attiré les félicitations de Mama. Elle avait beau avoir plus de soupirants qu'il ne lui en fallait, elle ne s'était jamais sentie aussi désemparée. Sans qu'elle ait pu comprendre pourquoi, les plans qu'elle avait élaborés au cours de la nuit avaient complètement échoué tout au moins en ce qui concernait Ashley. Elle avait attiré dans ses filets des admirateurs à la douzaine, mais pas Ashley, et toutes ses craintes de la veille lui revenaient. Tour à tour son coeur s'affolait et cessait presque de battre, ses joues s'empourpraient et blémisaient.

Ashley n'avait point cherché à se joindre à ceux qui faisaient cercle autour d'elle. Du reste depuis son arrivée elle n'avait pas pu lui dire un seul mot en particulier et même elle ne lui avait pas parlé du tout depuis qu'ils s'étaient dit bonjour. Il était venu au-devant d'elle quand elle était entrée dans le jardin derrière la maison, mais il donnait le bras à Mélanie, à Mélanie qui lui arrivait à peine à l'épaule.

C'était une jeune fille petite et frêle. Elle faisait penser à un enfant qui se serait déguisé avec l'énorme crinoline de sa mère, illusion que complétait l'expression timide, presque effrayée de ses yeux bruns trop grands. Ses cheveux noirs, bien que flous et ondulés, étaient si impitoyablement serrés dans une résille qu'aucune mèche rebelle ne s'en échappait et la longue pointe qu'ils dessinaient au milieu de son front accentuait la ressemblance de son visage avec un cœur. Les pommettes trop écartées l'une de l'autre, le menton trop pointu, elle avait une figure douce et timide, mais elle n'était pas jolie et n'avait recours à aucune ruse féminine pour faire oublier son manque d'attraits. A la voir, on savait qu'elle était simple comme la terre, bonne comme le pain, limpide comme une eau printanière. Cependant, en dépit de son peu de beauté et de sa petite taille, il y avait dans ses gestes une dignité tranquille et touchante qui lui donnait bien plus que ses dix-sept ans.

Elle avait eu un sourire timide et plein de gentillesse pour Scarlett et elle lui avait dit combien sa robe verte était jolie, mais Scarlett avait eu bien du mal à lui répondre poliment, tant elle avait envie de parler seule à Ashley. Depuis ce moment-là, Ashley, assis sur un tabouret aux pieds de Mélanie, à l'écart des autres invités, n'avait cessé de bavarder tranquillement avec elle et de sourire de son sourire nonchalant qu'aimait Scarlett. Ce qui aggravait les choses, c'était que son sourire avait allumé une petite flamme dans les yeux de Mélanie et que Scarlett elle-même avait dû reconnaître qu'elle paraissait presque jolie. Quand Mélanie regardait Ashley, son visage s'éclairait comme si un feu intérieur brûlait en elle, et si jamais cœur aimant s'était reflété sur un visage, il se reflétait maintenant sur celui de Mélanie Hamilton.

Scarlett essayait de détacher ses yeux du couple, mais elle n'y parvenait pas et, après chaque regard, elle redoublait de gaieté avec ses cavaliers, riait avec eux, tenait des propos risqués, les taquinait, hochait la tête quand ils lui adressaient un compliment et secouait ses boucles d'oreilles. Elle répéta plusieurs fois "Turlututu!", déclara qu'aucun d'eux n'était sincère et jura qu'elle ne croirait jamais ce que les hommes lui racontaient. Pourtant Ashley ne semblait pas du tout faire attention à elle. Il levait continuellement les yeux vers Mélanie et bavardait tandis que Mélanie abaissait son regard vers lui avec une expression qui révélait à tous qu'elle lui appartenait.

Ainsi, Scarlett était malheureuse.

Pour ceux qui jugeaient d'après les apparences, jamais jeune fille n'avait eu moins sujet de se sentir malheureuse. Elle était incontestablement la reine de la fête, le centre de toutes les attentions. En d'autres temps, l'enthousiasme qu'elle soulevait chez les hommes et la rage qu'elle allumait au cœur des autres jeunes filles lui eussent infiniment plu.

Charles Hamilton, enhardi par son attitude, restait fermement posté à sa droite, malgré les efforts conjugués des jumeaux Tarleton pour le déloger. D'une main il tenait l'éventail de Scarlett, de l'autre l'assiette de viande rôtie à laquelle elle n'avait pas touché

et se refusait obstinément à regarder Honey qui semblait sur le point de fondre en larmes. A sa gauche, Cade, allongé avec beaucoup de grâce sur le sol, tirait sur sa robe pour attirer son attention et lançait à Stuart des coups d'oeil furibonds. L'air était chargé d'électricité entre lui et les jumeaux et ils avaient déjà échangé des grossièretés.

C'était une journée merveilleuse pour Charles, une journée de rêve, et il était tombé amoureux de Scarlett sans le moindre effort. Devant ce nouveau sentiment, Honey s'effaça dans une brume confuse. Honey n'était qu'un moineau à la voix pointue, Scarlett un colibri éblouissant. Elle le taquinait, il était son favori. Elle lui posait une foule de questions auxquelles elle répondait elle-même, si bien qu'il paraissait fort spirituel sans avoir à dire un mot.

Lorsque la dernière bouchée de porc, de poulet et de mouton eut été avalée, Scarlett espéra que l'instant était venu où India se lèverait et proposerait aux dames d'aller se reposer à la maison. Il était deux heures et le soleil était chaud, mais India, fatiguée par trois jours de préparatifs, était tron contentée de rester assise sous la tonnelle et de parler à l'oreille d'un vieux monsieur sourd de Fayetteville.

Le soleil devenait de plus en plus chaud et Scarlett et les autres regardèrent de nouveau India. Les conversations se mouraient quand, au beau milieu de l'accalmie, chacun put entendre la voix de Gerald s'élever en accents furieux. Il se tenait à quelque distance des tables desservies et était plongé dans une vive discussion avec John Wilkes.

"Cornebleu, mon vieux? Souhaiter un règlement pacifique avec les Yankees? Après avoir tiré sur ces crapules au Fort Sumter? Pacifique? Le Sud devrait montrer les armes à la main qu'il ne se laisse pas insulter et que, s'il quitte l'Union, ce n'est pas grâce à une faveur de l'Union mais bien parce qu'il est sûr de sa force!"

"Oh, mon Dieu! pensa Scarlett. Ça y est, il a soulevé ce lièvre! Maintenant nous en avons jusqu'à minuit à rester ici."

En un instant la foule paresseuse secoua sa somnolence et une sorte de courant électrique se mit à circuler dans l'air. Les hommes se levèrent brusquement de leurs bancs ou de leurs chaises. Des bras tendus décrivaient de grands gestes, des voix réclamèrent le droit de se faire entendre par-dessus le tumulte. Pendant toute la matinée, personne ne s'était risqué à parler politique ou à faire allusion à la guerre qui menaçait, car M. Wilkes avait demandé qu'on n'importunât point les dames. Mais Gerald venait de lancer le nom de "Fort Sumter" et tous les hommes en oublièrent du même coup la requête de leur hôte.

"Bien sûr, nous nous battons — Yankees voleurs... — Nous les écraserons en un mois — Voyons, un sudiste vaut vingt Yankees — Donnez-leur une leçon qu'ils ne soient pas près d'oublier — Pacifiquement? Ils ne nous laisseront pas partir en paix — Non, voyez la façon dont M. Lincoln a insulté nos délégués! — Oui, il les a traînés en longueur pendant des semaines... et il avait juré de faire évacuer le Fort Sumter! — Ils veulent la guerre, nous les en dégoûterons de la guerre..." Et, dominant toutes les voix, grondait

Des Gencives Molles diminuent le charme de votre Sourire!



Gare à la "brosse rosée" . . . rendez vos gencives plus fermes — et vos dents plus brillantes avec **IPANA ET SON MASSAGE**

FAITES-VOUS en sorte que votre sourire soit attrayant? Ou ne pensez-vous qu'à frotter vos dents... sans vous préoccuper nullement de vos gencives?

Parce que vos gencives, tout autant que vos dents, nécessitent une attention constante. La nourriture tendre et crémeuse de nos jours fait qu'on mastique moins — et qu'on prive ainsi les gencives de leurs exercices et fonctions naturels. Les gencives deviennent alors sensibles et leur mauvais état se voit à la teinte rose de votre brosse à dents.

Parlez à votre dentiste des gencives molles et de la "brosse rosée". Comme plusieurs de ses confrères, il conseillera sans doute "le bienfaisant stimulant du massage Ipana".

Parce que Ipana est destiné à deux fins: (1) Le brossage à l'Ipana facilite la conservation de dents blanches et brillantes; (2) Le massage Ipana provoque la circulation dans les gencives et leur donne de la fermeté.

N'attendez pas! Procurez-vous un tube du dentifrice économique Ipana aujourd'hui même chez votre pharmacien. Et faites que la bonne habitude d'Ipana et de son massage, si moderne et efficace, vous aide à acquérir cette blancheur de dents, cette fermeté de gencives — ce sourire plus aimable et plus engageant!

1 dentiste sur 2, en moyenne, emploie personnellement Ipana préférentiellement aux autres dentifrices

Un récent relevé d'un important journal de la profession dentaire du Canada démontre que près de la moitié des dentistes emploient eux-mêmes — et recommandent — Ipana de préférence à toute autre préparation — pâte, poudre ou liquide!

FABRICATION CANADIENNE



Ipana
PÂTE DENTIFRICE

celle de Gérald qui ne cessait de répéter "les droits des Etats, bon Dieu!" Gérald s'amusait beaucoup, mais il n'en était pas de même pour sa fille.

La Sécession, la guerre... Depuis longtemps, ces mots exaspéraient Scarlett à force d'être prononcés devant elle, mais maintenant elle les exérait. Les hommes allaient rester là à discuter pendant des heures et il lui serait impossible d'accaparer Ashley. Bien entendu, il n'y aurait pas de guerre, et les hommes le savaient tous, mais ils aimaient à parler et à s'écouter parler.

Charles Hamilton ne s'était pas levé comme les autres et, se trouvant relativement seul à côté de Scarlett, il se rapprocha d'elle pour lui glisser un aveu avec la hardiesse d'un amour tout neuf.

"Mademoiselle O'Hara... je... j'ai déjà décidé que si nous devions nous battre, j'irais m'engager en Caroline du Sud. On dit que M. Wade Hampton y organise un corps de cavalerie et naturellement je voudrais bien partir avec lui. C'est un homme merveilleux, c'était le meilleur ami de mon père."

"Que faut-il faire? pensa Scarlett. Battre un ban?" car l'expression de Charles indiquait qu'il lui livrait là les secrets de son cœur. Elle ne trouva rien à dire et se contenta de le regarder en se demandant pourquoi les hommes avaient la sottise de croire que les femmes s'intéressaient à ces choses-là. Il prit son attitude pour une muette approbation et, enhardi, reprit aussitôt:

"Si je pars... en... en auriez-vous du chagrin, mademoiselle O'Hara?"

— J'inonderai tous les soirs mon oreiller de mes larmes, répondit Scarlett pour badiner, mais lui interpréta sa déclaration dans un tout autre sens et rougit de plaisir. La main de Scarlett était enfouie dans les plis de sa robe et Charles, écrasé par sa propre hardiesse et par la docilité de la jeune fille, s'en empara prudemment et la serra dans la sienne.

— Prierez-vous pour moi?

"Quel sot!" songea Scarlett avec amertume tout en jetant des regards furtifs à droite et à gauche dans l'espoir que quelqu'un viendrait l'arracher à cet entretien.

"Le ferez-vous?"

— Oh!... oui, je le ferai, monsieur Hamilton. Trois rosaires tous les soirs, au moins!

Charles lança un coup d'oeil rapide autour de lui et aspira une large bouffée d'air. Scarlett et lui étaient pratiquement seuls. Pareille occasion ne s'offrirait peut-être plus jamais et, même si elle se représentait, il n'aurait peut-être pas le courage d'en profiter.

"Mademoiselle O'Hara... j'ai quelque chose à vous dire. Je... Je vous aime!"

— Hein? fit Scarlett d'un air absent car, à travers la foule des hommes occupée à discuter, elle cherchait à distinguer l'endroit où Ashley continuait de bavarder aux pieds de Mélanie.

— Oui, murmura Charles transporté d'aise en constatant que Scarlett n'avait ni ri, ni crié, qu'elle ne s'était pas évanouie comme il s'était toujours imaginé que le faisaient les jeunes filles en ces circonstances-là. "Je vous aime! Vous êtes la plus... la plus..." et pour la première fois de sa vie il trouva ses mots. "La plus belle jeune fille que j'aie jamais connue, la plus douce, la plus gentille.

Vous avez les plus exquises manières. Je vous aime de tout mon cœur. Je ne peux pas espérer que vous puissiez aimer une personne comme moi mais, chère mademoiselle O'Hara, si vous pouvez me donner un encouragement quelconque, je ferai n'importe quoi pour que vous m'aimiez. Je..." Charles s'arrêta. Il ne trouvait rien d'assez difficile à accomplir pour prouver vraiment à Scarlett la profondeur de ses sentiments, alors il dit tout uniment: "Je veux vous épouser."

Scarlett retomba brusquement sur terre entendant le mot "épouser". Elle venait juste de penser au mariage et à Ashley et elle regarda Charles avec une irritation assez mal contenue. Pourquoi fallait-il que ce nigaud choisit exprès ce jour-là pour se mêler de sa vie sentimentale alors que la douleur était sur le point de la rendre folle? Elle regarda les yeux bruns qui l'imploraient et n'y vit aucune des beautés du premier amour tremblant d'un jeune homme, de l'adoration d'un idéal enfin réalisé, ou du bonheur délicat et de la tendresse qui devaient Charles comme une flamme. Scarlett avait l'habitude d'être demandée en mariage par des hommes bien plus séduisants que Charles Hamilton et trop fins pour se déclarer un jour de pique-nique où elle avait bien d'autres choses en tête. Elle ne vit qu'un garçon de vingt ans, rouge comme une tomate et qui avait l'air fort niais. Elle avait bonne envie de lui dire combien il paraissait bête. Mais les mots qu'Ellen lui avait appris à dire dans ces cas-là lui vinrent d'eux-mêmes aux lèvres et, réussissant à baisser les yeux, grâce à une longue pratique, elle murmura: "Monsieur Hamilton, je n'ignore pas l'honneur que vous me faites en me demandant d'être votre femme, mais tout cela est si imprévu que je ne sais que dire."

C'était là un moyen radical pour rabattre un peu la vanité d'un homme et tenir en même temps celui-ci en haleine. Charles mordit à l'hameçon comme si cette ruse était nouvelle et qu'il fût le premier à s'y laisser prendre.

"Je saurai attendre toute ma vie— Je ne voudrais pas vous épouser à moins que vous ne soyez tout à fait sûre de vos sentiments. Je vous en prie, mademoiselle O'Hara, dites-moi que je peux espérer."

— Hum! fit Scarlett dont les yeux perçants venaient de remarquer qu'Ashley qui ne s'était pas levé pour prendre part à la discussion sur la guerre souriait à Mélanie. Si seulement ce sot qui lui pétrissait la main pouvait se tenir tranquille un instant, peut-être parviendrait-elle à entendre ce que disait le couple. Elle voulait entendre, savoir ce que Mélanie pouvait bien dire à Ashley pour l'intéresser à ce point.

Charles parlait et l'empêchait de suivre la conversation qu'elle s'efforçait de surprendre.

"Ashley, nous n'avons pas eu le plaisir d'entendre votre opinion," lui dit Jim Tarleton en se détachant du groupe des hommes qui discutaient. Ashley s'excusa auprès de sa compagne et se leva. Scarlett remarqua la grâce de sa pose négligée, la façon dont le soleil caressait ses cheveux et sa moustache dorés et songea qu'il était bien le plus bel homme de l'assistance. Les vieux eux-mêmes se turent pour l'écouter.

"Voyons, messieurs, fit-il, si la

Géorgie se bat, je me battrai avec elle. Pourquoi alors me serais-je engagé?"

Ses yeux gris grands ouverts avaient perdu leur expression alanguie et brillaient avec un éclat que Scarlett ne leur avait jamais vu.

"Mais, comme mon père, j'espère que les Yankees nous laisseront nous retirer en paix et qu'on ne se battra pas..." Il leva la main et sourit en entendant les fils Fontaine et Tarleton se récrier: "Oui, oui, je sais qu'on nous a insultés, qu'on nous a menti... mais si nous nous étions trouvés à la place des Yankees et qu'ils aient essayé de quitter l'Union, comment nous serions-nous comportés? A peu près comme eux. Nous n'aurions pas beaucoup aimé ça."

Scarlett fit la grimace. Heureusement pour Ashley, sa réputation de courage était à l'abri de toute attaque, sans quoi les choses auraient pu se gâter. A peine Scarlett avait-elle formulé cette pensée qu'un concert de voix indignées, furieuses accueillit les propos d'Ashley.

De tous ces gens qui tournaient en rond sous les arbres, de ces jeunes filles énervées qui souriaient, de tous ces hommes qui échangeaient des propos enflammés, une seule personne semblait conserver son calme. Le regard de Scarlett s'était posé sur Rhett Butler. Adossé à un arbre, les mains enfouies dans les poches de son pantalon, il était resté seul depuis que M. Wilkes l'avait quitté et il ne s'était pas mêlé à la conversation qui s'anima de plus en plus. Sous sa courte moustache, ses lèvres rouges avaient un pli désabusé et, dans ses yeux noirs brillait une lueur de mépris comme s'il se fût amusé à écouter des gamins hâbleurs. Il resta silencieux jusqu'à ce que Stuart Tarleton, sa chevelure rouge ébouriffée et l'oeil en feu, répétât: "Voyons, nous les écraserons en un mois! Les messieurs se battent toujours mieux que la canaille. Un mois... pourquoi pas une bataille..."

"Messieurs, dit Rhett Butler avec un accent qui trahissait son origine charlestonienne et sans changer de position ni même ôter les mains de ses poches, puis-je placer un mot?"

Le groupe se retourna vers lui et lui réserva l'accueil poli qu'on doit toujours à un étranger.

"L'un de vous, messieurs, a-t-il jamais songé qu'il n'y avait pas de manufacture de canons au delà de la ligne Macon-Dixon? a-t-il songé au petit nombre de fonderies qu'il y a dans le Sud? au petit nombre de filatures de laine ou de coton, au petit nombre de tanneries? Avez-vous pensé que nous n'aurons pas un seul vaisseau de guerre et que la flotte yankee pourrait faire le blocus de nos ports en une semaine si bien que nous ne pourrions plus vendre notre coton à l'étranger? Mais naturellement, messieurs, vous avez pensé à tout cela?"

"Allons, bon, il prend tous les garçons pour une bande d'imbéciles!" pensa Scarlett dont les joues s'empourprèrent d'indignation.

Evidemment elle n'était pas la seule à avoir eu cette idée, car plusieurs jeunes gens se mirent à avancer le menton. John Wilkes vint reprendre sa place auprès de l'orateur comme s'il voulait bien faire comprendre à tous les assistants que cet homme était son

hôte et que, de plus, il y avait des dames.

"Ce qui est ennuyeux avec nous autres sudistes, poursuivit Rhett Butler, c'est soit que nous ne voyageons pas assez, soit que nous ne profitons pas assez de nos voyages. Bien entendu, messieurs, vous avez tous beaucoup voyagé. Mais qu'avez-vous vu? L'Europe, New-York, Philadelphie et naturellement, les dames sont allées à Saratoga". Il s'inclina légèrement vers le groupe réuni sous la tonnelle. "Vous avez vu les hôtels, les musées, vous êtes allés au bal, dans des cercles, et vous êtes rentrés chez vous convaincus que rien ne valait le Sud. En ce qui me concerne, je suis de Charleston, mais j'ai passé ces dernières années dans le Nord." Un sourire découvrit ses dents blanches, comme s'il se rendait compte que tout le monde savait pourquoi il n'habitait plus Charleston et comme s'il s'en moquait complètement. "J'y ai vu bien des choses qu'aucun de vous n'a vues. Les milliers d'émigrants qui seraient trop heureux de se battre pour les Yankees contre le vivre et quelques dollars, les usines, les fonderies, les chantiers navals, les mines de fer et de houille... toutes ces choses que nous n'avons pas. Voyons, tout ce que nous avons, c'est du coton, des esclaves et de la morgue. C'est eux qui nous écraseraient en un mois."

Pendant un moment le silence régna. Rhett Butler sortit de la poche de sa jaquette un fin mouchoir de batiste et épousseta négligemment un grain de poussière sur sa manche. Puis un murmure lourd de menaces s'éleva de la foule et, de la tonnelle monta un bourdonnement aussi caractéristique que celui d'une ruche qu'on vient de déranger. Scarlett avait beau être sous l'empire de la colère, quelque chose dans son esprit lui indiqua que cet homme avait raison et que ses paroles étaient marquées au coin du bon sens. C'était vrai, elle n'avait jamais vu d'usines et ne connaissait personne qui en eût vu. Mais, même si cela était vrai, il fallait ne pas être un homme du monde pour raconter des choses pareilles au cours d'une fête où tout le monde s'amusait.

Stuart Tarleton, les sourcils froncés, s'avança suivi de Brent. Bien entendu, les jumeaux Tarleton étaient trop bien élevés pour faire un éclat à un pique-nique, même si on les avait poussés à bout. Malgré tout, toutes les dames ressentirent une émotion agréable, car il leur était rarement donné d'assister à une scène ou à une bataille. D'habitude elles n'en recueillaient que les échos les plus lointains.

"Monsieur, fit Stuart d'une voix puissante, que voulez-vous dire?"

Rhett lui adressa un regard poli, mais moqueur:

"Je veux dire, répondit-il, ce que Napoléon... vous en avez peut-être entendu parler?... a remarqué un jour: "Dieu est du côté du bataillon le plus fort", puis, se tournant vers John Wilkes, il ajouta avec une courtoisie qui n'était pas feinte: "Vous m'avez promis de me montrer votre bibliothèque, monsieur. Serait-ce trop vous demander que d'y aller maintenant? Je crains d'être obligé de retourner de bonne heure cet après-midi à Jonesboro où des affaires m'appellent."

Face à la foule, il fit un ou deux pas en avant, claqua les talons et

ser. Son salut fut plein de grâce pour un homme d'une telle carrure, mais aussi insolent qu'un soufflet en plein visage. Alors, la tête haute, il traversa la pelouse en compagnie de John Wilkes. Les échos de son rire désagréable parvinrent jusqu'à ceux qui étaient restés près des tables.

Il y eut un silence surpris et de nouveau s'éleva le murmure confus des conversations. India, d'un air fatigué, quitta son fauteuil sous la tonnelle et se dirigea vers Stuart Tarleton bouillant de colère. Scarlett ne put entendre ce qu'elle lui dit mais la façon dont elle le regarda lui causa une sorte de remords. C'était le même regard de possession qu'avait Mélanie quand elle fixait Ashley, seulement Stuart ne s'en aperçut pas. Ainsi India l'aimait. Scarlett pensa un instant que si, un an auparavant, à cette réunion politique, elle n'avait pas tant flirté avec Stuart il aurait pu l'épouser depuis longtemps. Mais le remords s'effaça devant la pensée reconfortante que ce n'était pas sa faute si les autres jeunes filles ne savaient pas garder les hommes qu'elles avaient choisis.

Stuart finit par sourire malgré lui à India et secoua la tête en signe d'approbation. India avait probablement obtenu de lui qu'il ne suivit pas M. Butler et ne fit point de scène. On entendit sous les arbres le brouhaha des convives qui se levaient en secouant les miettes de leur giron. Les femmes mariées appelèrent leurs bonnes et leurs petits enfants et réunirent leur progéniture avant de s'en aller. Des groupes de jeunes filles, riant et pérorant, se dirigèrent vers la maison pour papoter dans les chambres à coucher des étages supérieurs et faire leur sieste.

Toutes les dames se retirèrent et abandonnèrent aux hommes l'ombre des chênes et de la tonnelle, sauf Mme Tarleton, retenue par Gérard, M. Calvert et ceux qui voulaient obtenir sa réponse au sujet des chevaux destinés à la troupe.

* * *

Scarlett s'avança sur le palier et se pencha prudemment au-dessus de la rampe pour regarder dans le vestibule. Il était vide. Des chambres à coucher situées à l'étage supérieur s'échappait un murmure continu de voix assourdies, ponctuées d'éclats de rire et de "Allons, ce n'est pas vrai, tu ne l'as pas fait!" et de "Alors, qu'a-t-il dit?" Après avoir ôté leur robe et desserré leur corset, les jeunes filles, les cheveux dans le dos, se reposaient sur les lits ou les canapés des six grandes chambres. La sieste était une coutume du pays, jamais plus nécessaire qu'en ces longues réjouissances qui, commençant tôt le matin, se terminaient par un bal. Pendant une demi-heure les jeunes filles allaient rire et bâiller, puis, leurs bonnes tiraient les persiennes et, dans la demi-obscurité moite, les bavardages se transformèrent en chuchotements pour expirer dans un silence rompu seulement par le rythme de respirations calmes et régulières.

Avant de se glisser dans le couloir et de s'engager dans l'escalier, Scarlett s'était assurée que Mélanie reposait sur un lit en compagnie de Honey et de Hetty Tarleton. Par la fenêtre du palier, elle voyait les hommes discuter sous la tonnelle et vider de grands verres, et elle savait qu'ils resteraient là jusque vers la fin de l'après-

midi. Elle eut beau chercher, elle ne découvrit pas Ashley parmi eux. Alors, elle prêta l'oreille et reconnut sa voix. Comme elle l'avait espéré, il était encore dans l'allée à dire au revoir aux dames et aux enfants qui s'en allaient.

La gorge serrée, elle descendit rapidement l'escalier. Que se passerait-il si elle rencontrait M. Wilkes? Quelle excuse invoquerait-elle pour rôder dans la maison alors que toutes les autres jeunes filles faisaient la sieste? Eh bien, c'était un risque à courir.

Au moment où elle atteignit le bas de l'escalier, elle entendit dans la salle à manger les domestiques enlever sous les ordres du majordome la table et les chaises pour le bal. De l'autre côté du vestibule, la porte de la bibliothèque était ouverte. A pas rapides et silencieux, Scarlett s'y dirigea. Là elle pourrait attendre qu'Ashley eût fini de dire au revoir, puis elle l'appellerait quand il rentrerait.

Il faisait à peine jour dans la bibliothèque, car on en avait fermé les volets à cause du soleil. La pièce sombre avec ses hauts murs entièrement recouverts de livres l'impressionna. Ce n'était pas l'endroit qu'elle aurait choisi pour un rendez-vous. Tout au fond de la longue pièce, juste en face de la cheminée, l'énorme sofa, le siège préféré d'Ashley, bombait le dos, pareil à quelque gros animal endormi.

Scarlett referma presque la porte, et s'efforça d'apaiser les battements de son cœur. Elle essaya de se rappeler ce qu'elle avait projeté de dire à Ashley la nuit précédente, mais elle ne se souvint de rien. Avait-elle pensé à quelque chose qu'elle avait oublié ou bien, dans son plan, était-ce Ashley qui devait lui parler? Elle n'arrivait pas à savoir, et une brusque frayeur s'empara d'elle. Si seulement son cœur cessait de battre, peut-être trouverait-elle ce qu'il fallait dire. Mais le rythme sourd et précipité ne fit que s'accroître quand Scarlett entendit Ashley lancer un dernier au revoir et pénétrer dans le vestibule.

Elle ne pouvait penser qu'à une chose, c'était qu'elle l'aimait, qu'elle aimait tout en lui, depuis sa façon altière de relever sa tête dorée jusqu'à ses bottes noires et fines, qu'elle aimait son rire, même quand il se moquait d'elle, qu'elle aimait ses silences surpris. Oh! qu'il entre et vienne la prendre dans ses bras pour lui éviter la peine de parler! Il devait l'aimer... Peut-être si je priais... elle ferma les yeux et se mit à marmonner précipitamment: "Sainte Marie, pleine de grâce..."

"Tiens! Scarlett!"

La voix d'Ashley couvrit le bourdonnement de ses oreilles et la plongea dans la plus extrême confusion. Par la porte entrebâillée, Ashley la regardait, un sourire railleur aux lèvres.

"Qui fuyez-vous? Charles ou les Tarleton?"

Elle faillit s'étrangler. Il avait donc remarqué son succès auprès des hommes! Comme elle le trouvait beau avec ses yeux brillants qui semblaient ne pas voir combien elle était émue. Elle ne put parler, mais elle tendit la main et attira Ashley dans la pièce. Il entra intrigué et intéressé. Il y avait en Scarlett une intensité, dans ses yeux une lueur qu'il n'avait jamais vues auparavant et malgré le demi-jour il s'aperçut

Sunbeam SHAVEMASTER

donne chaque
jour plus de
satisfaction à
plus d'hommes!

Le Sunbeam Shavemaster est le seul à être muni de ce type de mécanisme tranchant... de ces caractéristiques exclusives. Les usagers les plus enthousiastes sont ceux qui en ont essayé d'autres.



L'illustration agrandie fait voir

- 1 Le peigne ou grille ultra-fine comptant presque autant de trous que toute sa surface de métal. Les poils y entrent librement. Chaque trou est encerclé d'un rebord aigu dont le tranchant est durable.
- 2 Le peigne (ou grille) d'un acier spécial n'a que 2-millièmes de pouce d'épaisseur. Permet un rasage plus ras tout en protégeant la peau. La peau ne peut s'y introduire — pas un poil ne peut y échapper. La surface extérieure à demi arrondie et douce — épouse toutes les courbes de la figure.
- 3 Lame évidée à double tranchant — très affûtée, elle fauche le poil dans les deux sens. Par une pression sur la surface intérieure de la grille, la force centrifuge fait retourner la lame sur elle-même — comme l'éclair. Rase plus vite et plus ras.

Oui, le Sunbeam SHAVEMASTER est différent et à propos.

Partout dans les meilleurs magasins.

Fabriqué et garanti par les fabricants de MIXMASTER, IRONMASTER, etc.

LA REVUE MODERNE

- Est le magazine français dont la vente est la plus considérable au Canada.
- Elle doit sa popularité à la haute valeur de ses romans, nouvelles, articles, etc.
- Ne manquez pas de vous procurer les prochains numéros dans lesquels Otto Strasser analyse la lutte intérieure en Allemagne et prédit LA REVOLUTION A BERLIN.

qu'elle avait les joues rouges. Machinalement il referma la porte et prit la main de Scarlett.

"Qu'y a-t-il?" fit-il presque à voix basse.

Au contact de sa main, Scarlett se mit à frissonner. Le moment était arrivé. Tout allait se passer comme elle l'avait rêvé. Un millier de pensées incohérentes lui traversaient l'esprit et elle était incapable d'en exprimer une seule. Elle se contentait de trembler et de dévisager Ashley. Pourquoi ne parlait-il pas?

"Qu'y a-t-il? répéta-t-il. Vous avez un secret à me confier?"

Brusquement, elle retrouva l'usage de la parole, et tout aussi brusquement, il ne resta plus rien de ce qu'on lui avait inculqué pendant des années. L'âme irlandaise, l'esprit sans détours de Gérald parla par la bouche de sa fille.

"Oui... un secret, je vous aime." Pendant un instant régna un silence si lourd qu'on eût dit que ni Ashley, ni elle ne respirait. Enfin, Scarlett cessa de trembler. La joie et l'orgueil lui inondèrent le cœur. Pourquoi n'avait-elle pas eu recours à ce moyen plus tôt? C'était tellement plus simple que tous les stratagèmes de femme du monde qu'on lui avait appris. Alors ses yeux cherchèrent ceux d'Ashley.

Ils avaient une expression de consternation, d'incrédulité, il y avait même en eux quelque chose de plus... qu'est-ce que c'était? Oui, Gérald avait eu cette expression le jour où son cheval favori s'était cassé une jambe et où il avait dû l'abattre. Pourquoi fallait-il qu'elle songeât à cela maintenant? C'était une pensée si bête. Et pourquoi Ashley avait-il l'air si bizarre et ne disait-il rien? Alors Ashley se couvrit le visage d'une sorte de masque bien étudié et ébaucha un sourire plein de galanteries.

"Il ne vous suffit donc pas d'avoir séduit tous les autres hommes aujourd'hui, d'avoir moissonné tous les cœurs? dit-il de sa voix d'autrefois caressante et taquine. Vous voulez qu'il ne vous en manque pas un? Mais mon cœur vous a toujours appartenu, vous savez. C'est sur lui que vous vous êtes fait les griffes."

Quelque chose n'allait pas... Ce n'était pas là ce qu'elle avait prévu. Parmi tant d'idées qui dansaient une ronde folle dans son esprit, une seule commençait à prendre corps. Elle ne savait pas pourquoi, mais Ashley se comportait comme s'il s'imaginait qu'elle ne faisait que badiner avec lui. Il savait pourtant que ce n'était pas ça.

"Ashley... Ashley... dites-moi... Vous devez... oh, ne me taquinez pas maintenant! Votre cœur m'appartient-il? Oh! cher, je vous..."

Il lui posa vivement la main sur les lèvres. Il avait abandonné son masque.

"Il ne faut pas dire ces choses-là, Scarlett! Il ne faut pas. Vous ne parlez pas sérieusement. Vous vous en voudrez de les avoir prononcées et vous m'en voudrez de les avoir écoutées!"

Elle rejeta la tête en arrière. Elle se sentait emportée par un courant rapide et chaud.

"Je ne pourrais jamais vous en vouloir. Je vous dis que je vous aime et je sais que vous m'aimez parce que..."

Elle s'arrêta. Elle n'avait jamais vu un visage aussi bouleversé.

"Ashley, vous m'aimez... vous m'aimez, n'est-ce pas?"

— Oui, dit-il sourdement, je vous aime.

S'il lui avait dit qu'il la détestait, elle n'en eût pas été plus effrayée. Elle lui agrippa le bras, incapable de parler.

"Scarlett, fit-il, ne pouvons-nous pas nous en aller et oublier que nous avons prononcé ces mots-là."

— Non, murmura-t-elle, je ne peux pas. Que voulez-vous dire? Vous ne voulez donc pas... m'épouser?"

Il répondit: "Je vais épouser Mélanie."

Sans savoir comment, elle se retrouva sur l'une des chaises basses en velours. A ses pieds, assis sur un tabouret, Ashley retenait fermement ses deux mains prisonnières dans les siennes. Il n'arrêta pas de lui dire des choses... des choses qui n'avaient aucun sens. Son esprit était absolument vide maintenant et les paroles d'Ashley ne lui faisaient pas plus d'effet que la pluie sur le verre. Il avait beau lui murmurer des mots tendres et pleins de compassion, comme ceux d'un père à son enfant meurtri, elle n'entendait pas.

Dans son inconscience, elle distingua le nom de Mélanie et elle regarda Ashley. Elle surprit dans ses yeux de cristal gris cette expression lointaine qui l'avait toujours déconcertée.

"Père annoncera nos fiançailles ce soir. Nous devons nous marier bientôt. J'aurais dû vous le dire, mais je croyais que vous étiez au courant. Je croyais que tout le monde le savait... s'en doutait depuis des années. Il ne m'était jamais venu à l'idée que vous... Vous avez tant de soupirants. Je pensais que Stuart..."

La vie, la sensibilité, la compréhension commençaient à reprendre possession de Scarlett.

"Mais, vous venez de me dire que vous m'aimez."

Ses mains moites broyèrent les siennes.

"Chère, voulez-vous me pousser à dire des choses qui vous blesseraient?"

Son silence l'incita à continuer. "Comment puis-je vous faire comprendre ces choses? Vous êtes si jeune, si étourdie, que vous ne savez pas ce que signifie le mariage."

— Je sais que je vous aime.

— L'amour ne suffit pas, quand deux êtres sont aussi différents que nous. Vous exigeriez tout d'un homme, Scarlett, son corps, son cœur, son âme, ses pensées... Et si vous ne les aviez pas, vous seriez malheureuse. Moi, je ne pourrais vous donner tout de moi. Je ne pourrais pas tout donner de moi à qui que ce fût. Et moi, je ne réclamerais pas tout votre esprit et toute votre âme. Vous en seriez ulcérée et vous en arriveriez à me haïr... avec quelle âpreté! Vous auriez en horreur les livres que je lirais et la musique que j'aimerais parce qu'ils m'éloigneraient de vous ne fût-ce qu'un instant. Et moi peut-être... je..."

— L'aimez-vous?"

— Elle me ressemble, nous sommes du même sang et nous nous comprenons. Scarlett! Scarlett! N'arriverai-je donc pas à vous faire comprendre qu'il ne peut y avoir de sérénité dans le mariage à moins que les deux époux ne se ressemblent?"

Quelqu'un d'autre avait dit: "Il ne peut y avoir de bonheur que dans un mariage entre personnes

qui se ressemblent." Qui était-ce donc? Scarlett avait l'impression d'avoir entendu prononcer cette phrase des milliers d'années auparavant, mais elle n'en comprenait toujours pas le sens.

"Pourtant vous avez dit que vous m'aimez."

— Je n'aurais pas dû vous le dire.

Quelque part dans son esprit couvait un incendie et la colère commençait à tout balayer devant elle.

"Eh bien, puisque vous avez été assez muflé pour le dire..."

Il blêmit.

"Oui, j'ai été un muflé de le dire puisque je vais épouser Mélanie. Je n'aurais pas dû dire cela, car je savais que vous ne comprendriez pas. Comment pourrais-je m'empêcher de vous aimer... vous qui avez cette passion de la vie que je n'ai pas? Vous qui pouvez aimer et haïr avec une violence dont je suis incapable. Vous êtes un élément comme le feu, le vent, les choses sauvages et moi..."

Scarlett pensa à Mélanie et revit soudain ses calmes yeux bruns au regard lointain, ses petites mains sages dans leurs mitaines de dentelle noire, ses silences charmants. Alors sa colère éclata, une colère semblable à celle qui avait poussé Gérald au meurtre et ses autres ancêtres irlandais à des actes qui leur avaient valu le gibet. Il ne restait rien en elle des Robillard si bien élevés qu'ils pouvaient supporter en silence n'importe quel affront.

"Pourquoi ne le dites-vous pas, espèce de lâche! Vous avez peur de m'épouser! Vous aimez mieux vivre avec cette petite imbécile qui n'ouvre la bouche que pour dire oui et non, vous aimez mieux élever une nichée de mauviettes comme elle! Allons..."

— Vous ne devriez pas parler de Mélanie comme cela!

— Je ne devrais pas! Voyez-moi ça! De quel droit m'empêcheriez-vous? espèce de lâche, de muflé, de... Vous m'avez fait croire que vous alliez m'épouser..."

— Soyez sincère, implora-t-il. Ai-je jamais..."

Elle ne voulait pas être sincère, bien qu'elle reconnût la justesse de ses paroles. Pas une seule fois il n'avait dépassé avec elle les limites de l'amitié et cette pensée attisa sa colère, la colère de la fierté et de la vanité féminine blessées. Elle avait couru après lui et il la repoussait. Il lui préférait une petite sottise au teint blafard comme Mélanie. Oh! comme elle eût mieux fait de suivre les préceptes d'Ellen et de Mama et de ne jamais lui révéler qu'elle avait même de la sympathie pour lui. Tout aurait mieux valu que de connaître cette honte cuisante.

Elle se leva d'un bond, les poings serrés. Ashley se leva à son tour. Il la dominait de toute sa taille. Son visage exprimait la douleur muette de quelqu'un qui ne peut se soustraire à la plus triste des réalités.

"Je vous haïrai jusqu'au jour de ma mort, espèce de lâche... être abject... abject..." Quel mot voulait-elle employer? Elle n'en trouvait pas d'assez laid.

— Je... je vous en prie..."

Il tendit la main vers elle, et au même moment, elle le frappa de toutes ses forces en pleine figure. Dans la pièce silencieuse, la gifle claqua comme un coup de fouet. Soudain, la rage de Scarlett tomba et la détresse envahit son cœur.

On voyait distinctement la marque rouge sur le visage pâle et

défait d'Ashley. Il ne dit rien, mais il prit la main que Scarlett avait laissée retomber, la porta à ses lèvres et la baisa. Puis, sans l'air, il s'en alla et referma doucement la porte sur lui.

Elle se rassit brusquement. La colère lui avait coupé les genoux. Ashley était parti et le souvenir de son visage giflé devait la hanter jusqu'à sa mort.

Elle entendit décroître le bruit assourdi de ses pas dans le vestibule et elle prit peu à peu conscience de la monstruosité de ce qu'elle avait fait. Elle avait perdu Ashley pour toujours. Désormais il la détesterait et chaque fois qu'il la verrait il se rappellerait la façon dont elle s'était jetée à sa tête alors qu'il ne lui avait donné aucun encouragement.

"Je ne vaudrais pas mieux que Honey Wilkes", pensa-t-elle tout d'un coup, et elle se rappela combien tout le monde, et elle-même plus que les autres, avait tourné en dérision la conduite de Honey avec les garçons auxquels elle essayait de se cramponner. Un nouvel accès de rage s'empara de Scarlett, de rage contre elle-même, contre Ashley, contre le monde entier.

Elle posa la main sur un guéridon à côté d'elle et se mit à jouer avec un petit vase fragile que surmontaient deux chérubins railleurs. Il régnait un tel calme dans la bibliothèque que Scarlett faillit hurler pour rompre le silence. Il fallait qu'elle fit quelque chose sous peine de devenir folle. Elle prit le vase et le lança rageusement à l'autre extrémité de la pièce. Il effleura le haut dossier du sofa et alla se briser en mille morceaux contre le marbre de la cheminée.

"Ah! en voilà assez!" déclara une voix montante des profondeurs du sofa.

Jamais Scarlett n'avait connu pareille stupéfaction et pareille terreur. Sa bouche se dessécha au point qu'il lui fut impossible d'articuler le moindre son. Les jambes coupées, elle se cramponna au dossier de sa chaise tandis que Rhett Butler se levait du sofa où il était étendu et la saluait avec une politesse exagérée.

"C'est déjà bien assez d'avoir été arraché à ma sieste par une tirade comme celle que j'ai été forcé d'entendre sans que je laisse mettre mes jours en danger."

C'était bien lui! ce n'était pas un fantôme; mais que les saints nous protègent, il avait tout entendu! Scarlett rallia ses forces pour se composer une attitude à peu près digne.

"Monsieur, vous auriez dû faire savoir que vous étiez là."

— Vraiment? Ses dents étincelaient et il lui décocha un regard moqueur. Mais, c'était vous l'intruse. J'étais obligé d'attendre M. Kennedy et, estimant que je n'étais peut-être pas *persona grata* au jardin, j'ai eu l'idée ingénieuse de dissimuler ma fâcheuse présence en cet endroit où j'espérais n'être point dérangé. Mais, hélas! il haussa les épaules et se mit à rire doucement.

Scarlett sentit se ramener sa colère à la pensée que ce personnage grossier et impertinent avait tout entendu... avait entendu des choses dont elle était maintenant si honteuse qu'elle eût préféré être morte plutôt que de les avoir prononcées.

"Vous écoutez aux portes..." commença-t-elle furieuse.

— Ceux qui écoutent aux portes

apprennent souvent des choses très divertissantes et très instructives. A force de pratiquer l'art d'écouter aux portes, je...

— Monsieur, vous n'êtes pas un homme du monde!

— Judicieuse remarque, répondit-il d'un ton léger. Quant à vous, mademoiselle, vous n'êtes pas une femme du monde.

Il avait l'air de trouver Scarlett très amusante car il se remit à rire doucement.

"On n'est plus une femme du monde quand on a dit et fait ce que j'ai entendu. Pourtant, les femmes du monde ont rarement beaucoup d'attrait pour moi. Je sais ce qu'elles pensent, mais elles ne sont jamais assez braves ou assez mal élevées pour le dire. Et cela, à la longue, devient insipide. Mais vous, ma chère mademoiselle O'Hara, vous êtes une jeune fille d'un caractère rare, d'un caractère admirable et je vous salue bien bas. Je n'arrive pas à comprendre quel charme peut avoir l'élégant M. Wilkes pour une nature bouillante comme la vôtre. Il devrait remercier Dieu à deux genoux de lui envoyer une jeune fille avec votre... comment a-t-il troussé cela?... avec votre "passion de la vie", mais comme c'est une pauvre loque..."

— Vous n'êtes même pas digne de cirer ses bottes! éclata Scarlett.

— Tiens, je croyais que vous deviez le haïr toute votre vie!

Il se laissa retomber sur le sofa et Scarlett entendit son rire.

Si elle avait pu le tuer, elle l'aurait fait. Au lieu de cela, elle sortit de la bibliothèque avec toute la dignité dont elle fut capable et claqua la porte.

* * *

Elle remonta si vite l'escalier qu'en arrivant sur le palier elle crut qu'elle allait s'évanouir. Elle s'arrêta et se cramponna à la rampe. Son coeur battait si fort sous l'effet de la colère, de l'insulte et des émotions, qu'il lui sembla près d'éclater. Elle essaya de respirer à fond mais Mama l'avait trop serrée. Si elle allait s'évanouir et qu'on la retrouvât sur le palier, que penserait-on d'elle? Oh! que ne penseraient pas Ashley et cet ignoble Butler et ces filles malveillantes qui étaient si jalouses! Pour une fois dans sa vie, elle souhaitait d'avoir des sels comme les autres jeunes filles, mais elle n'avait jamais possédé de flacon. Non, c'était impossible, elle ne pouvait pas s'évanouir maintenant!

Peu à peu la malaise disparut. Dans une minute elle se sentirait tout à fait daplomb et se glisserait dans le petit cabinet de toilette attenant à la chambre d'India. Là, elle délacera son corset et sur la pointe des pieds, elle irait s'allonger sur un lit entre les jeunes filles endormies. Elle essaya de réprimer les battements de son coeur et de se composer un visage plus calme car elle savait qu'elle devait avoir l'air d'une folle. Si l'une des jeunes filles était éveillée, elle se douterait que quelque chose n'allait pas, et tout le monde devait ignorer ce qui venait de se passer.

Par la large baie du palier, elle vit les hommes paresseusement assis dans leurs fauteuils à l'ombre des arbres ou de la tonnelle. Comme elle les enviait! Que c'était donc merveilleux d'être un homme et de n'avoir jamais à connaître les épreuves qu'elle venait de traverser. Tandis qu'elle les contemplait les yeux brûlants et les tem-

pes bourdonnantes, elle entendit le galop rapide d'un cheval dans l'allée, le crissement du gravier et la voix d'une personne bouleversée qui posait une question à l'un des nègres. Puis le gravier vola de nouveau sous les sabots d'un cheval et elle vit un cavalier traverser la pelouse verte et se diriger vers le petit bois.

Un invité en retard, mais pour quoi coupait-il à travers la pelouse dont India était si fière? Elle ne pouvait le reconnaître, mais quand il sauta à bas de son cheval et saisit le bras de John Wilkes, elle remarqua que tout son être trahissait l'agitation. Abandonnant leurs verres et leurs éventails sur les tables, les assistants s'empressèrent autour de lui. Malgré la distance, Scarlett distingua un brouhaha confus et devina la fièvre qui s'emparait des hommes. Alors, dominant le tumulte, Stuart Tarleton poussa un "liou-là-iou!" triomphant comme s'il était à la chasse. Et pour la première fois, Scarlett entendit sans le savoir le cri des rebelles.

Suivis des Fontaine, les quatre Tarleton se détachèrent du groupe et se précipitèrent vers l'écurie en hurlant: "Jeems Eh! Jeems! selle les chevaux!"

"Il doit y avoir le feu chez quelqu'un", pensa Scarlett. Mais, incendie ou non, il importait qu'elle rentrât dans la chambre à coucher avant qu'on ne découvrit son absence.

Maintenant son coeur battait moins fort. Sur la pointe des pieds elle acheva de monter l'escalier et s'engagea dans le couloir silencieux. Une torpeur lourde et moite régnait partout comme si la maison, elle aussi, se reposait en attendant la nuit, la musique et l'éclat des bougies pour resplendir de beauté. Scarlett ouvrit avec précaution la porte du cabinet de toilette et entra. Elle n'avait pas encore lâché la poignée qu'à travers la porte entre-bâillée de la chambre à coucher elle entendit Honey Wilkes murmurer quelque chose à voix basse.

"Je trouve que Scarlett s'est on ne peut plus mal tenue aujourd'hui."

Scarlett sentit son coeur reprendre sa course folle et machinalement elle y porta la main comme s'il lui suffisait d'une pression pour le rendre plus docile. "Ceux qui écoutent aux portes apprennent souvent des choses très instructives", omit de lui redire sa mémoire. Allait-elle sortir de nouveau? ou bien allait-elle révéler sa présence pour confondre Honey comme elle le méritait? Mais elle se retint. Un couple de mulets n'aurait pas réussi à la faire changer de place, quand elle reconnut la voix de Mélanie.

"Oh Honey, non! Ne sois pas méchante. Elle est seulement gaie et vive. Moi je la trouve délicieuse."

"Oh! se dit Scarlett en s'enfonçant les ongles dans son corsage, laisser cette petite chipie prendre ma défense!"

C'était plus pénible que d'entendre les rosseries de Honey. Scarlett n'avait jamais eu confiance en aucune femme et, à l'exception de sa mère, n'avait jamais prêté aux femmes que des mobiles égoïstes. Mélanie savait qu'Ashley était bien à elle et il ne lui était pas difficile de faire montre de tant de charité chrétienne. Scarlett pensait que c'était bien de Mélanie de faire étalage de sa conquête et en même temps de tirer

agréable comme une sweet caporal

• Coordination, équilibre, travail conjoint, voilà ce qui produit plaisir et succès dans le sport. Pareillement, l'équilibration et le mélange experts des 38 classifications de tabacs virginien du meilleur choix, dans les Sweet Caps, en ont fait les championnes, les cigarettes les plus populaires au Canada. C'est pour cela que, paquet pour paquet, les Sweet Caps sont les meilleures cigarettes que vous puissiez acheter.

"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé"



"La névrite ne m'empêche plus de dormir!"

MON DIEU! EST-CE QUE JE NE DORMIRAI JAMAIS! CHAQUE NUIT CES DOULEURS ME TIENNENT ÉVEILLÉE

MA NÉVRITE M'A ENCORE EMPÊCHÉE DE DORMIR, LA NUIT DERNIÈRE.

ON PARLE ICI D'UNE FEMME QUE LES SELS KRUSCHEN ONT SOULAGÉE. ESSAIE DONC ÇA!

JE N'AI GUÈRE CONFIANCE DANS CES REMÈDES, J'EN AI TANT PRIS!

ESSAIE QUAND MÊME... TU SAIS COMME IL A FAIT DU BIEN À PAPA.

2 SEMAINES APRÈS JE NE ME SUIS PAS AUSSI BIEN PORTÉE DEPUIS DES ANNÉES. JE SUIS CONTENTE D'AVOIR DÉCOUVERT KRUSCHEN.

Il m'a aussi soulagé de mes migraines. Nous allons continuer de prendre "la petite dose quotidienne".

● Si vous souffrez comme cette femme — si la névrite, la sciatique, le lumbago ou les douleurs rhumatismales vous font endurer le martyre — rappelez-vous ceci! Peut-être ne croyez-vous pas être constipé, mais à moins que votre élimination ne soit complète, en même temps que régulière, il n'est pas impossible que des impuretés toxiques dérangent votre organisme. Ces impuretés polluent votre sang et quand cela dure pendant des mois, il se produit forcément des malaises et des douleurs.

La meilleure chose à faire, c'est de vous procurer ce remède si efficace — les Sels Kruschen. Les divers sels minéraux hautement raffinés dont il se compose stimu-

lent les organes digestifs et en favorisent le bon fonctionnement. L'élimination est alors complète et l'organisme est débarrassé des déchets toxiques. Le sang est aussi libéré des impuretés et vous éprouvez enfin l'inestimable "sensation Kruschen."

Achetez aujourd'hui un flacon de Kruschen chez votre pharmacien... à 25c et 75c. Chaque matin, dans votre café ou de l'eau chaude, prenez la quantité qui tient sur une pièce de dix sous.

C'EST LA PETITE DOSE QUOTIDIENNE QUI FAIT TOUT

KRUSCHEN



Le Moyen le Plus Savoureux de se RAFRAÎCHIR

Quand il fait trop chaud pour que vous soyez à l'aise ou que vous puissiez dormir, préparez vous-même une boisson fraîche et revigorante avec du de Kuyper et de l'eau tonique, du ginger ale, de la bière de gingembre ou du citron, du sucre et de l'eau de Seltz. Cela supprime l'anguillon de la chaleur et remet de la joie dans la vie.

40 onces \$345
26 onces \$240
10 onces \$105

Distillé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de JOHN de KUYPER & SON, Distillateurs, Rotterdam, Hollande. Maison fondée en 1695. 306FR



Gin de Kuyper

Maux de Tête Douleurs Périodiques

(31) Soulagés par

ANTALGINE 25c

CONDITIONS

1. — 05 du mot.

2. — Chaque annonce doit être accompagnée du nom et de l'adresse de l'annonceur.

3. — Les annonces doivent nous parvenir avant le 5 du mois qui précède la publication de la revue.

Afin de réprimer tout abus, la direction de "La Revue Moderne" se réserve le droit de refuser les annonces ou de les modifier au besoin. Les changements seront faits de façon à respecter le sens de l'annonce. Nous retournerons l'argent, lorsque les annonces ne seront pas publiées.

Rio Rita.—Grande blonde désire correspondants distingués, 30 ans et plus. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Maurice.—Etudiant Ph. demande correspondants gentilles, instruites, de Montréal. Faire connaissance. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Benoite.—Jeune fille gale, désire correspondre pour se distraire. Acceptera correspondants "Ontario". Demande revues publiées à Toronto, 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Marcel.—Désire correspondante de campagne, fille de cultivateur préférée, 25 à 35 ans. Boîte postale 61, Chambly Canton.

Françoise.—(33 ans) désire correspondants canadiens-français, cultivés. But: sérieux. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Messieurs, de 48 ans et plus, instruits, sobres, près de Québec, viendrez-vous connaître personne sympathique avec dot? But sérieux. Marguerite DuRocher, St-Charles, Co. Bellechasse.

Violette.—Instruite, distinguée, 25 ans, désire correspondant cultivé: Aviateur ayant "grade", grand, joli. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

profit de sa bonté. Scarlett elle-même avait eu souvent recours à ce procédé en parlant aux hommes des autres jeunes filles et les pauvres sots, convaincus de sa bonté et de son désintéressement, s'y étaient toujours laissé prendre.

"Voyons, ma petite, dit Honey en élevant le ton, il faut que tu sois aveugle."

—Tais-toi, Honey, fit Sally Munroe, on va t'entendre dans toute la maison!

Honey baissa la voix, mais n'en continua pas moins: "Allons, vous avez toutes vu la façon dont elle se comportait avec tous les hommes sur qui elle pouvait mettre la main... même M. Kennedy, et c'est le soupirant de sa soeur. Je n'ai jamais vu ça! Et puis elle avait sûrement jeté son dévolu sur Charles, pouffa Honey. Et vous savez, Charles et moi..."

—Vous l'êtes pour de bon, chuchotaient des voix.

—Ne le dites à personne, mes petites... pas encore.

On rit sous cape. Le lit grinça quand quelqu'un voulut faire taire Honey. Mélanie déclara combien elle serait heureuse d'être la soeur de Honey.

"Eh bien, moi je ne serai pas ravie d'avoir Scarlett pour soeur, parce que c'est une dévergondée comme je n'en ai jamais vu, affirma Hetty Tarleton d'un ton agressif. Mais elle est pratiquement fiancée à Stuart. Brent prétend qu'elle se moque pas mal de lui, mais bien entendu, Brent est fou d'elle, lui aussi.

—Si vous voulez mon avis, fit Honey mystérieuse et importante, il n'y a qu'une personne qui l'intéresse. C'est Ashley!

Tandis que redoublaient les chuchotements, que les questions s'entrecroisaient fébriles. Scarlett fut glacée d'effroi et d'humiliation. Honey était une folle, une imbécile, elle était grotesque avec les hommes, mais avec les femmes elle avait une intuition féminine que Scarlett avait sous-estimée. La blessure d'orgueil qu'Ashley et Rhett Butler lui avaient infligée dans la bibliothèque n'étaient que piqûres d'épingles à côté de cela. On pouvait se fier aux hommes pour tenir leur langue, même à des hommes comme Butler, mais avec Honey Wilkes, bavarde comme une pie, le Comté entier saurait à quoi s'en tenir avant six heures du soir. Et rien que la veille, Gérald avait dit qu'il ne voulait pas qu'on se moquât de sa fille dans le Comté. Comme les gens allaient se moquer d'elle maintenant! Des gouttes de sueur froide commencent à lui couler des aisselles le long des côtes.

"Il faut que je rentre à la maison! pensa Scarlett. Il faut que je rentre."

Si seulement elle pouvait par magie être transportée à Tara où elle serait en sûreté! Si seulement elle pouvait se trouver auprès d'Ellen, rien que pour la voir, se bloquer dans ses jupes, pleurer et lui confier toute son histoire! Encore un mot et elle se précipiterait sur Honey, elle lui arracherait à pleines mains sa tignasse pâle, elle cracherait sur Mélanie pour lui montrer ce qu'elle pensait de sa charité. Mais elle avait déjà eu une conduite assez vulgaire comme cela, elle s'était comportée comme ces blancs qu'on méprisait... et c'était là que gisait toute la difficulté.

Elle plaqua ses mains contre ses jupes pour les empêcher de bruire et elle sortit à reculons aussi fur-

tivement qu'un animal. "A la maison, se dit-elle, en suivant d'un pas rapide le couloir, en passant devant les portes fermées des chambres silencieuses, il faut que je rentre à la maison."

Elle avait déjà atteint la véranda, quand une nouvelle pensée la fit s'arrêter brusquement... Elle ne pouvait pas partir chez elle! Elle ne pouvait pas s'enfuir! Il lui faudrait assister à toute la fête, supporter toutes les railleries des jeunes filles, supporter sa propre humiliation, rester là le coeur brisé. Se sauver ne ferait que fournir des nouvelles armes à l'ennemi.

Elle martela de ses poings fermés les hauts piliers blancs. Elle aurait voulu être Samson pour renverser les Douze Chênes et détruire tous ceux qui s'y trouvaient. Elle allait leur faire payer cela. Elle allait leur montrer ce dont elle était capable. Elle ne voyait pas très bien comment elle s'y prendrait, mais ça n'avait pas d'importance. Elle allait leur faire plus de mal qu'ils ne lui en avaient fait.

Pour elle, en ce moment, Ashley n'était plus Ashley. Il n'était plus le grand garçon nonchalant qu'elle aimait, mais il faisait partie intégrante des Wilkes, des Douze Chênes, du Comté..., elle les avait tous en horreur parce qu'ils se moquaient d'elle. A seize ans, la vanité est plus forte que l'amour, et dans son coeur brûlant, il n'y avait place que pour la haine.

"Je ne retournerai pas à la maison, se dit-elle. Je resterai ici et ils me le paieront. Je n'en dirai jamais rien à maman. Non, je n'en dirai jamais rien à personne."

Elle s'appêta à rentrer, à remonter l'escalier et à aller s'allonger dans une autre chambre.

Elle se retourna et à l'autre extrémité du long vestibule elle aperçut Charles. Lorsqu'il la vit, il se précipita vers elle. Il avait les cheveux en désordre et, sous le coup de l'émotion, ses joues avaient la teinte des géraniums.

"Savez-vous ce qui arrive? s'écria-t-il, avant même d'être parvenu jusqu'à elle. Avez-vous entendu? Paul Wilson vient de nous apporter la nouvelle de..."

Arrivé à la hauteur de Scarlett il s'arrêta, hors d'haleine. Scarlett le regarda sans rien dire.

"M. Lincoln a appelé des hommes sous les drapeaux, des soldats... je veux dire des volontaires... Il en a appelé 75,000!"

Encore M. Lincoln! Les hommes ne pensaient-ils donc jamais à des choses qui en valussent la peine? le jeune nigaud avait-il donc la prétention de l'émouvoir avec les histoires de M. Lincoln alors qu'elle avait le coeur brisé et qu'elle était pratiquement perdue de réputation?

Charles la regarda fixement. Elle avait le visage blanc comme une feuille de papier, ses yeux brillaient comme des émeraudes.

"Je suis si maladroit, fit-il. J'aurais dû vous dire cela avec plus de ménagements. Je ne me suis pas souvenu de la sensibilité des femmes. Je suis navré de vous avoir causé cette émotion. Vous n'allez pas vous évanouir, n'est-ce pas? Faut-il aller vous chercher un verre d'eau?"

—Non, répondit Scarlett, en s'efforçant de sourire.

—Voulez-vous que nous nous asseyions sur un banc? proposa-t-il en lui prenant le bras.

Elle fit oui de la tête. Charles l'aïda à descendre les marches du

perron. Ils traversèrent la pelouse et s'assirent sur un banc de fer placé sous le plus gros chêne en face de la maison.

Trois fois il s'éclaircit la gorge pour parler et trois fois il resta muet. Il baissa les yeux pour ne pas voir ces yeux verts qui semblaient le regarder sans le voir.

"Il a beaucoup d'argent. Il n'a pas de parents pour m'ennuyer et il habite Atlanta. Si je l'épouse tout de suite, ça montrera à Ashley que je me moquais pas mal de lui... que je faisais seulement la coquette. Et Honey en mourra. Elle ne trouvera plus jamais, jamais d'autre soupissant. Tout le monde se tordra de rire en pensant à elle. Cela blessera Mélanie parce qu'elle aime tant Charles. Cela blessera aussi Stuart et Brent..." Scarlett ne savait pas très bien pourquoi elle voulait faire du mal aux jumeaux, si ce n'est parce qu'ils avaient des soeurs méchantes. "Et ils seront tous furieux quand je viendrai ici en visite dans une belle voiture, avec des tas de beaux habits et une maison à moi. Jamais, jamais ils n'oseront se moquer de moi."

Elle recouvrait peu à peu son calme et commençait à mettre de l'ordre dans ses idées. Une sorte de givre semblait recouvrir ses émotions et elle pensa qu'elle ne ressentirait plus jamais aucune chaleur. Pourquoi ne pas prendre pour mari ce joli garçon rougissant? Il en valait un autre et cela d'ailleurs lui était bien éag. Non, même si elle vivait jusqu'à quatre-vingt-dix ans, plus rien ne compterait pour elle.

"Je ne sais pas encore si je partirai avec la Légion de la Caroline du Sud de M. Wade Hampton ou avec la Garde d'Atlanta."

— Oh! fit Scarlett.

Leurs yeux se rencontrèrent et cette fois ce fut Charles qui battit des cils.

"Attendez-vous mon retour, mademoiselle Scarlett? ce... serait divin de savoir que je vous retrouverais quand nous les aurions écrasés!"

Retenant son souffle, il guettait ses paroles, il observait la façon dont ses lèvres se retroussaient. Pour la première fois il remarqua une ombre aux coins de ses lèvres et se demanda ce qui se produirait s'il les embrassait. La main moite de Scarlett se glissa dans la sienne.

"Je ne voudrais pas vous faire attendre", dit-elle et ses yeux se se voilèrent.

La bouche grande ouverte, il tenait la main de Scarlett. Celle-ci l'étudiait, les paupières mi-closes et se disait qu'il ressemblait à une grenouille. Il bafouilla à plusieurs reprises, ferma la bouche et la rouvrit tandis que ses joues retrouvaient leur teinte géranium.

"Se peut-il que vous m'aimiez?"

Elle ne dit rien, mais elle baissa la tête et de nouveau Charles fut plongé dans l'extase et la perplexité. Un homme ne devait peut-être pas poser une telle question à une jeune fille.

"Vous m'épouserez bientôt, mademoiselle Scarlett?"

— Hum! fit-elle en arrangeant un pli de sa robe.

— Nous marierons-nous en même temps que Mel...

— Non, répondit vivement Scarlett en lui décochant un regard menaçant. Charles comprit qu'il avait commis une nouvelle sottise. Bien entendu, une jeune fille voulait avoir un mariage pour elle toute seule...

— Quand puis-je parler à votre père?

— Le plus tôt sera le mieux, dit-elle.

Il se leva d'un bond. Scarlett crut qu'il allait faire la cabriole. Il la contempla d'un air radieux. Tout son cœur simple était dans ses yeux. Personne n'avait jamais regardé ainsi Scarlett, et nul homme ne devait plus jamais le faire, pourtant, elle était si étrangement indifférente à tout qu'elle pensa seulement qu'il ressemblait à un veau.

"Je m'en vais chercher votre mère, dit-il, le visage illuminé d'un sourire. Je ne peux pas attendre. Voulez-vous m'excuser... chérie?"

Il eut bien du mal à prononcer ce mot tendre, mais une fois qu'il l'eut dit, il le répéta avec une joie évidente.

"Oui, répondit Scarlett. Il fait bon et frais ici".

Il s'éloigna, traversa la pelouse et disparut derrière la maison. Scarlett resta seule, sous le chêne bruissant. Des écuries sortait un flot continu de cavaliers, suivis de domestiques noirs qui galopèrent ferme pour ne pas se laisser distancer par leurs maîtres. Les fils Munroe filèrent ventre à terre en brandissant leurs chapeaux. Les Fontaine et les Calvert descendirent la route en poussant des cris. Les quatre Tarleton traversèrent la pelouse au grand trot, passèrent à côté de Scarlett, et Brent lança: "Maman va nous donner les chevaux! Iou-là-iou!" Des mottes de terre volèrent sous les sabots des bêtes. Les Tarleton étaient partis. Scarlett resta de nouveau seule.

La blanche demeure dressait ses hautes colonnes devant Scarlett et semblait s'écarter d'elle avec une réserve pleine de dignité. Désormais ce ne serait jamais sa maison. Jamais elle ne serait la fiancée qu'Ashley porterait dans ses bras pour lui faire franchir son seuil. Oh Ashley, Ashley! Qu'ai-je fait? Plus fort que sa vanité ou que son égoïsme naissait en elle une émotion de femme. Elle aimait Ashley, elle savait qu'elle l'aimait et elle ne s'en était jamais bien rendu compte qu'au moment où elle avait vu Charles tourner l'allée sablonneuse et disparaître.

CHAPITRE VII

Deux semaines après, Scarlett était mariée, deux mois plus tard elle était veuve. Elle fut vite délivrée des liens qu'elle avait noués avec tant de hâte et si peu de réflexion, mais elle ne devait plus jamais connaître l'insouciance libérée du temps où elle était jeune fille. Le veuvage avait suivi de près le mariage, mais, à son grand désespoir, survint aussi la maternité.

Plus tard, lorsqu'elle évoqua ces derniers jours d'avril 1861, Scarlett ne put jamais très bien s'en rappeler les détails. Le temps et les événements se précipitèrent, se confondirent comme dans un cauchemar. Jusqu'au jour de sa mort, elle devait être incapable de donner aux souvenirs de ces journées-là une suite logique. Il ne lui resta de l'époque qui sépara le jour où elle avait agréé la demande de Charles de celui de son mariage qu'une idée confuse. Deux semaines! D'aussi courtes fiançailles eussent été impossibles en temps de paix. En temps normal, l'étiquette eût exigé un intervalle d'un an ou d'au moins six mois. Mais le brasier de la guerre ravageait le Sud,

Fondée dans le Québec



Toutes les parties de la province de Québec ont profité des quatre-vingt-dix millions de dollars versés par la Sun Life of Canada, au cours des dix dernières années, à ses assurés et à ses bénéficiaires de cette grande province canadienne-française.



Pilules Maternelles

Les mères de famille n'ont plus raison de ne pas nourrir leurs enfants maintenant qu'elles ont ces Pilules à leur portée. Celles-ci augmentent la sécrétion du lait chez la femme et lui permettent de nourrir son enfant aussi longtemps qu'elle le veut sans avoir ses menstruations. Elles donnent la santé à la mère et à l'enfant et ne sont jamais dommagables.

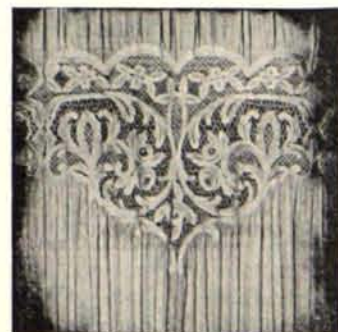
L'expérience de nombreux médecins depuis plusieurs années a démontré que les Pilules Maternelles sont presque spécifiques dans les cas de dysménorrhée, règles douloureuses chez les femmes et jeunes filles. Ces Pilules étant composées d'extraits de glandes mammaires, etc., elles favorisent le développement du buste et son perfectionnement chez la femme et la jeune fille.

CONSULTEZ VOTRE MEDECIN

Pour 100 PILULES MATERNELLES (28 jours de traitement) envoyez \$2.00 en mandat-poste au Dr Jos. Comtois, B.A.S., St-Barthélémy, P. Q., qui vous les enverra franco.

ou à Montréal à la Pharmacie Montréal, tél. HARBOR 7251, les 16 Pharmacies Leduc et la Pharmacie Sarrasin & Choquette.

En vente aussi à Québec, à la Pharmacie Brunet, rue St-Joseph, et à Livernois, rue St-Jean.



RIDEAUX DE BRUGES

FILET BRODÉ LIN OU SOIE
RENAISSANCE ET MILAN

Le plus beau et le plus grand choix de modèles dans toutes les largeurs.

Livraison immédiate

Madame Paul Roche

8673, rue St-Denis, (près Blvd Crématic)
SE RENDRA A VOTRE DOMICILE SUR DEMANDE

Appelez DUpont 5241



CES CHEVEUX GRIS

QUI VOUS VIEILLISSENT
AVANT LE TEMPS, PEU-
VENT ETRE RAMENES,
SANS DANGER, A LEUR
COULEUR NATURELLE

avec

EVAN WILLIAMS
Tunisian Henna

Comment soulager les

MALAISES ORGANIQUES FEMINIENS



Peu de femme au-
jourd'hui ne souffrent
pas de malaises péri-
odiques. VOUS-MEME
vous êtes peut-être
sentie nerveuse, fati-
guée, mélancolique ré-
cemment ? Essayez
donc le composé végé-
tal Lydia E. Pinkham
qui vous aidera à vous remettre les
nerfs, vous soulagera des douleurs
périodiques (crampes, mal de dos,
mal de tête) et des attaques d'étour-
dissements dus aux malaises orga-
niques. Le composé de Pinkham a
aidé des milliers de femmes ner-
veuses, abattues, pendant "la pério-
de difficile".

Fait en Canada. Essayez-le!



Madame ou Mademoiselle.

Nous pouvons vous prouver qu'un
commerce Rawleigh a domicile peut
vous rapporter des Profits aussi con-
siderables que font les hommes.
Au-delà de 135 necessites. Si vous
voulez commencer en affaires pour
vous-meme sans capital et avec notre
aide, faites-le immédiatement et vous
ne devriez jamais regretter votre de-
cision. Pour renseignements com-
plets, écrivez a Dept. 1-89-MDN

THE W. T. RAWLEIGH CO., LTD. MONTREAL

Nous prions nos
lecteurs de noter
que tous nos sollici-
teurs d'abonnement
sont porteurs d'une
carte d'identification
qu'ils doivent exhiber
sur demande.

les événements se déroulaient comme s'ils eussent été chassés par un vent impétueux et la lente cadence des jours anciens était perdue. Ellen s'était tordu les mains et avait conseillé qu'on attendît pour permettre à Scarlett de réfléchir davantage. Mais Scarlett, le visage fermé, demeura sourde à ses prières. Elle voulait se marier! et tout de suite. En deux semaines. Apprenant que le mariage d'Ashley avait été avancé au premier mai pour permettre au jeune homme de rallier son corps dès qu'il serait appelé, Scarlett désira qu'on célébrât son mariage un jour avant le sien. Ellen protesta, mais Charles plaida la cause de Scarlett avec une éloquence persuasive car il était impatient de s'en aller en Caroline du Sud rejoindre la Légion de Wade Hampton et Gerald prit le parti des deux jeunes gens. La fièvre de la guerre s'était emparée de lui et il était ravi que Scarlett eût trouvé un si beau parti; d'ailleurs il n'était pas homme à contrarier des amours juvéniles quand il y avait la guerre. Tirailée des deux côtés, Ellen finit par céder comme cédaient toutes les mères dans le Sud. Leur univers tranquille avait été bouleversé de fond en comble et leurs supplications, leurs prières, leurs conseils ne pouvaient rien contre les forces qui les balayaient.

Le Sud était ivre d'enthousiasme et d'exaltation. Tout le monde savait qu'il suffirait d'une seule bataille pour mettre un terme à la guerre et les jeunes gens se hâtaient de s'enrôler avant que les hostilités ne prissent fin... ils se hâtaient d'épouser celles qu'ils aimaient avant de se ruer en Virginie pour porter un coup mortel aux Yankees.

Au milieu de cette effervescence se poursuivirent les préparatifs du mariage, et presque avant d'avoir pu s'en rendre compte, Scarlett, habillée de la robe et du voile de mariée d'Ellen, descendit le large escalier de Tara au bras de son père et se trouva en présence d'une foule d'invités qui emplissaient la maison. Puis, comme dans un rêve, elle se rappela le reflet des centaines de bougies sur les murs, le visage affectueux, un peu inquiet de sa mère, ses lèvres ébauchant une prière silencieuse pour le bonheur de sa fille, Gerald enflammé par le cognac et l'orgueil de voir sa fille épouser à la fois de la fortune et un nom... enfin, au bas des escaliers; Ashley et Mélanie à son bras.

Quand elle l'aperçut, elle se dit: "Ça ne peut pas être vrai. C'est impossible. C'est un cauchemar. Je vais me réveiller et je verrai bien que ce n'est qu'un cauchemar. Il ne faut pas que j'y pense maintenant sans quoi je vais me mettre à hurler devant tous ces gens. Il ne faut pas que j'y pense. J'y penserai plus tard quand je serai plus forte...; quand je ne verrai plus ses yeux."

Ce fut bien comme dans un rêve, ce passage entre deux haies de gens souriants, le visage écarlate de Charles, ses bredouillements, ses propres réponses si claires, si froides. Et ensuite, les félicitations, les embrassements, les discours et le bal... tout cela, tout cela comme dans un rêve, comme dans un cauchemar. Même le baiser d'Ashley sur sa joue, même ce que lui chuchota doucement Mélanie: "Maintenant nous voilà vraiment soeurs", même l'émotion causée par l'évanouissement de la plantureuse et

sensible tante de Charles, mademoiselle Pittypat Hamilton.

Mais, lorsqu'on eut fini de danser et de porter des toasts, lorsque l'aube pointa, que tous les invités d'Atlanta qu'on avait réussi à entasser à Tara et dans la maison du régisseur furent allés se coucher sur des lits, des sofas ou des matelas posés à même le plancher et que les voisins furent rentrés chez eux afin d'être dispos pour le mariage du lendemain aux Douze Chênes, alors le rêve se brisa comme du cristal et fit place à la réalité.

Si le mariage de Scarlett fut pour elle un cauchemar, celui d'Ashley fut encore pire. Dans le salon des Douze Chênes où brillaient des centaines de bougies, où se pressait la même foule que la veille, Scarlett vêtue de sa robe vert pomme de "lendemain de nocces", vit resplendir de beauté le petit visage pour elle insignifiant de Mélanie devenue Mélanie Wilkes. Maintenant Ashley s'était éloigné à jamais. Son Ashley. Non, il n'était plus son Ashley désormais. L'avait-il jamais été? Tout cela était si confus dans son esprit et son esprit était si las, si égaré! Il avait dit qu'il l'aimait, mais qu'est-ce qui avait bien pu les séparer? Si seulement elle pouvait se souvenir! En épousant Charles elle avait empêché le Comté de jaser, mais qu'est-ce que cela pouvait bien faire maintenant? Cette chose qui lui avait paru si importante ne présentait plus du tout d'intérêt. Tout ce qui comptait, c'était Ashley. Maintenant il était parti et elle avait épousé un homme que non seulement elle n'aimait pas mais pour lequel elle avait un franc mépris.

Cinq semaines passèrent. De la Caroline du Sud Charles écrivit des lettres timides, extasiées, aimantes, dans lesquelles il disait son amour, bâtissait des projets d'avenir, exprimait son désir de devenir un héros et sa vénération pour son chef, Wade Hampton. La septième semaine, parvint un télégramme envoyé par le colonel Hampton en personne, puis une lettre de condoléances empreinte de dignité et de délicatesse, Charles était mort. Le colonel aurait télégraphié plus tôt, si Charles pensant que sa maladie serait bénigne, n'avait refusé d'alarmer les siens. Le malheureux garçon avait été non seulement frustré de l'amour qu'il croyait avoir conquis, mais aussi de l'honneur et de la gloire dont il rêvait de se couvrir sur le champ de bataille. Il était mort lamentablement d'une pneumonie consécutive à une rougeole, sans avoir approché les Yankees.

Le moment venu, le fils de Charles naquit et, comme il était de bon ton de donner aux garçons le nom des officiers sous lesquels servaient leurs pères, on l'appela Wade Hampton Hamilton.

Elle eut beau se remettre très vite de la naissance de Wade, moralement elle n'en resta pas moins déprimée. Elle languissait malgré les efforts de tous ceux qui vivaient à la plantation et qui voulaient lui faire reprendre goût à l'existence.

Elle s'ennuyait à périr. Depuis le départ des combattants le Comté ne connaissait plus aucune distraction, plus la moindre vie mondaine. Partis tous ceux qui lui étaient sympathiques... les quatre Tarleton, les deux Calvert, les Fontaine, les Munroe, et tous ceux de Jonesboro, de Fayetteville et de Lovejoy, tous ceux qui étaient

jeunes et séduisants. Seuls restaient les vieillards, les infirmes et les femmes et tous passaient leur temps à tricoter et à coudre, à cultiver coton et blé, à élever porcs, moutons et vaches pour l'armée. On ne voyait aucun homme digne de ce nom.

Même si les officiers de l'intendance avaient été plus intéressants, ils n'auraient pu lui être d'aucun secours. Elle était veuve et son mari avait emporté son cœur dans sa tombe. Tout au moins, tout le monde s'imaginait qu'il en était ainsi et s'attendait à ce qu'elle se conduisit en conséquence. Cela l'agaçait, car, elle avait beau faire, elle ne se rappelait de Charles que cette expression de veau hêlant qu'il avait eue en demandant sa main. Et ce souvenir lui-même s'estompait. Pourtant elle était veuve et elle devait se surveiller. Les amusements des jeunes filles n'étaient plus pour elle. Il fallait qu'elle restât grave. Ellen lui avait expliqué cela tout au long après avoir surpris le lieutenant de Frank poussant Scarlett assise sur la balançoire du jardin et la faisant rire aux éclats. Profondément peinée, Ellen lui avait dit avec quelle facilité une veuve prêtait à la médiance. Une veuve devait se conduire avec deux fois plus de circonspection qu'une femme mariée.

Et Ashley! Pour la première fois de sa vie elle en arrivait à détester Tara, à détester la longue route qui descendait le long du coteau et conduisait à la rivière, à détester les champs rouges où verdissaient les contonniers. Chaque pouce de ruisseau, chaque chemin, chaque terrain, chaque arbre et chaque sentier cavalier lui rappelait Ashley. Il appartenait à une autre femme et il était parti à la guerre, mais au crépuscule son fantôme continuait de hanter les routes, continuait de lui sourire de ses yeux gris et langoureux dans l'ombre de la véranda. Elle n'entendait jamais le galop d'un cheval sur la route qui venait des Douze Chênes sans penser pendant un instant délicieux... Ashley!

Lorsque le docteur Fontaine dit à Ellen d'un ton grave que les peines de cœur menaient fréquemment les femmes au tombeau, Ellen pâlit car c'était la crainte qu'elle portait au fond de son cœur.

"N'y a-t-il rien à faire, docteur?"

— Un changement d'atmosphère serait ce qu'il y aurait de mieux pour elle, répondit le praticien trop heureux de se débarrasser d'une malade aussi peu satisfaisante.

Ce fut ainsi que Scarlett, emmenant son enfant, s'en alla sans enthousiasme rendre d'abord visite aux parents des O'Hara et des Robillard à Savannah, puis aux soeurs d'Ellen, Pauline et Eulalie, à Charleston. Pourtant elle entra à Tara un mois plus tôt qu'Ellen ne s'y attendait et sans fournir d'explication.

Ellen, occupée nuit et jour à doubler les ressources de Tara pour venir en aide à la Confédération, fut terrifiée quand sa fille aînée revint de Charleston maigre, pâle et d'humeur méchante. Elle avait su elle-même ce que c'était que les chagrins d'amour, et, nuit après nuit, étendue à côté de Gerald qui ronflait, elle s'efforça de trouver un remède aux maux de Scarlett. La tante de Charles, mademoiselle Pittypat Hamilton lui avait écrit à plusieurs reprises pour

lui demander d'autoriser Scarlett à venir passer un assez long moment à Atlanta, et pour la première fois, Ellen envisagea sérieusement cette solution.

De nouveau, on remplit la malle de Scarlett de vêtements de deuil, et en compagnie de Wade Hampton et de sa nurse Prissy, Scarlett partit pour Atlanta, la tête farcie de recommandations d'Ellen et de Mama, et avec cent dollars en billets des Etats confédérés que lui avait remis Gérard. Elle était la plus sotte des vieilles dames et l'idée d'habiter sous le même toit que la femme d'Ashley lui était odieuse. Cependant elle avait trop de souvenirs dans le Comté qui lui en rendaient le séjour impossible et un changement, quel qu'il fût, était le bienvenu.

DEUXIEME PARTIE

CHAPITRE VIII

En ce matin de mai 1862, tandis que le train roulait vers le Nord, Scarlett se disait qu'Atlanta ne pouvait pas être une ville aussi ennuyeuse que l'avaient été Charleston et Savannah. C'est pourquoi, malgré son aversion pour Mlle Pittypat et pour Mélanie, elle éprouvait une certaine curiosité envers cette ville qu'elle n'avait pas revue depuis l'hiver avant la déclaration de guerre.

Atlanta l'avait toujours intéressée plus qu'aucune autre ville car, lorsqu'elle était enfant, Gérard lui avait dit qu'elle et Atlanta avaient exactement le même âge. En grandissant, elle s'était aperçue que Gérard avait un peu triché avec la vérité comme il avait coutume de le faire pour donner plus de sel à ses histoires. Cependant Atlanta n'avait que neuf ans de plus qu'elle et cela ne lui en conférait pas moins une surprenante jeunesse par rapport aux autres villes dont elle avait entendu parler.

En ce temps-là, il n'y avait point de chemin de fer en Géorgie du Nord et même fort peu ailleurs. Mais, avant que Gérard épousât Ellen, la minuscule hameau, à vingt-cinq milles au nord de Tara se transforma peu à peu en village et la voie remonta lentement vers le nord. Ensuite, s'ouvrit réellement l'ère des chemins de fer. Une deuxième ligne, partie de l'antique cité Augusta, s'allongea vers l'Ouest et traversa l'Etat pour rejoindre la nouvelle ligne du Tennessee. De la vieille ville de Savannah, on lança un troisième tronçon d'abord jusqu'à Maçon, en plein cœur de la Géorgie, puis jusqu'à Atlanta, en passant par le pays de Gérard, pour donner au port de Savannah une voie de pénétration vers l'Ouest. Enfin, de la jeune Atlanta devenue noeu de communication, on construisit une quatrième ligne qui, piquant au Sud, atteignit Montgomery et Mobile. Née d'une ligne de chemins de fer, Atlanta grandit à mesure que se développèrent ses voies ferrées. Les quatre lignes achevées, Atlanta fut reliée à l'Ouest, au sud, à la côte et, par Augusta, au nord et à l'est et le petit village s'ouvrit à la vie.

Scarlett avait dix-sept ans et il n'avait guère fallu plus de temps à Atlanta pour, d'un simple pieu fiché en terre, devenir une cité prospère de dix mille habitants et attirer sur elle toute l'attention de l'Etat.

La tempête avait fait rage et il avait plu à torrent toute la nuit, mais lorsque Scarlett arriva à Atlanta, un chaud soleil brillait et se mettait en devoir de sécher les rues tortueuses, transformées en fleuves de boue rougeâtre. Sur le terre-plein, autour de la gare, le sol avait si bien été labouré et bouleversé par le flux et le reflux incessant du trafic qu'il ressemblait à une énorme bauge. De-ci, de-là, des véhicules étaient embourbés jusqu'au moyeu des roues. Une ligne ininterrompue de fourragères et de voitures d'ambulance amenait des marchandises aux trains, en ramenant des blessés, creusait de nouvelles ornières, s'enlisait, repartait. Les conducteurs juraient, les mules pataugeaient, la boue giclait de tous côtés.

Ravissante dans ses vêtements de deuil, le visage pâle sous son voile de crêpe, Scarlett posa le pied sur la dernière marche du wagon. Peu soucieuse de salir ses mules et le bas de sa jupe, elle hésita et chercha des yeux Mlle Pittypat dans l'inextricable fouillis de fourragères, de bougies et de voitures. Il n'y avait nulle trace de cette personne rose et joufflue et Scarlett dont l'inquiétude grandissait, allait reprendre ses investigations quand un vieux nègre, à favoris grisonnants, traversa le bourbier et, plein de dignité, se dirigea vers elle, le chapeau à la main.

"C'est ma'ame Scarlett, n'est-ce pas? Je suis Peter, le cocher de mamzelle Pitty. Ne descendez pas dans cette boue, ordonna-t-il d'une voix sévère tandis que Scarlett retroussait déjà sa jupe. Vous valez pas mieux que mamzelle Pitty, elle est comme un enfant pou' se mouillier les pieds. Laissez-moi vous porter."

Il prit Scarlett dans ses bras avec aisance, malgré sa fragilité apparente et son âge, puis apercevant Prissy qui se tenait sur la plate-forme du wagon avec le bébé, il s'arrêta: "C'est-y la bonne de vot' enfant? Ma'ame Scarlett, elle est t'op jeune pou' s'occuper du fils de missié Charles. Mais nous ve'ons ça plus tard. Vous, la petite, suivez-moi et n'allez pas lâcher ce bébé."

Scarlett se laissa faire et accepta humblement les critiques que l'oncle Peter, le brave cocher nègre, avait formulées d'un ton péremptoire sur elle et sur Prissy. Le petit groupe se mit en route dans la boue. Prissy ferma la marche et ne cessait de bougonner.

Peter monta sur le siège, et prit le fouet.

"Oh! pensa Scarlett qui, pour la première fois depuis le jour du pique-nique, éprouvait une joie véritable, je vais me plaire ici. C'est si vivant, si passionnant."

La voiture descendait la rue gluante de boue et Scarlett n'arrêta pas de poser des questions à Peter qui, fier d'étaler son savoir, répondait en pointant son fouet à droite et à gauche.

"Ça c'est l'a'senal. Oui, ma'ame, c'est là qui a des canons. Non ma'ame c'est pas des magasins, c'est des bu'eaux de blocus. Quoi, ma'ame Scarlett vous savez pas ce que c'est? C'est des bu'eaux où y a des étrangers qui nous achètent le coton Condédé' et l'expédition de Cha'ston et de Wilmin'ton et nous'amènent de la poud'e? Saluez, ma'ame Scarlett. C'est ma'ame Mé'i-Wether et ma'ame Elsing qui vous disent bonjour."

Scarlett se souvint vaguement que ces deux dames répondant à ce nom étaient venues d'Atlanta à Tara pour assister à son mariage et elle se souvint en même temps que c'étaient les deux meilleures amies de Mlle Pittypat. Elle se tourna vivement vers l'endroit que désignait l'oncle Peter et s'inclina. Les deux dames étaient assises dans une voiture arrêtée devant un magasin de tissus. Les bras chargés de pièces de cotonnades, le propriétaire et deux employés se tenaient sur le trottoir. Mme Merriwether était une femme grande et forte si bien sanglée dans son corset que son buste saillait comme la proue d'un navire. Sa chevelure gris-fer était complétée par une fausse frange ondulée qui s'enorgueillissait de sa couleur brune et se souciait fort peu de ne pas être en harmonie avec le reste de la coiffure. Elle avait un visage rond, haut en couleur, qui exprimait à la fois la bonhomie, la finesse et l'habitude de commander. Mme Elsing était plus jeune. C'était une femme menue et frêle. Jadis, elle avait été une beauté et il lui restait encore un certain éclat joint à un air impérieux et distingué.

Avec Mme Whiting, ces deux dames faisaient la pluie et le beau temps à Atlanta. Elles régentaient les trois paroisses auxquelles elles appartenaient, le clergé, les enfants de choeur et les paroissiens. Elles organisaient les ventes de charité, présidaient des comités de couture, servaient de chaperons dans les bals ou les pique-niques, savaient qui était un beau parti et qui ne l'était pas, qui s'enivrait en secret, qui allait avoir un enfant et à quelle date aurait lieu l'événement. Elles faisaient autorité en matière de généalogie, savaient à quoi s'en tenir sur tout ce qui portait un nom en Géorgie, en Caroline du Sud et en Virginie sans s'embarasser des autres Etats car pour elles, toute personne respectable ne pouvait venir d'ailleurs que de ces trois comtés. Elles savaient ce qui était convenable et ce qui ne l'était pas et ne manquaient jamais de faire connaître leur opinion. Mme Merriwether clamait la sienne de toutes ses forces. Mme Elsing exprimait ce qu'elle pensait d'un ton mourant des plus élégants, quant à Mme Whiting, elle prenait un air désespéré et parlait tout bas pour montrer combien elle avait horreur d'aborder de tels sujets. Ces trois dames se détestaient et se méfiaient aussi cordialement l'une de l'autre que les premiers Triumvirs de Rome et leur étroite alliance procédait sans doute de la même raison.

"J'ai dit à Pitty que je voulais vous avoir à mon hôpital, lança Mme Merriwether avec un sourire. N'allez pas faire de promesses à Mme Meade ou à Mme Whiting."

— Non, non, répondit Scarlett qui n'avait pas la moindre idée de ce que voulait dire Mme Merriwether, mais qui fut toute émue de voir qu'on l'accueillait si bien et qu'on la recherchait. J'espère vous revoir bientôt.

La voiture poursuivit son chemin et s'arrêta pour laisser passer deux dames qui tenaient dans leurs bras des paniers remplis de pansements. Au même moment le regard de Scarlett fut attiré par une femme qui marchait sur le trottoir. Elle portait une robe de couleurs vives, trop vives pour la rue, et un long châle dont les franges lui descendaient jusqu'aux talons.

L'hôtel populaire de TORONTO



Le King Edward

Situé au centre des affaires, des magasins et des théâtres, le KING EDWARD est renommé pour son hospitalité, son confort — et sa cuisine qui est sous la direction de Claude Baujard. Par affaire ou en visite votre séjour à Toronto sera plus agréable si vous descendez au KING EDWARD.

**1000 CHAMBRES
AVEC BAIN**

Prix aussi bas que \$3.00 par personne.

Ecrivez pour
brochure illustrée

P. Kirby Hunt Gérant

Un Traitement Sensé POUR LES CORS — pour Personnes Sensées



● Si vous souffrez de cors, vous devriez connaître les Emplâtres Anticors Blue-Jay—un traitement sensé, facile à employer, qui aide à soulager rapidement la douleur—à enlever les cors d'une façon efficace. Les cors sont causés par la pression et la friction, et quand on les taille soi-même on ne fait que toucher à la surface. Blue-Jay fait plus. D'abord, le coussinet en feutre élimine la pression et aide à soulager la douleur. Puis, le médicament Blue-Jay détache doucement le cor qui peut alors être enlevé au bout de quelques jours, y compris la racine qui cause la douleur! (Dans les cas opiniâtres, il faudra peut-être plus d'une application).

Les Emplâtres Blue-Jay coûtent très peu—seulement quelques sous pour le traitement de chaque cor—dans toutes les bonnes pharmacies.

EMPLÂTRES ANTICORS **BLUE-JAY** BAUER & BLACK

Encouragez nos
Annonces

**LAISSEZ PIERROT ÉCONOMISER
SUR VOS CIRAGES POUR QU'IL
PUISSE ACHETER
DES TIMBRES
DE GUERRE**



■ Aidez-le à contribuer à la victoire. Enseignez-lui l'épargne. Il sera fier de gagner l'argent que vous lui donnerez pour polir les chaussures de la famille avec NUGGET.



NOIR, BLEU et TOUTES LES TEINTES de BRUN

Gagnez DE L'ARGENT

PRIME SPECIALE POUR PROMITTUE

Aussi MONTRE-BRA-CELET pour DAME ou MONSIEUR. Couverture de Luxe, etc., données AB-SOLUMENT GRATIS pour la vente facile de 24 bouteilles de parfum à prix réduits. VOUS N'AVEZ AUCUN DEBOURSE A FAIRE. ECRIVEZ pour nécessaire de vente en employant L'ESPACE CI-DESSOUS.

NEW ERA GIFT CO.,
6431 Avenue Delorimier, Montréal

Nom _____
Rue _____
Ville _____

Améliorez votre apparence, jouissez vous aussi d'une belle taille aux lignes harmonieuses. Les PILULES PERSANES donneront à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

PILULES PERSANES

\$1.00 la boîte, 6 boîtes pour \$5.00. Dans toutes les bonnes pharmacies ou expédiées franco par la maille, sur réception du prix.

Société des Produits Persans
406, rue Notre-Dame, Est, Montréal

Pour grandir,

Rester jeune, en santé, améliorer vue, débarrasser rhumatisme, maigrir, culture physique, gagner l'amour, réussir. Envoyez 10c. INSTITUT, 1225, Benoît, Montréal.

Grande, et belle, elle avait un visage hardi et une masse de cheveux roux, trop rouges pour être naturels. C'était la première fois que Scarlett voyait une femme qui avait, à coup sûr, "fait quelque chose à ses cheveux" et fascinée, elle la dévora des yeux.

"Oncle Peter, qui est-ce?" murmura-t-elle.

— Moi je sais pas.

— Si, vous le savez, j'en suis persuadée. Qui est-ce?

— Elle s'appelle Belle Watling, dit l'oncle Peter qui se mit à faire la moue.

Scarlett remarqua aussitôt qu'il n'avait point fait précéder le nom de la personne en question de "mademoiselle" ou de "madame".

"Qui est-ce?"

— Ma'me Scarlett, répondit Peter d'un air sombre tout en donnant un léger coup de fouet au cheval surpris, Mam'zelle Pitty elle aime'a pas que vous posiez des questions qui sont pas vot' affaire. Y a maintenant dans cette ville des tas de 'ien du tout qui valent pas la peine qu'on pa'lent d'eux.

"Grands dieux, pensa Scarlett contrainte de garder ses réflexions pour elle, ça doit être une femme de mauvaise vie."

Elle n'avait jamais vu de femme de mauvaise vie auparavant et tournant la tête, elle suivit celle-là des yeux jusqu'à ce qu'elle se fût perdue dans la foule.

Maintenant les magasins et les bâtiments édifiés pour les besoins de la guerre s'espacèrent et étaient séparés par des terrains vagues. Enfin, l'attelage quitta le quartier des affaires et, poursuivant sa course, s'engagea dans la partie la plus élégante de la rue du Pêcher. Là s'élevaient un certain nombre de maisons particulières que Scarlett retrouva comme de vieilles amies. Elles reconnurent la demeure digne et imposante des Leyden, celle des Bonnel avec ses petites colonnes blanches et ses volets verts, la maison en briques rouges de la famille Mac Lure. La voiture avait ralenti car, des vérandas, des jardins et des trottoirs, des dames appelaient Scarlett. Elle en connaissait vaguement quelques-unes, mais la plupart lui étaient totalement étrangères. Pittypat avait à coup sûr annoncé son arrivée à tous les échos. Il fallut maintes et maintes fois tenir le petit Wade à bout de bras afin que les dames pussent s'extasier sur lui. Toutes demandèrent à Scarlett de se joindre à elles pour coudre et tricoter, d'entrer dans leurs comités d'hôpitaux et Scarlett fit à droite et à gauche de téméraires promesses.

Comme la voiture passait devant une maison verte construite tout de guingois, une petite négresse postée sur le perron s'exclama "la voilà!" et le docteur Meade, sa femme et leur petit garçon de treize ans, Phil, sortirent en poussant des cris joyeux. Scarlett se souvint qu'eux aussi avaient assisté à son mariage. Mme Meade monta sur une borne et allongea le cou pour voir le bébé, mais le docteur, faisant fi de la boue, s'avança en nataugeant jusqu'à la voiture. C'était un homme grand et maigre, avec une barbe grise en pointe. Ses vêtements flottaient sur son corps décharné comme si une bourrasque les y avait accrochés. On le considérait à Atlanta comme la source de toute force et de toute sagesse, aussi ne fallait-il pas s'étonner qu'il partageât dans une certaine mesure la conviction de ses concitoyens. Pourtant, malgré

sa manie de rendre des oracles et ses allures légèrement solennelles, c'était l'homme le plus serviable de la ville.

Après avoir serré la main de Scarlett et avoir pincé le ventre de Wade, le docteur annonça que tante Pittypat avait juré que Scarlett n'entrerait dans aucun autre hôpital ni dans aucun autre comité que ceux de Mme Meade.

"Oh! mon Dieu! mais je me suis déjà engagée auprès d'un millier de dames!" fit Scarlett.

— Il y a du Mme Merriwether là-dessous, je parie! s'écria Mme Meade, indignée. Que la peste soit de cette femme. Je suis sûre qu'elle va à l'arrivée de chaque train.

— Je me suis engagée auprès d'elle parce que je n'avais aucune idée de ce dont il s'agissait, avoua Scarlett. A propos, qu'est-ce que c'est que ces comités d'hôpitaux?

"Naturellement, vous étiez enterrée à la campagne, et vous ne pouviez pas savoir, déclara Mme Meade en s'excusant pour elle. Nous avons des comités d'infirmières pour différents hôpitaux. Nous soignons les hommes, nous aidons les médecins, nous faisons des bandes et des vêtements et, lorsque les blessés sont assez bien pour quitter l'hôpital, nous les prenons chez nous en convalescence jusqu'à ce qu'ils soient en état de retourner aux armées. Et puis, nous nous occupons des femmes et des familles de ceux qui sont gravement atteints... Ou, pire que gravement atteints. Le docteur Meade travaille à l'hôpital de l'Institut où fonctionne mon comité et tout le monde dit qu'il fait merveille et..."

— Allons, allons, madame Meade, dit le docteur d'un ton affectueux. Ne chantez donc pas mes louanges devant les gens. Je ne rends pas tellement de services puisque vous n'avez pas voulu que je m'engage.

— Par exemple! s'exclama Mme Meade. Moi? C'est la ville qui n'a pas voulu, vous le savez bien. Tenez, Scarlett, quand on a entendu dire qu'il voulait partir pour la Virginie comme chirurgien militaire, toutes les dames ont signé une pétition pour qu'il reste ici. C'est évident, la ville ne pourrait pas se passer de vous.

L'oncle Peter se râcla la gorge. "Mam'zelle Pitty, elle était sens dessus dessous quand je suis pa'ti et si je 'ent'e pas tout de suite, elle va s'évanouir!"

— Au revoir. J'irai vous voir cet après-midi, lança Mme Meade. Et dites bien à Pitty que, si vous n'entrez pas dans mon comité, ça ira encore plus mal pour elle.

La voiture repartit et descendit l'avenue boueuse. Scarlett se renversa sur les coussins et sourit. Elle se sentait mieux qu'elle ne s'était sentie depuis des mois. Avec ses foules, son agitation, son atmosphère grisante, Atlanta était bien plus agréable, bien plus gaie, bien plus sympathique que la plantation solitaire des environs de Charleston où le cri des alligators troublait le calme de la nuit; bien mieux que Savannah avec ses rues larges bordées d'aréquiers et sa rivière limoneuse. Oui, pour le moment, Atlanta était même préférable à Tara, quelle que fût la place que Tara tenait dans le cœur de Scarlett.

Lorsqu'un Sudiste prenait la peine de faire sa malle et d'accom-

plir un trajet de vingt milles pour aller rendre une visite, celle-ci ne durait guère moins d'un mois et même en général se prolongeait bien au delà. Les Sudistes aimaient aussi passionnément à être reçus qu'à recevoir et il n'y avait rien d'extraordinaire à ce que des gens venus passer la Noël chez des parents demeuraient chez eux jusqu'en juillet. Souvent, lorsque de jeunes mariés accomplissaient la tournée habituelle de visites de noces, ils s'attardaient sous quelque toit accueillant et y restaient jusqu'à la naissance de leur second enfant.

Ainsi Scarlett était partie pour Atlanta sans savoir combien de temps elle y resterait. Si son séjour menaçait d'être aussi lugubre qu'à Savannah et à Charleston, elle rentrerait chez elle au bout d'un mois. S'il se révélait agréable, elle le prolongerait indéfiniment. Cependant, à peine fut-elle arrivée que tante Pitty et Mélanie se mirent en campagne pour l'inciter à s'établir d'une manière permanente auprès d'elles. Elles lui fournirent tous les arguments possibles et imaginables. Elles tenaient à elle pour elle-même parce qu'elles l'aimaient. Elles vivaient seules et avaient souvent peur la nuit dans leur grande maison et Scarlett était si brave qu'elle leur donnait du courage. Elle avait tant de charme qu'elle les consolait de leurs chagrins. Maintenant que Charles était mort, sa place et celle de son fils était avec les siens. D'ailleurs, d'après les dispositions testamentaires de Charles, la moitié de la maison lui appartenait. Enfin, la Confédération avait besoin de toutes les bonnes volontés pour coudre, tricoter, rouler des bandes et soigner les blessés.

L'oncle de Charles, Henry Hamilton, un célibataire qui habitait à l'hôtel d'Atlanta, près de la gare, aborda lui aussi ce chapitre avec Scarlett. L'oncle Henry était un vieux monsieur trapu et bedonnant, au visage rose, aux longs cheveux argentés. Fort irascible, il ne pouvait pas supporter les femmes craintives et sujettes aux vapeurs. C'était pour cette dernière raison qu'il adressait à peine la parole à sa soeur, Mlle Pittypat. Dès l'enfance ils avaient été aux antipodes l'un de l'autre et le fossé s'était élargi entre eux quand Henry avait commencé à reprocher à sa soeur la façon dont elle avait élevé Charles... "faisant une sacrée poule mouillée du fils d'un soldat!" Plusieurs années auparavant, il avait gravement offensé Mlle Pitty et la malheureuse ne parlait plus de lui qu'en étouffant de tels soupirs et en faisant de telles réticences qu'un étranger aurait pu se figurer que l'honnête avocat était pour le moins un assassin. Cela s'était passé un jour où Pitty avait voulu prélever cinq cents dollars sur ses biens, dont Henry avait la charge, pour les placer dans une mine d'or qui n'existait pas. Il avait refusé de se prêter à l'opération et avait déclaré avec chaleur que sa soeur n'avait pas plus de cervelle qu'un hanneton et qu'il avait des fourmis dans les jambes quand il passait plus de cinq minutes en sa compagnie. Depuis ce jour, Pitty ne le voyait plus qu'une fois par mois lorsque Peter la conduisait à son bureau retirer l'argent nécessaire à l'entretien de sa maison. A la suite de ces courtes visites, Pitty passait toujours le reste de la journée au lit à pleurer et à respirer des sels. Mélanie

et Charles qui étaient en excellents termes avec leur oncle, lui avaient souvent offert de la délivrer de ce supplice, mais Pitty, pinçant ses lèvres poupines, avait toujours énergiquement refusé. Henry était sa croix et elle avait le devoir de le supporter. Charles et Mélanie en étaient arrivés à conclure qu'elle prenait un vif plaisir à ces émotions renouvelées, les seules de sa monotone existence.

L'oncle Henry éprouva tout de suite de la sympathie pour Scarlett parce que, dit-il, en dépit de ses simagrées stupides, il pouvait voir qu'elle avait quelques grains de bon sens. Il était chargé de gérer non seulement la fortune de Pitty et de Mélanie, mais encore celle que Charles avait laissée à Scarlett. Scarlett eut la surprise de constater qu'elle était désormais jeune femme fort à l'aise, car, outre la moitié de la maison de tante Pitty, Charles lui avait légué des fermes et des immeubles en ville. Et les magasins et les entrepôts en bordure de la voie ferrée qui faisaient partie de son héritage avaient triplé de valeur depuis le début de la guerre. Ce fut lorsque l'oncle Henry fit avec elle l'inventaire de ses biens qu'il se mit à lui parler de son établissement à Atlanta.

La vie en commun avec les parents de Charles lui permit de mieux comprendre le garçon qui avait fait d'elle une épouse, une veuve et une mère en un si bref espace de temps. Il lui fut facile de découvrir pourquoi il avait été si timide, si peu rompu aux roueries du monde, si idéaliste. En admettant que Charles eût hérité un tant soit peu des qualités de son père, soldat austère, intrépide et emporté, son enfance passée dans une atmosphère de gynécée avait dû se charger de les étouffer. Il s'était dévoué corps et âme à la puérile Pitty et, plus que ne le font les frères, à sa soeur Mélanie, les deux femmes les plus exquises et les moins armées pour l'existence qu'il eût été possible de rencontrer.

Soixante ans auparavant, tante Pittypat avait reçu à son baptême le nom de Sarah Jane Hamilton, mais, depuis le jour lointain où son père qui l'adorait l'avait gratifiée de ce surnom à cause de ses petits pieds toujours en mouvement, personne ne l'avait appelée autrement. Par la suite, les changements qui s'étaient opérés en elle avaient rendu ce surnom comique. De l'enfant remuant qu'elle avait été, il ne restait plus désormais que deux pieds minuscules, sans aucun rapport avec son poids et une propension à rire et à babiller à tout propos. Elle était forte, avec des joues roses et des cheveux argentés. Elle serrait si bien son corset qu'elle était toujours un peu essoufflée et ses petits pieds, emprisonnés dans des chaussures trop étroites, étaient incapables de la porter au delà des quelques maisons voisines. A la moindre émotion, elle avait des palpitations et, pleine de sollicitude pour son cœur, elle s'évanouissait pour un oui ou pour un non. Tout le monde savait que ses faiblesses n'étaient en général que simples ruses de femme, mais on l'aimait assez pour s'empêcher de le dire. Tout le monde l'adorait, la gâtait comme un enfant et refusait de la prendre au sérieux... tout le monde excepté son frère Henry.

Elle préférait encore les commérages aux plaisirs de la table et,

pendant des heures, s'abandonnant à un babillage inoffensif, elle s'entretenait des affaires d'autrui.

Par bien des côtés, Mélanie ressemblait à sa tante. Elle en avait la timidité, les rougeurs soudaines, mais elle était douée de bon sens... "D'un certain genre, je l'admets", se disait Scarlett à contre cœur. Comme tante Pitty, Mélanie avait le visage d'un enfant candide qui n'avait jamais rencontré que la simplicité, et la bienveillance, la franchise et l'amour, d'un enfant qui ignorait le mal et ne le reconnaissait pas s'il se trouvait en sa présence. Parce qu'elle avait toujours été heureuse, elle voulait que tout le monde fût heureux autour d'elle, ou tout au moins content de soi.

Sous ce toit, Scarlett recouvra son équilibre sans presque s'en apercevoir. Elle n'avait que dix-sept ans. Elle jouissait d'une santé magnifique, débordait d'énergie et les parents de Charles s'efforçaient de la rendre heureuse. S'ils n'y parvenaient pas tout à fait, ce n'était pas leur faute, car personne ne pouvait arracher du cœur de Scarlett la douleur qui l'étreignait chaque fois qu'on prononçait le nom d'Ashley. Et Mélanie le prononçait si souvent!

Dès le début, Scarlett avait pris en horreur son métier d'infirmière, mais elle n'avait pas la possibilité de se soustraire à ce devoir car elle faisait partie à la fois du comité de Mme Meade et de celui de Mme Merriwether. Cela se traduisait par quatre matinées passées dans un hôpital étouffant et empesté, avec une serviette sur la tête pour retenir ses cheveux et un tablier épais qui la recouvrait du cou jusqu'aux pieds. Vieilles ou jeunes, toutes les femmes mariées d'Atlanta étaient infirmières et remplissaient leur rôle avec un zèle qui semblait à Scarlett voisin du fanatisme. Ces femmes ne doutaient pas un instant que Scarlett était animée de la même ardeur patriotique et elles eussent été indignées d'apprendre combien peu elle se souciait de la guerre. En dehors de la pensée obsédante qu'Ashley risquait d'être tué, la guerre ne l'intéressait pas du tout et, si elle soignait les malades, c'était uniquement parce qu'elle ne savait pas comment s'y prendre pour ne plus aller à l'hôpital.

Le métier d'infirmière n'avait à coup sûr rien de romantique. On n'entendait que gémir et délirer, on côtoyait la mort, on ne respirait que de mauvaises odeurs. Les hôpitaux étaient remplis d'hommes sales, mal rasés, couverts de vermine, qui sentaient terriblement fort et dont le corps portait des blessures assez hideuses pour chavirer le cœur d'un chrétien. L'atmosphère des hôpitaux était empuantée par l'odeur de la gangrène qui assaillait Scarlett bien avant qu'elle eût atteint les portes des salles, odeur douceâtre, nauséabonde, qui imprégnait ses mains et ses cheveux et la poursuivait dans ses rêves. Des nuées de mouches et de moustiques tournoyaient en bourdonnant au-dessus des lits tandis que les malades, au supplice, juraient et poussaient de faibles sanglots. Tout en grattant ses piqûres de moustiques, Scarlett agitait des éventails en feuilles de palmier jusqu'à en avoir mal à l'épaule et à souhaiter la mort de tous ces hommes.

Par contre, Mélanie ne paraissait pas tenir compte des odeurs, des blessures ni de la vue des corps

Et Scarlett trouvait cela étrange pour une personne qui avait toujours été la plus craintive et la plus pudique des femmes. De temps en temps, en passant des cuvettes ou des instruments au docteur Meade qui tranchait à même les chairs putréfiées, Mélanie devenait très pâle. Et une fois, à la suite d'une de ces opérations, Scarlett la surprit dans la lingerie en train de vomir tranquillement dans une serviette. Mais, tant que les blessés pouvaient la voir, elle conservait sa gentillesse et sa gaieté, aussi les hommes l'appelaient-ils un ange de bonté. Scarlett eût aimé qu'on lui décernât également ce titre, mais il lui aurait fallu toucher des hommes grouillant de poux, promener les doigts sur la gorge de malades évanouis pour voir s'ils n'avaient pas avalé leur chique, penser des moignons et chercher des vers dans les chairs pourries. Non, elle n'aimait pas le métier d'infirmière!

Peut-être l'eût-elle trouvé supportable si on lui avait permis d'exercer ses charmes sur les convalescents dont un grand nombre étaient jolis garçons et de bonne famille, mais son état de veuve l'empêchait de tenir ce rôle. Les jeunes demoiselles de la ville qu'on n'autorisait pas à prodiguer leurs soins de peur qu'elles vissent des spectacles inconvenants pour des yeux de vierge avaient pour mission de s'occuper des convalescents. N'étant ni mariées, ni veuves, elles avaient toute latitude et faisaient ravage parmi leurs protégés. Scarlett remarqua, non sans mélancolie, que même les moins séduisantes d'entre elles n'avaient aucune difficulté à trouver un fiancé.

En dehors des mourants et des hommes grièvement blessés, Scarlett ne fréquentait que des femmes et cela lui était fort pénible car non seulement elle se méfiait des représentants de son sexe mais encore elle s'ennuyait à périr en leur compagnie. Cependant, trois après-midi par semaine, il lui fallait se rendre aux cercles de couture et aux comités des amis de Mélanie. Les jeunes filles qui, toutes, avaient connu Charles étaient très aimables et très prévenantes avec elle, surtout Fanny Elsing et Maybelle Merriwether, les filles des douairières de la ville. Mais elles la traitaient avec déférence, en vieille femme dont l'existence eût été finie, et comme elles ne cessaient de parler de réunions dansantes et de leurs soupirants, Scarlett finit par être jalouse de leurs plaisirs que lui interdisait son veuvage. Voyons, elle était trois fois plus séduisante que Fanny et que Maybelle! Oh, que la vie était donc injuste! Comment les gens pouvaient-ils donc croire que son mari avait emporté son cœur avec lui dans la tombe alors que ce n'était pas vrai! Son cœur était en Virginie avec Ashley!

Pourtant, en dépit de ces inconvénients, Atlanta lui plaisait beaucoup et, à mesure que les semaines s'écoulaient, son séjour se prolongeait.

CHAPITRE IX

Un matin d'été, Scarlett, le cœur gros, regardait de sa fenêtre passer des chariots et des voitures remplis de soldats, de jeunes filles avec leurs chaperons. Tous descendaient joyeusement la rue du Pécher et s'en allaient dans les bois chercher des branchages pour la vente de charité qui devait avoir



PÊCHER AINSI N'EST POINT AMUSANT... AVEC LA GILLETT, LES RENVOIS COULENT LIBREMENT



● Ne vous mettez pas sur les nerfs. La Lessive Gillett Pure en Flocons assure le bon fonctionnement des renvois d'eau. Il vous suffit d'en verser pure dans votre évier une fois par semaine. Elle nettoie, désinfecte, détruit les germes et chasse les mauvaises odeurs.

Utilisez ce nettoyeur efficace pour des douzaines de travaux de nettoyage à la maison et évitez-vous ainsi des heures de pénible labeur. Achetez-en une boîte dès aujourd'hui!

FABRICATION CANADIENNE

*Ne faites jamais dissoudre la lessive dans l'eau chaude. L'action de la lessive elle-même réchauffe l'eau.

BROCHURE GRATUITE — Demandez une copie gratuite de la brochure de la Lessive Gillett à la Standard Brands Ltd., Fraser Ave. et Liberty St., Toronto, Ont.



Mamans!

N'EXPOSEZ PAS LA PEAU DE BÉBÉ À UN SAVON À PRIX D'OCCASION

Les médecins et infirmières recommandent le savon Baby's Own parce qu'ils savent que la peau de bébé est si délicate et si sensible qu'elle est facilement irritée par les savons qui ne contiennent pas les ingrédients les plus purs et les plus doux.

Le Savon Baby's Own est pur, doux, n'irrite pas; il est spécialement mélangé pour sauvegarder la peau tendre de bébé... et depuis plus de 75 ans il possède la confiance des mères soigneuses. De tels trésors ne se trouvent pas dans les paniers de ventes d'occasion.



Le Savon de Beauté d'une Précieuse Pureté

lieu ce soir-là au bénéfice des hôpitaux. Les arbres se rejoignaient en berceau au-dessus de la chaussée et l'ombre de leurs feuilles dessinait un damier sur le sol rouge. De leurs sabots, les bêtes, en trottant, soulevaient de petits nuages de poussière rouge aussi. En tête venait un chariot monté par quatre grands nègres armés de haches pour couper les branches. A l'arrière de ce même chariot s'entassaient des bourriches recouvertes de linge blanc, des paniers à provisions et une douzaine de pastèques. Deux des nègres avaient un banjo et un harmonica et interprétaient à leur manière : "Si tu veux prendre du bon temps, engage-toi dans la cavalerie." A la suite du chariot s'étirait la joyeuse cavalcade. Les jeunes filles en robes de coton à fleurs portaient des écharpes légères, des capelines et des mitaines pour se protéger du soleil et tenaient de petites ombrelles au-dessus de leur tête. De vieilles dames souriaient tranquillement aux plaisanteries qu'on échangeait de voiture à voiture. Des convalescents étaient coincés entre de grosses dames et de frères jeunes filles aux petits soins pour eux. Des officiers à cheval trottaient sans se presser à la hauteur des attelages. Les roues grinçaient, les éperons cliquetaient, l'or des uniformes scintillait, les ombrelles oscillaient, les éventails s'agitaient, les nègres chantaient. Tout le monde s'en allait cueillir des branchages et déjeuner sur l'herbe. "Tout le monde, se dit Scarlett morose, tout le monde sauf moi!"

En passant devant Scarlett, chacun lui fit signe et lui cria bonjour et Scarlett s'efforça de répondre avec grâce, mais c'était difficile. Elle sentit une petite douleur lui étreindre le cœur, remonter lentement à sa gorge. Elle savait qu'elle n'allait pas tarder à pleurer.

Elle resta dans sa chambre jusque vers le milieu de l'après-midi. La vue des promeneurs qui revenaient du pique-nique dans leurs attelages chargés de branches de pin, de plantes grimpantes et de fougères ne la réconforta point. Tout le monde avait l'air fatigué, mais ravi. Scarlett répondit tristement aux saluts qu'on lui adressa. La vie aux saluts qu'on lui adressa. La vie était désespérante et ne valait certainement pas la peine d'être vécue.

Le salut se présenta sous la forme à laquelle elle s'attendait le moins. Alors que toute la maison faisait la sieste, Mme Merriwether et Mme Elsing arrivèrent en voiture. Surprises de recevoir une visite à pareille heure, Mélanie et tante Pitty se levèrent, agrafèrent leur corsage en hâte, lissèrent leurs cheveux et descendirent au salon.

"Les enfants de Mme Bonnel ont la rougeole", annonça Mme Merriwether à brûle-pourpoint, tout en laissant bien voir qu'elle tenait Mme Bonnel pour personnellement responsable.

"Et les petites Mac Lure ont été appelées en Virginie", dit Mme Elsing de sa voix mourante, tout en s'éventant avec langueur comme si, pour elle, cet événement ne comptait pas beaucoup plus que le reste. "Dallas Mac Lure est blessé."

— C'est terrible, firent leurs hôtes en choeur. Est-ce que le pauvre Dallas...

— Non. Simplement une balle qui lui a traversé l'épaule, dit Mme Merriwether sèchement. Mais ça

ne pouvait pas plus mal tomber. Les petites vont le chercher pour le ramener chez lui. Mais, ciel! nous n'avons pas le temps de rester à bavarder. Il faut que nous retournions vite à l'arsenal compléter la décoration. Pitty, nous avons besoin de vous et de Melly ce soir pour prendre la place de Mme Bonnel et des petites Mac Lure.

— Oh! mais, Dolly, nous ne pouvons pas y aller.

— Ne me dites pas à moi qu' "on ne peut pas", Pittypat Hamilton, déclara Mme Merriwether avec force. Nous avons besoin de vous pour surveiller les noirs préposés aux rafraîchissements. C'était le rôle assigné à Mme Bonnel. Quant à toi, Melly, il faut que tu tiennes le comptoir des petites Mac Lure.

— Oh, mais c'est impossible... avec le pauvre Charles qui est mort il n'y a que...

— Je comprends vos sentiments, mais il n'y a pas de trop grands sacrifices pour la Cause, coupa d'une voix douce Mme Elsing qui voulait mettre les choses au point.

— Oh, nous aimerions tant vous aider, mais... pourquoi ne trouve-

comptoir des petites Mac Lure est tout au bout et, comme il n'est pas bien joli, personne ne fera attention à toi.

— Je crois que nous irons, dit Scarlett en s'efforçant de réprimer son impatience et de conserver un visage aussi sérieux et aussi simple que possible. C'est le moins que nous puissions faire pour l'hôpital.

Ni l'une ni l'autre des visiteuses n'avait mentionné son nom. Toutes deux se tournèrent vers elle et lui décochèrent un regard acéré. Même au plus fort de leur embarras elles n'avaient pas envisagé de demander à une veuve d'un an à peine de figurer dans un rôle mondain. Les yeux écarquillés comme ceux d'un enfant, Scarlett soutint leur regard.

"Je crois que nous pourrions aller à la vente et contribuer toutes à en faire un succès. Je crois que je pourrai tenir le comptoir avec Melly parce que... oui, je crois que ce serait mieux d'être deux. Qu'en penses-tu, Melly?"

— Eh bien... commença Melly à court d'arguments. L'idée de paraître à une réunion mondaine alors qu'elle était en deuil était si

Vu la longueur du roman célèbre "Autant en Emporte le Vent" dont nous commençons la publication dans ce numéro de la Revue Moderne, nos lecteurs et lectrices comprendront aisément qu'il nous a fallu le séparer en plusieurs tranches et remplacer le roman complet du mois par cette oeuvre magnifique de Margaret Mitchell, traduite en français par Pierre-François Caillé.

Nous reprendrons la publication d'un roman complet, tous les mois, dès que nous aurons terminé celle de "Autant en Emporte le Vent".

riez-vous pas quelques jolies jeunes filles pour tenir les comptoirs.

Mme Merriwether eut un rire méprisant.

"Je ne sais pas ce qu'a la jeunesse aujourd'hui. Elle n'a aucun sens des responsabilités. Toutes les jeunes filles qui n'ont pas déjà accepté de tenir un comptoir ont plus d'excuses à leur disposition que vous n'en pourriez inventer. Oh, je ne m'y laisse pas prendre. Elles veulent tout simplement être libres de tourner autour des officiers. Et puis, elles ont peur qu'on ne voie pas leurs robes derrière les comptoirs. Je paierais cher pour que ce forceur de blocus... comment s'appelle-t-il donc?"

— Le capitaine Butler, intervint Mme Elsing, secourable.

— Je voudrais bien qu'il apportât un peu plus de matériel d'hôpital et un peu moins de crinolines et de dentelles. Ce n'est pas une, mais vingt robes importées par lui que j'ai vues aujourd'hui. Le capitaine Butler... j'ai les oreilles rabattues de ce nom-là. Allons, Pitty, je n'ai pas le temps de discuter. Il faut venir. Tout le monde comprendra. Quant à toi, Melly, tu ne seras pas trop en vue. Le

extraordinaire qu'elle en était toute désorientée:

"Scarlett a raison", dit Mme Merriwether en observant des signes de fléchissement. Elle se leva et, d'une secousse, remit sa crino-line en place. "Il faut venir toutes les deux... non, toutes les trois. Allons, Pitty, vous n'allez pas recommencer. Pensez plutôt que l'hôpital a besoin d'argent pour acheter des lits et des médicaments. Et je sais que Charlie sera content que vous aidiez la Cause pour laquelle il est mort."

— Eh bien, murmura Pitty, désarmée comme toujours en présence d'une personnalité plus forte que la sienne, si vous croyez que les gens comprendront...

* * *

"Trop beau pour être vrai! trop beau pour être vrai!" chantait le coeur ravi de Scarlett quand elle se glissa discrètement derrière le comptoir tendu de rose et de jaune qu'auraient dû occuper les soeurs Mac Lure.

Elle retournait enfin dans le monde! Après un an de réclusion, de crêpe et de chuchotements

étouffés, après avoir failli devenir folle d'ennui, elle assistait enfin à une réunion, à une vraie réunion, la plus grande qu'Atlanta eût jamais connue. Elle voyait des gens, des lumières, elle entendait de la musique, contemplait les belles dentelles, les robes et les jachots que le fameux capitaine Butler avait ramenés avec lui à son dernier voyage en forçant le blocus.

Elle se pelotonna sur l'un des petits tabourets derrière le comptoir et parcourut des yeux la longue salle qui, jusqu'à cet après-midi-là, n'avait été qu'un hangar nu et laid où l'on faisait l'exercice. Comme les dames avaient dû travailler à la dernière minute pour la rendre aussi belle! C'était ravissant.

Soudain, la salle déborda de vie et s'emplit de jeunes filles dont les robes à énormes crinolines, sous lesquelles dépassaient des pantalons bordés de dentelles, chatoyaient comme des papillons; jeunes filles montrant leurs petites épaules blanches, rondes et nues, découvrant, sous un feston de dentelle, la naissance de leur gorge doucement renflée, portant négligemment un châle sur le bras et, retenu au poignet par un mince ruban de velours, un éventail pailleté ou peint ou bien un éventail en plumes de cygne ou de paon; jeunes filles aux cheveux noirs ramenés en chignon si lourd qu'elles rejetaient insolemment la tête en arrière; jeune fille à la nuque encadrée de boucles blondes épousant le rythme de leurs boucles d'oreille à frange d'or; dentelles, soieries rubans d'autant plus précieux qu'ils avaient tous été importés en dépit du blocus; parures arborées avec d'autant plus d'orgueil qu'elles étaient un nouvel affront infligé aux Yankees.

Les fleurs de la ville n'avaient pas toutes été offertes en hommage aux chefs de la Confédération. Les jeunes filles s'étaient réservé les plus petites et les plus parfumées: rose-thé piquées derrière une oreille, jasmains et boutons de roses tressés en guirlandes autour d'une tête bouclée, fleurs d'arbres fruitiers pudiquement enfouies dans l'échancrure d'un corselet de satin, fleurs qui, avant la fin de la nuit, seraient données en souvenir et iraient se cacher dans la poche d'un uniforme gris.

Il y avait tant d'uniformes dans la foule... tant d'uniformes portés par tant d'hommes que Scarlett connaissait, qu'elle avait rencontrés sur un lit d'hôpital, dans la rue ou au champ de manœuvres. Ils étaient superbes, ces uniformes, si élégants avec leurs boutons scintillants, si éblouissants avec leur double rangée de galons dorés au col et aux manches, avec leurs bandes rouges, jaunes ou bleues au pantalon suivant les armes, couleurs qui mettaient si bien le gris en valeur. De-ci de-là on découvrait une écharpe écarlate ou dorée; les sabres brillaient et cliquetaient contre les bottes étincelantes, les éperons sonnaient.

* * *

Ainsi Scarlett décide d'aller vivre auprès de Mélanie, la femme d'Ashley. Mais elle n'est pas au bout de ses peines. Un grand scandale va soudain changer le cours de sa vie, comme on le verra dans le prochain numéro.

"APRÈS VOUS
MONSIEUR!"



Le pays passe avant tout!

NOUS avons contracté une dette de reconnaissance avec nos combattants. Mais nous leur devons plus que des remerciements. Prouvons-le dès aujourd'hui en ne forçant pas l'accélérateur de notre voiture ou en marchant plus souvent. Les navires-citernes ont été réquisitionnés outre-mer; plusieurs ont été coulés. Les exigences de la guerre s'accroissent en même temps que notre puissance.

Le gouvernement espère n'être pas obligé d'imposer le rationnement. En diminuant notre consommation de gazoline, nous éloignons la menace d'une disette. C'est pourquoi nous vous demandons de faire votre part volontairement, d'assurer le plein rendement de nos avions, de nos vaisseaux, de nos armées et de nos usines.

Sachez prévoir. Signez l'engagement de 50%. Parcourez de plus courtes distances et diminuez de moitié votre consommation courante. Réduisez votre vitesse de 60 à 40 milles sur la grande route. Evitez le démarrage saccadé. Transportez vos amis et acceptez à votre tour qu'ils vous invitent. Servez-vous d'une seule automobile au lieu de deux comme autrefois. Economiser la gazoline aujourd'hui, c'est épargner pour demain.

**ÉCONOMISEZ
LA GAZOLINE**

Il importe aussi au plus haut point que vous réduisiez la consommation domestique et commerciale d'huile de chauffage.

**RAPPELÉZ-VOUS BIEN: MOINS DE VITESSE signifie PLUS d'ÉCONOMIE,
LE GOUVERNEMENT DU DOMINION DU CANADA**

17 façons de réduire de
50% la CONSOMMATION
DE GAZOLINE

(APPROUVÉES PAR DES SPÉCIALISTES DE L'AUTOMOBILE)

- 1— Réduisez votre vitesse de 60 à 40 milles sur la grande route.
- 2— Évitez le démarrage saccadé.
- 3— Évitez les sorties inutiles et le gaspillage de gazoline.
- 4— Fermez le moteur pendant les périodes d'arrêt.
- 5— Laissez réchauffer le moteur en démarrant lentement.
- 6— Ne forcez pas votre moteur, changez de vitesse.
- 7— Tenez votre carburateur propre et au point pendant l'été.
- 8— Réglez votre moteur, notamment l'allumage.
- 9— Nettoyez les bougies et les soupapes.
- 10— Surveillez le radiateur: un moteur surchauffé gaspille la gazoline.
- 11— Maintenez vos pneus à une pression convenable.
- 12— Lubrifiez bien: l'usure du moteur gaspille la gazoline.
- 13— Groupez-vous pour vous rendre au travail et en revenir en faisant alterner les voitures.
- 14— Quand vous allez au golf, en pique-nique ou en promenade, utilisez une seule voiture au lieu de quatre.
- 15— Allez faire vos emplettes à pied et rapportez vos paquets.
- 16— Rendez-vous au cinéma et revenez-en à pied.
- 17— Les propriétaires de bateaux peuvent aussi coopérer en restreignant leurs promenades.

Votre garagiste se fera un plaisir de vous renseigner davantage, ou même de vous indiquer d'autres moyens d'économiser la gazoline. Consultez-le.

PAR AUTORITÉ DE: L'honorable C. D. HOWE,
Ministre des Munitions et Approvisionnements.
G. R. COTTRELL, Régisseur des huiles au Canada.

Épargnez et partagez la gazoline: c'est pour la **VICTOIRE!**

melcher's

melcher's

melcher's

GIN CANADIEN CROIX D'OR

melcher's

